

VOL. III No. 1

Beauceville, Avril 1928

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer



LA COMPAGNIE DE PUBLICATION "MON MAGAZINE"

Beauceville — Montréal

Prix 25 cents

*“ — de la
vraie Bière ! ”*

Dow

Old Stock Ale

Mûrie à point



Prime par la Force et par la Qualité

D'UN MOIS A L'AUTRE

Où il est question...

SOUS PRESSE

DANS quelques jours, des presses de l'"Eclair-Ltée", sortira un ouvrage qui aura un retentissement dans le monde des lettres. Ce livre, dû à la plume d'un de nos hommes de lettres les plus cultivés, M. Claude Henri Grignon, raconte l'émouvante épopée de Lindbergh, la vie du héros et révèle le "secret" de son vol miraculeux. L'ouvrage sera mis en vente dans les principales librairies de la province. Ce sera l'une des productions les plus captivantes de l'année.

NOTRE NOUVEAU LOCAL

NOUS attirons l'attention de nos lecteurs sur le fait que, depuis le premier avril, les nouveaux bureaux de "Mon Magazine" sont situés au numéro 1725 de la rue St-Denis. C'est là que nos lecteurs et abonnés devront, à l'avenir, adresser toutes leurs communications. Notre numéro de téléphone est Harbour, 9464. Nous prions tous nos abonnés qui vont changer de local le premier mai prochain, de bien vouloir nous donner sans retard leur nouvelle adresse. Nous ne voudrions pas que le service de notre revue soit interrompu et, de plus, cela cause un surcroît de travail à nos braves facteurs qui en ont déjà beaucoup à remplir.

PREMIERS RAYONS DE SOLEIL

IL nous arrivent un peu tard et avec quelle parcimonie, les premiers rayons du soleil printanier. Cette année, le printemps tire de l'aile, nous avons des nuits froides et des journées sans beaucoup de soleil, alors que tout devrait respirer la tiédeur des beaux jours qui s'en viennent, qui devraient être déjà arrivés! N'empêche que ces dames ont sorti leur toilette de Pâques et que les modes printanières, depuis longtemps, font les délices des amateurs de jolies femmes délicieusement vêtues. Quand la nature s'éveille, tout sourit, tout s'éveille et nous sentons, dans nos âmes, comme un regain de vigueur et de santé. Une sève nouvelle monte dans les branches des arbres et les êtres, comme les choses, sentent qu'une vie nouvelle va surgir de la terre endormie. C'est la résurrection.

NOTRE PATRIMOINE NATIONAL

LES professions de foi rassurantes de nos chefs politiques sont à conserver avec soin, dès qu'elles constituent d'appréciables garanties dans le sens de nos meilleures traditions nationales et religieuses. Nous croyons utile, à ce titre, de mettre ici en vedette celle que faisait naguère, devant notre Législature provinciale, le chef de l'opposition conservatrice, M. Arthur Sauvé, au cours de la discussion sur le bill du Cinéma. La "morale, affirmait-il alors, doit encore prévaloir sur les exigences de la mondanité ou du commerce. On parle maintenant de coutume établie. La coutume ne fait pas et ne domine pas la morale, qui repose sur les enseignements de Dieu et sur des principes immuables. Le secret de notre force est encore dans les bonnes mœurs de notre population et dans son esprit chrétien. Les étrangers reconnaissent que notre principale garantie d'ordre et de prospérité réside dans notre esprit religieux. Il faut conserver cet esprit. Le clergé est le gardien de la morale : il ne suffit pas que son autorité soit respectée; notre devoir est de la soutenir."

L'ESPRIT DES BETES

EHACUN sait qu'Ichtyopolis est la capitale du Royaume des Poissons. Le hasard m'a permis de découvrir dans les Archives Océanographiques le procès-verbal suivant que je suis heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Le voici sans commentaires :

"Le quatrième jour du mois de la Baleine, l'Académie d'Ichtyopolis a été appelée à discuter une communication saugrenue émanée d'un soi-disant savant qui prétend que les parties solides qui émergent au-dessus de notre Océan sont habitées par des êtres vivants. Notre illustre collègue Pansophos n'a pas eu de peine à réfuter cette ridicule hypothèse qui sous ses vigoureux coups de nageoires s'est écroulée comme un château de coquillages.

"La perfection de nos instruments, a-t-il fait ressortir, nous a permis d'établir que notre globe est entouré d'un fluide beaucoup plus subtil que l'eau; il est sans consistance, continuellement agité, au point qu'il bouleverse sans cesse la surface de notre Océan. Des êtres qui vivraient dans un pareil milieu seraient emportés comme de légères arêtes, à moins qu'ils ne fussent fixés au sol. De plus nous savons pertinemment que ce fluide est aux quatre cinquièmes formé d'azote, gaz complètement impropre à la combustion et à la respiration. Comment veut-on qu'on puisse vivre dans ces conditions? Et notre propre existence ne démontre-t-elle pas qu'il est impossible de vivre dans un milieu qui n'est pas saturé d'hydrogène?"

"Il y a mieux. A part ce fluide extrêmement subtil, rien ne sépare la surface du globe des brûlants rayons du soleil; il n'y a point là cette eau rafraîchissante qui en tempère les ardeurs. Ou les êtres que l'on prétend vivre ainsi sont privés de la vue, ou ils deviennent aveugles dès les premiers jours de leur naissance, et de toutes façons ils ne peuvent qu'être rôtis.

Impossibilité de se tenir en équilibre, impossibilité de respirer, impossibilité d'y voir, inéluctable nécessité de succomber rapidement à l'action d'une chaleur desséchante, c'est plus qu'il n'en faut pour démontrer l'absurdité d'une hypothèse qui prétend qu'on peut vivre hors de l'eau. Et il y va de l'honneur de l'Académie d'Ichtyopolis de ne jamais consentir l'abdication de l'esprit piscinal devant l'incompréhensible.

"D'étourdissants battements de queues accueillirent cette éloquente réfutation et l'on en vota à nageoires levées l'insertion dans les Archives de l'Académie."

Le Secrétaire perpétuel :
SQUALE ICTHYOSAURE.

SENS UNIQUE

A méaventure arrivée ces jours derniers à M. Churchill ne manque pas de piquant. On sait, en effet, que le ministre anglais ayant refusé, on se demande d'ailleurs pourquoi, de se conformer aux prescriptions de la circulation londonienne sur la circulation automobile, se vit dresser procès-verbal par le policeman de service.

Quel est, chez nous, l'agent héroïque qui oserait faire une observation semblable à l'un de nos hommes d'Etat?

Il aurait trop peur qu'il lui en cuise à la première occasion.

Autres pays, autres mœurs.

En fait de sens, notre démocratie a celui du favoritisme.

JULES VERNE

LES français peuvent légitimement être fiers de constater qu'un de leurs écrivains soit devenu si populaire chez une nation étrangère, que celle-ci prenne l'initiative de célébrer son centenaire. C'est ce qui arrive à l'occasion de Jules Verne, en Angleterre. En réalité, peu d'auteurs secondaires ont eu un succès aussi durable et international. L'historique de ce succès est intéressant. Au début, la popularité de Verne n'existait guère que parmi la jeunesse. Bientôt, on s'aperçut qu'il y avait plus de profondeur et de science dans ses oeuvres que l'on n'y en avait découvert jusqu'alors. Aujourd'hui, cet écrivain à l'imagination si féconde est presque élevé au rang de prophète méconnu. Son "Vingt Mille lieues sous les Mers" s'est trouvé prophétique à deux points de vue : la force motrice de l'électricité, et le principe de la navigation sous-marine. "Cinq Semaines en Ballon" qui, à son apparition, était regardé par le public comme le comble de la fantaisie, est singulièrement dépassé, actuellement, par la réalité. "Le Tour du Monde en 80 Jours", lui aussi, est devenu une possibilité qui n'attire même plus l'attention. Mais même l'étonnant "De la Terre à la Lune", quel heurte les principes de la physique la plus élémentaire, n'est plus classé parmi les impossibilités absolues, car des savants et des ingénieurs, récemment, ont remis l'idée sur le tapis. "La Maison à Vapeur" ne nous surprend plus. La hardiesse des "Anglais au Pôle Nord" fait presque sourire depuis que Peary a planté sur le dit pôle le drapeau américain, et que des avions ont survolé sans grandes difficultés cet endroit si longtemps mystérieux. Nul, il est vrai, n'a encore été au "Centre de la Terre", comme certains héros de Verne; mais nous ne devons pas désespérer de voir un jour ou l'autre ouvrir cette nouvelle route pour les antipodes, tout au moins en ce qui concerne le transport du courrier. Et pourquoi pas?

MANIES ET TRUCS

LA rumeur soulevée par les prix fabuleux qu'on a payés au cours d'une récente vente d'autographes les manuscrits des oeuvres d'écrivains contemporains n'est pas encore éteinte. Pour nombre d'hommes de lettres cela aura été une révolution. Dans l'attente de la gloire ou de la notoriété passagère, ils vont mettre soigneusement de côté ces pages dont ils avaient naguère la gentillesse coutumière de faire don à quelque admiratif ami!

Mais il est quelqu'un qui avait prévu cet engouement ou du moins le connaissait. Et pourquoi ne pas le nommer? C'est Paul Valéry lui-même qui copie et recopie plusieurs fois les manuscrits, d'ailleurs peu volumineux, de ses poèmes et ne les cède, chuchote-t-on, qu'à prix d'or à des amateurs rapaces.

Est-ce pour cela qu'une jeune fille, une admiratrice mécontente sans doute de ne point trouver auprès de lui l'autographe gratuit, lui ripostait un jour :

— Vous êtes peut-être bien notre grand poète, mais vous êtes sûrement le premier des commerçants de France.

Elle exagérât! Paul Valéry apprécie à leur valeur les manies de ses contemporains.

Sommaire du mois d'avril 1928

Page	Page	Page
D'UN MOIS A L'AUTRE 1	UN TYPE DE L'OUEST 15	LA BONNE CUISINE 27
CELIBATAIRES — MARIEZ-VOUS 2	PREMIER CENTENAIRE DE L'INDEPENDANCE DU CANADA 16	RECETTES 28
EDITORIAL 3	DIALE 16	PLANTES D'APPARTEMENTS 29
LES CANADIENS-FRANÇAIS ET LE MILIEU AMERICAIN 4	LA CAUSERIE DE FANTAISIE 18	LES AILES 30
LES ECORCEURS (Nouvelle) 6	BRODERIE ET MODES 19	PARLONS MIEUX 32
LE PARADIS DU PACIFIQUE 8	LA PAGE DES ENFANTS 23	UN BON MARI 38
PAQUES 10	A TRAVERS LE CANADA 24	L'EXECUTION 38
LES TRESORS DU GEANT 12	LA DERNIERE CENE 25	LE DERNIER MOT 40
	UNE CRITIQUE D'UN GRAND MAITRE 26	

Pour les Constructions du Printemps

TEN/TEST

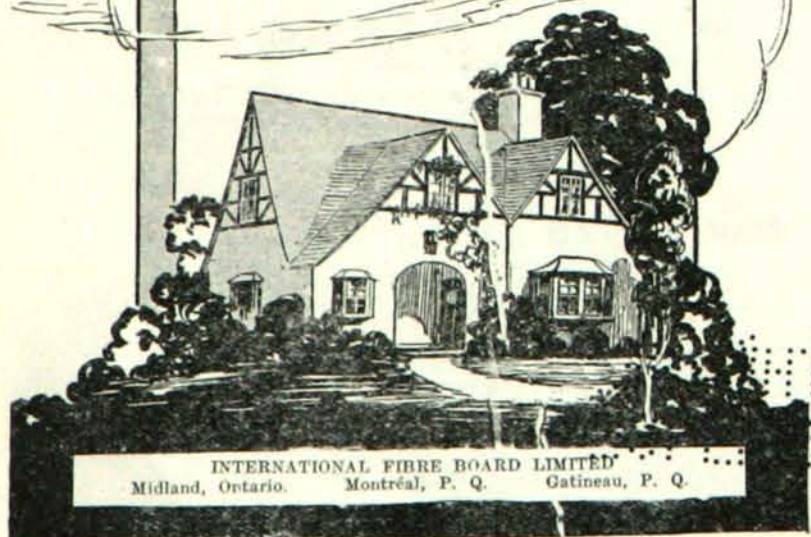
CE printemps-ci, tout le monde se sert du TEN/TEST. C'est une économie, et le home rêvé en est plus confortable.

Le TEN/TEST donne de la solidité à toute construction—il économise une tonne de charbon sur quatre — rend la maison fraîche en été, plus durable et plus saine — et augmente la valeur de revente ou permet de demander plus de loyer.

Pour obtenir ces avantages, nombre de propriétaires sont à rénover leurs maisons. Protégé par des brevets, le TEN/TEST intercepte la chaleur et le froid tout comme le caoutchouc arrête l'électricité.

Avant d'accepter un devis, renseignez-vous sur le TEN/TEST. Votre marchand de bois vous en expliquera les avantages, ou écrivez aux fabricants, Service 10M.

Fabrication Canadienne—
Vente Mondiale



INTERNATIONAL FIBRE BOARD LIMITED
Midland, Ontario. Montréal, P. Q. Gatineau, P. Q.

POUR VIVRE VIEUX

Dr PARISEAU

Célibataires... mariez-vous

LE mariage est-il une source de bonheur? Est-il un bien, est-il un mal? Question importante et grave que tout homme s'est posée au début de sa vie non sans quelque hésitation.

Pour y répondre, il faudrait d'abord définir le bonheur et ce n'est pas chose aisée. La notion du bonheur est variable : elle diffère pour chaque individu suivant ses goûts, son âge, son éducation, le milieu où il vit. Pour beaucoup le bonheur réside simplement dans la satisfaction des désirs des sens, plus ou moins raffinée, plus ou moins facilitée par la richesse. Pour d'autres il consiste dans la réalisation des rêves d'ambition; pour quelques privilégiés, dans les joies de l'intelligence, dans la découverte de la vérité scientifique ou la création de l'œuvre d'art. Il en est enfin qui le placent par delà ces frontières, que la mort seule nous ouvre, dans les régions éthérées que l'espérance a pour patrie.

Et tous ont plus ou moins tort et raison, car en ce monde où l'absolue félicité n'existe pas, le seul moyen d'être heureux est de croire qu'on possède le bonheur.

Cependant certains facteurs contribuent grandement à notre contentement intime, et le premier, indubitablement, c'est la santé. Sans elle, toute existence est plus ou moins amère. Aussi devons-nous nous attacher avec soin à la recherche des causes qui contribuent à nous donner cette santé physique indispensable à l'épanouissement de notre être.

J'envisagerai donc le mariage à ce point de vue purement utilitaire.

Médecin, je n'examinerai pas en philosophe moraliste, si le mariage est plus apte que le célibat à nous rendre heureux : le procès serait trop long et le jugement éternellement remis. Je me contenterai d'abord d'établir par des données scientifiques et précises que le mariage, malgré ses obligations et ses charges, est un gage de santé; et, que le célibataire, malgré sa liberté relative, est en état d'infériorité sanitaire.

Cette vérité est indéniable si l'on consulte les statistiques.

Depuis nombre d'années, des savants de tous pays, ont accumulé des observations variées, dont les résultats aussi intéressants qu'indiscutables, concourent à l'établissement d'une véritable loi sociale. Ici, les chiffres remplacent avantageusement les formules plus ou moins vagues et arbitraires.

Nous savons, par exemple, que la mortalité est en moyenne deux fois plus faible chez les gens mariés que chez les célibataires, et que les premiers vivent plus longtemps que les seconds.

Font exception à cette loi les unions trop hâtives. Un mari de moins de 20 ans, une épouse qui n'en a pas 18, courent plus de risques de mort que des célibataires du même âge.

La proportion des fous et des criminels est plus grande chez les célibataires.

Les enfants issus d'unions illégitimes subissent une mortalité beaucoup plus élevée que les enfants légitimes. Au moment de la conscription, c'est-à-dire à 20 ans, sur 1000 garçons nés hors mariage, 735 sont déjà morts, c'est-à-dire presque les trois-quarts; tandis que sur 1000 garçons légitimes 326 seulement sont décédés, c'est-à-dire moins du tiers.

Ces chiffres sont éloquentes; et il est du reste facile de comprendre pourquoi l'homme marié se trouve dans des conditions sanitaires supérieures. C'est qu'il lui est plus aisé de contracter des habitudes de régularité et de tempérance qui sont si rares chez les vieux garçons.

A-t-il l'estomac délicat? Ses repas seront ponctuellement ordonnés, ser-

vis à l'heure dite, et seuls paraîtront sur la table les mets qui lui plaisent, proprement et simplement apprêtés. Le célibataire, qui bien souvent vit au restaurant, obligé de consommer des plats du jour arrosés de sauces, savantes peut-être, mais à coup sûr indigestes, est au contraire dans l'impossibilité de suivre un régime. La dyspepsie et l'entérite le guettent, et ne le manquent guère s'il va passer habituellement ses soirées dans les cafés et les clubs, dégustant petits verres et cocktails, et respirant pendant des heures une atmosphère viciée par la fumée de tabac, les odeurs de tout genre et les mille respirations des consommateurs.

Ce que je viens de dire de l'estomac est aussi vrai des autres organes, poumon, foie, rein, etc. Il est donc certain que le mariage est l'inspirateur des habitudes hygiéniques de la vie journalière.

J'en arrive aux maladies vénériennes, cette épée de Damoclès toujours suspendue sur la tête du célibataire. Il est bien évident qu'à ce point de vue encore, les risques de contamination sont minimes pour les époux. Si les deux conjoints sont assez respectueux de leurs devoirs pour ne pas aller cueillir ailleurs la fleur qu'ils trouvent dans leur propre jardin, ils sont assurés que jamais une maladie de cette nature ne viendra troubler la sécurité de leurs relations.

L'éclosion d'une maladie vénérienne ne peut se faire que sur un terrain ensemencé d'un germe infectieux : sans contact impur, pas de danger d'infection, de contamination. Il faut savoir pourtant qu'une irritation banale, l'abus des plaisirs sexuels, peut provoquer parfois l'apparition de rougeurs et de boutons, appelés *herpès*, mais ces légions minimes sont toujours passagères et guérissent spontanément en quelques jours, par des soins ordinaires de propreté.

Elles ne méritent pas le nom de maladies vénériennes.

Le célibataire qui papillonne de la brune à la blonde, s'adresse souvent aux péripatéticiennes du trottoir, aux quarts de mondaines plus dangereuses encore, aux beautés vénales dont l'amour suit le cours de la bourse. Satisfaisant à prix d'argent ses fringales intermittentes, il croit devoir se livrer à des prouesses répétées. Il augmente de ce fait les chances de contagion, et c'est miracle s'il accomplit sans accrocs le cycle de sa verte jeunesse!

La juste crainte de la contagion possible, sinon probable, peut elle-même être pour quelques-uns la source d'un autre mal. Ils fuient la femme : et ne pouvant garder une chasteté parfaite, ils s'adonnent à des plaisirs solitaires dont l'abus peut produire de graves troubles physiques et intellectuels : abaissement de l'intelligence, diminution de la vigueur corporelle, énervement de l'individu, et parfois même abrutissement complet ou folie.

Tous ces dangers, le célibataire n'y prête souvent qu'une médiocre attention tant qu'il est bien portant. Mais s'il tombe malade, il sent alors toute la détresse de son isolement : aucune aide désintéressée autour de lui, pas de parole amie, ni ces mille attentions délicates dont la femme aimante sait entourer son cher malade.

Tels sont, en résumé, quelques-uns des inconvénients du célibat pour l'homme. Pour la femme, ils sont au moins aussi nombreux.

Plus que le jeune homme, la jeune fille a besoin de tendresse, de douce intimité, d'amitié et d'amour : plus que nous elle souffre de l'isolement. La vie ne commence réellement pour elle qu'avec la vie génitale : faite pour aimer, elle ne devient elle-même que lorsque le premier baiser l'a faite femme. Jusque-là son imagination rêve, ses sens s'inquiètent et la poussent

(Suite à la page 40)

Vol. III, No 1

ABONNEMENT. \$2.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. Etats-Unis, \$3.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat-poste, lettre recommandée, mandat-express ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

Enregistré comme matière de deuxième classe au bureau de poste de Beauceville, P. Q.

Mon MAGAZINE

Revue Canadienne de la Famille et du Foyer

ÉDOUARD FORTIN

Directeur



J.-A. FORTIN

Gérant-Général

AVRIL 1928

ADMINISTRATION GÉNÉRALE
1725 rue St-Denis, Montréal.

Tél. Harbour 9464.

ATTENTION. Changement d'adresse. Nous changeons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

Publié le 1er du mois par

LA COMPAGNIE DE PUBLICATION
DE "MON MAGAZINE" LIMITEE,
MONTREAL.

Faits et commentaires

NOTRE AMBITION

Nous pouvons assurer nos lecteurs qu'à l'avenir le service de "Mon Magazine" leur sera fait au commencement de chaque mois. Les éditeurs ont pris les mesures nécessaires pour que la revue soit expédiée sans interruption.

Maintenir une publication du genre de celle que nous publions actuellement n'est pas une mince affaire. Cela demande une mise de capital considérable et une organisation compliquée. Les difficultés des débuts ont été heureusement surmontées et, aujourd'hui, notre province de Québec peut compter sur l'appui d'un magazine que nous allons essayer de rendre aussi intéressant et aussi complet que possible.

Pour atteindre ce but, nous avons besoin de deux puissants appuis: le concours de nos lecteurs, leur aide financier (bien modique, il est vrai, mais combien efficace lorsqu'il se chiffre par des milliers de souscripteurs) et la collaboration des nôtres qui sont en mesure de pouvoir tenir une plume convenablement. C'est là, surtout, que nous désirons voir venir l'aide dont nous avons besoin.

Un éminent polémiste français a écrit avec raison: "Avoir un bulletin de vote et ne pas s'en servir pour le bien; avoir une plume et ne pas la mettre au service du droit; être capable d'influence et se renfermer dans un abattement lâche; avoir une parole et ne pas la faire sonner pour la justice; en un mot, être vivant et faire comme si l'on était mort, c'est offenser la religion aussi bien que le patriotisme." Lorsque le P. Sertillanges traçait ces lignes véhémentes, il marquait bien le devoir de ceux qui refusent de coopérer aux oeuvres d'expansion morale de toute une race. Nous faisons donc appel à la bonne volonté des ouvriers de la plume qui peuvent collaborer à notre revue. Nos colonnes leur sont ouvertes et, sans leur promettre les généreux cachets de nos grands confrères américains, nous croyons pouvoir assurer à nos collaborateurs que leur effort intellectuel sera récompensé aussi généreusement que nous le permettra notre caisse. Mais c'est surtout pour le bien qu'ils ont à accomplir que nous tenons à demander l'appui de nos meilleures plumes canadiennes-françaises. Elles peuvent accomplir une besogne dont les conséquences heureuses serviront au développement intellectuel de notre race et à l'avancement des lettres, chez nous.

PHILOSOPHIE

On nous communique cette page amusante sur les beautés de notre climat. Elle vaut la peine d'être mise en vedette. Avec les beaux jours qui nous arrivent, ces lignes fortifiantes nous feront mieux aimer notre climat québécois.

"On s'en plaint souvent. On lui impute tous les méfaits. On le dénigre, et parfois il semble prendre plaisir à donner raison à ses

pires ennemis. D'autres fois il s'en venge: il se fait doux, charmant, ensoleillé, à l'époque des frimas et des tempêtes. Le plus sûr moyen de le justifier avec raison est de le comparer. Il a ce trait de ressemblance, si j'ose dire, avec certain politique de France, qu'on le méprise quand on l'examine, qu'on l'admire quand on le compare. Pendant que l'hiver nous a apporté, cette année, depuis décembre jusqu'à la mi-janvier, à part quelques rares mauvais jours, des ciels très doux, des brises d'avril, et a permis aux automobilistes de multiplier leurs randonnées, comme aux beaux jours du printemps, vingt autres pays se lamentent, jurent contre les vents, la pluie, le froid et les ouragans. Et qui ne sont cependant pas juchés dans le Nord comme nous. Détroit gémit en ce moment sous une épidémie de rhume, de diphtérie, causée par sa mauvaise température. La Louisiane, dont nous disons parfois: "C'est là que je voudrais vivre", n'en finit plus de réparer les dégâts de son climat. Le nord de l'Italie a grelotté lamentablement pendant des semaines. L'Ouest américain redoute en tremblant ses tornades périodiques. La pluie et les vents ont dévasté l'Autriche. L'Angleterre est baignée et Londres se noie...

Chez nous il fait froid, mais il fait sain.

Le printemps est long: — il n'est pas infesté de moustiques et d'humidité chaude, amollissante.

Novembre est pluvieux: — cela fournit une saison où fleurissent les parapluies.

Janvier descend jusqu'à 30°: — cela, mieux que les chaleurs de juillet, explique intelligemment aux femmes pourquoi on sort les fourrures.

L'été est court: — il gagne en vigueur ce qu'il perd en nombre de jours; tout y mûrit, et de belles moissons se dorment, pour ceux qui consentent encore à rester à la campagne et ne viennent pas à la ville récolter... des misères.

Béni soit notre climat!... pourvu qu'on le compare.

GALANTERIE MINISTERIELLE

Dans la politique comme partout ailleurs, il est des instants joyeux, des heures où nos politiciens — ou nos politiques, comme vous aimerez mieux — saisissent la moindre occasion pour se distraire et se payer, parfois, la tête de leur contradicteur. Le premier-ministre de notre province, sans être un pince-sans-rire, a reçu du ciel le don de savoir user avec aisance et discrétion de cette arme si difficile à manier du sarcasme léger. Nous en trouvons une preuve dans cette visite que vient de nous faire cette excellente mademoiselle McPhail, d'Ontario.

Mlle McPhail est donc venue, à Montréal, adresser la parole au "Women's Club" et elle a parlé à ses soeurs québécoises du droit de vote pour son admirable sexe. Dans son discours, elle a fait une charge à fond de train contre la

Législature de Québec et le premier-ministre Taschereau parce qu'ils n'ont pas encore accordé le suffrage aux femmes de notre province. Nous connaissons la galanterie du chef du gouvernement pour savoir qu'il répondrait à cette championne du féminisme sans la blesser (les femmes sont un peu susceptibles, même en politique).

— "Quand une jolie femme s'occupe de moi", nous déclara tout d'abord l'hon. M. Taschereau, "j'en suis toujours charmé et Mlle McPhail n'échappe pas à ces bonnes dispositions de ma part (oh! non, et vous allez le constater...).

"Il est tout de même intéressant", continua le premier-ministre, "de voir Miss McPhail, habitant d'Ontario, venir nous dire comment gouverner notre province. Chez un homme, ce serait de l'impertinence, chez une jolie femme, c'est une gaminerie de jeune fille... Il faut pardonner cette petite incursion à notre député féministe car depuis qu'elle siège au Parlement fédéral elle a attaché son nom à tant de réformes politiques et sociales que nous devons lui avoir de la reconnaissance si elle veut bien nous aider..."

— "Oui", dit l'hon. M. Taschereau en souriant (le premier-ministre n'avait pas du tout l'humeur chagrine), "oui, et j'ai remarqué que Mlle McPhail avait donné de bons conseils à nos femmes: 'N'obéissez pas trop aveuglement à vos maris', a-t-elle dit.

— "Et vice versa, sans doute?"

— "Non", s'empressa de répondre le premier-ministre, sans perdre son meilleur sourire, "dans ses conseils aux hommes, elle n'a pas parlé d'obéissance (heureusement!) Encore un voyage comme celui-là", dit l'hon. M. Taschereau, "et miss McPhail trouvera un mari dans la province de Québec..."

— "Un mari qui sera peut-être un jour député de Grey-Sud-Est... de Grey-Nord-Est plutôt.

— "Peut-être Mlle McPhail" (mariée), continua l'hon. M. Taschereau, "apprendra comme notre joug est doux et facile à porter. Jusqu'à ce qu'elle y soit soumise, je décline la compétence d'une jeune fille pour guider nos bonnes mères canadiennes".

Quant à l'effet des conseils de Miss McPhail sur la politique du gouvernement de Québec, le premier-ministre n'a pas dit ce qu'il serait, mais à son air, il était facile de juger que l'attaque à fond de train ne produirait rien d'anormal. L'hon. M. Taschereau et ses collègues se contenteront probablement d'adresser une copie du speech de la courageuse demoiselle à M. Tremblay, député de Maisonneuve, qui disait l'autre jour à la Chambre que les femmes devraient avoir le droit de suffrage (même si elles n'en veulent pas), car lorsqu'elles auront voix au chapitre... des élections, leurs maris resteront à la maison, le soir, au lieu de... courir la prêtantaine.

Les Canadiens-français et le milieu Américain

Causerie faite par M. BEAUDRY LEMAN, gérant général de la Banque Canadienne Nationale, au Cercle Universitaire de Montréal, le samedi 10 mars dernier.

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

C'EST la coutume en France de terminer le dîner par un mets composé d'amandes et de raisins secs et qui s'appelle un "médiant". Le Cercle Universitaire a voulu ce soir se conformer à la coutume française et vous ne tarderez pas à constater que les questions économiques peuvent être classées dans la catégorie des aliments secs et indigestes. Par ailleurs, le rôle de médiant présente des avantages; voyez avec quelle bienveillance et avec quelle douceur M. le docteur Parizeau s'est penché sur ce pauvre et dites-moi, Mesdames, à qui n'a plus l'illusion de pouvoir vous captiver, quel espoir reste-t-il donc, sinon celui de vous émouvoir?

Avant d'entamer cette causerie, je dois vous avouer que je profite de l'absence de notre président, M. Edouard Montpetit, pour explorer un petit coin de son vaste domaine. Je prévois déjà le reproche que vous ne manquerez pas de m'adresser, vous surtout, Mesdames. Vous me direz avec raison que M. Montpetit cultive non seulement les plantes robustes de l'économie politique, mais aussi les fruits savoureux et les fleurs parfumées de la littérature, et que ce n'était vraiment pas la peine de vous mener promener dans la partie la plus aride de son jardin.

Le Canada est-il en Amérique? Le premier bémol rencontré au sortir de l'école vous répondra "Oui" et se demandera si vous tombez de la lune. Posez la question à un observateur des phénomènes économiques, et précisez-la en lui demandant si le Canada français est en Amérique, peut-être sera-t-il embarrassé de répondre par oui ou par non, et dira-t-il oui et non. La question est, en effet, moins simple qu'elle ne paraît et il nous a semblé que pour l'exposer il fallait rien de moins que les trois points classiques :

1o — Dans quel milieu la Providence nous a-t-elle placés et ce milieu a-t-il évolué?

2o — Devons-nous nous adapter au milieu américain ou résister à son ambiance?

3o — Quelle orientation devons-nous donner à notre développement?

Ce sujet ouvre d'immenses horizons, mais rassurez-vous : je le réduirai à des proportions beaucoup plus modestes, puisque je ne désire envisager la question que sous l'angle économique et du seul point de vue des affaires, laissant prudemment à d'autres le soin d'étudier le problème dans ses conséquences religieuses, nationales et politiques.

Deux économistes français très distingués ont, récemment et à quelques mois d'intervalle, publié des études sur les Etats-Unis et leurs observations présentent pour nous le plus vif intérêt. Il suffit de lire "LES ETATS-UNIS D'AUJOURD'HUI", par M. André Siegfried, et "QUI SERA LE MAÎTRE : EUROPE OU AMERIQUE?" de M. Lucien Romier, pour comprendre les principales caractéristiques de la civilisation américaine, pour dégager les traits qui la différencient de la civilisation européenne, et enfin pour nous convaincre que nous n'avons pas la faculté d'opter pour l'une ou pour l'autre.

"Les Etats-Unis, écrit M. Lucien Romier, ont construit leur civilisation sur un modèle qui ne ressemble guère et qui souvent s'oppose au modèle de l'Europe, et cela non par ignorance, incompréhension ou hostilité; c'est le résultat de conditions, de besoins et de soucis différents... La suprématie du facteur économique et social sur le facteur politique dans le destin des Etats-Unis les éloigne plus que rien autre de la tradition européenne... Société toute économique, impliquant une perpétuelle concurrence et un perpétuel renouvellement, la société américaine ne dispense personne, quel que soit son âge, de concourir et de se renouveler : Ford lui-même, au terme de sa carrière, doit recommencer."

Écoutez maintenant M. André Siegfried :

"Dans une atmosphère nettoyée de traditions et d'obstacles politiques, le peuple américain est en train de se créer une société complètement originale dont la ressemblance avec la nôtre tend à n'être que superficielle. Peut-être même s'agit-il d'un âge nouveau de l'humanité, reléguant l'Europe, qui n'en est plus l'animateur, dans l'histoire, avec un idéal appartenant désormais au passé. La vieille civilisation de l'Europe, il faut s'en rendre compte, n'a pas traversé l'Atlantique. Le renouvellement américain n'est pas seulement, comme on le croit d'ordinaire, dans le degré des dimensions mais dans la nature même des conceptions... Avec une même origine ethnique et religieuse, l'Europe et l'Amérique tendent à diverger maintenant dans leur hiérarchie des valeurs... On est en présence d'une société de rendement, presque d'une théocratie de rendement, qui vise finalement à produire des choses en-

core plus que des hommes. L'Europe gaspille les hommes et épargne les choses, l'Amérique gaspille les choses mais épargne les hommes... Ce déplacement du centre de gravité dans la vie personnelle de chacun correspond à une révolution des conceptions sociales sur lesquelles l'Europe occidentale jusqu'hier encore basait son équilibre moral."

La civilisation américaine a été déterminée en grande partie par les avantages d'un territoire immense. C'est cette immensité qui a permis à l'Amérique de s'adapter rapidement aux conditions créées par l'avènement du machinisme, alors que l'exiguïté relative des pays de la vieille Europe y opposait de sérieux obstacles. M. Lucien Romier fait ressortir ce contraste avec une grande netteté : "Le règne des machines, dit-il, a produit dans le monde depuis cent ans des faits de peuplement qui apparaissent

C'EST une profonde et sage leçon d'économie politique et de patriotisme que donnait, au Cercle Universitaire de Montréal, en mars dernier, le distingué gérant de notre grande institution bancaire canadienne-française, à une société d'élite, venue pour entendre sa parole autorisée. M. Beaudry Lemman est non seulement un économiste averti, un ingénieur qui aurait connu de brillants succès s'il se fut attaché à l'exercice de sa profession, mais il est également un fin lettré et nos lecteurs, à la lecture des lignes dont nous avons l'avantage de leur fournir la primeur, jugeront comme nous comme il n'est pas toujours facile de traiter un sujet sérieux avec un tel souci de la phrase et de l'harmonie.

Sommes-nous et devons-nous être un pays d'Amérique? Telle a été la réponse qu'a donnée, à cette question, le conférencier et la conduite que nous devrions suivre. Mieux observer ce que font nos voisins du sud et aussi nos compatriotes anglo-saxons qui, à ce point de vue, ont pris joliment de l'avance sur nous; apprendre à nous adapter leurs moyens, à nous assimiler ce qu'il y a de bon chez eux. Restons Canadiens, certes, mais adaptons notre vie économique à la situation, nous serons alors meilleurs Canadiens. Il est certain qu'ensuite nous pourrions jouer dans notre pays et pour son avancement le rôle que nous avons trop facilement cédé aux autres dans le passé.

Emparons-nous du sol. La formule est belle; mais comme le disait M. Beaudry Lemman : "Fini-rons-nous enfin par comprendre qu'il ne s'agit pas seulement de la bonne terre arable, mais aussi de nos forêts immenses, de nos puissantes chutes d'eau, de nos mines, de nos voies navigables, de toutes les ressources qui n'attendent que notre effort pour nous donner de la richesse?"

résumés comme suit : La population de l'univers a prodigieusement augmenté en nombre; elle s'est groupée en foules compactes et spécialisées autour des sources de travail et des foyers industriels qui avaient déterminé son accroissement... Les cadres des vieux Etats étaient conçus à la mesure et pour les besoins d'une population beaucoup moins nombreuse et moins soumise au travail spécialisé. Ils avaient été construits lentement dans l'illusion du définitif et avec le souci permanent de ménager une hiérarchie des valeurs. Ces cadres ont reçu brusquement l'afflux des masses nouvelles. Les masses tout de suite les supportèrent avec impatience et ils résistèrent aux masses en les comprimant. D'où un malaise universel et profond. Or, aux Etats-Unis, le conflit ne pouvait exister sérieusement entre une masse nouvelle et des cadres pré-établis. La civilisation américaine s'est donc formée en civilisation

de masse, par la masse et pour la masse, sans plan préconçu, sans résistance à vaincre, sans pression tyrannique, d'un mouvement tout naturel, et elle a amené un relèvement incontestable de la dignité moyenne de l'homme... Déjà s'opposent nettement les deux types de civilisation : le type européen, civilisation de l'invention personnelle et du bien-être individuel; le type américain, civilisation de l'entreprise (très différente de l'invention) et du bien-être social. On peut préférer l'un ou l'autre type. Mais si l'on tient compte d'une part des exigences des masses par rapport à l'objet de la civilisation, et, d'autre part, des tendances mêmes du capitalisme vers des formules de plus en plus collectives ou impersonnelles, on doit reconnaître que dans le cycle actuel le type américain a les meilleures chances de triompher."

Ces deux écrivains reconnaissent que la civilisation américaine, si elle présente des avantages, offre aussi des inconvénients, et qu'elle n'est pas exempte de dangers. Ils considèrent qu'elle répond à une autre conception de la vie et qu'elle représente une ère nouvelle. M. Romier nous dit : "Originale et profondément novatrice dans le domaine social, la civilisation américaine reste passive dans l'ordre des arts et de l'intellectualité pure". Puis il ajoute : "Au demeurant l'artiste, le savant, le philosophe, doivent se rendre compte que les mesures, les plans, les harmonies ne sont plus tout à fait les mêmes dans un monde dominé par la vitesse et par la masse que dans le monde recueilli d'autrefois." M. Siegfried voit entre l'Europe et l'Amérique l'"opposition entre deux âges successifs de notre humanité occidentale répondant à deux conceptions de la vie : celle de l'homme considéré, non seulement comme agent de production ou de progrès, mais comme esprit indépendant et comme fin en soi; et celle de la grande production industrielle enrôlant dans la conquête matérielle l'individu tout entier."

Des témoignages que nous venons de citer, il ressort que la civilisation américaine diffère de la civilisation européenne et cela à cause d'un ensemble de conditions auquel l'individu peut se soustraire dans une certaine mesure, mais auquel la masse ne peut échapper, et qui a le caractère d'une loi physique. L'influence du milieu n'est d'ailleurs pas un fait particulier aux Etats-Unis. Les autres pays de l'Amérique la subissent également. M. Ferrero, dans son livre "LE GENIE LATIN ET LE MONDE MODERNE", en relève la manifestation au Brésil et en Argentine.

Le Canada en est-il exempt? Pouvons-nous, dans le domaine économique, y perpétuer la civilisation française, et nos compatriotes anglo-canadiens peuvent-ils y prolonger la civilisation britannique? Permettez-nous encore une fois de passer la parole à M. Siegfried : "Les Américains, dit-il, ont d'ores et déjà le sentiment que le Canada n'est pas un pays étranger, que les Canadiens et les Américains forment en réalité un seul et même peuple. On ne trouverait sans doute pas ailleurs de situation analogue. Qu'il y ait une frontière, que le drapeau soit différent, que le pouvoir politique obéisse, de part et d'autre, à des impulsions distinctes, ce sont autant de considérations presque secondaires au prix de ce fait essentiel que, des deux côtés d'une ligne purement théorique, qu'aucune force armée ne garde, règne la même civilisation (américaine et non britannique), la même langue (qui se parle avec le même accent), les mêmes mœurs et surtout le même "standard of living". Par ce niveau matériel de l'existence les Canadiens sont rivaux, économiquement et socialement, aux Américains : ils n'accepteraient jamais de se solidariser avec l'Europe sur la base d'un niveau inférieur. Il y a là un argument de fait contre lequel ni le sentiment ni la politique ne saurait prévaloir". Et plus loin : "Il est inutile de prévoir le jour, annoncé depuis trois-quarts de siècle, où le Canada se séparera de l'Angleterre, parce que ce jour est arrivé. L'allégeance politique peut durer indéfiniment, et ce ne sont certainement pas les Canadiens qui se donneront spontanément aux Etats-Unis; mais par la culture, par les solidarités qui désormais le lient, le Canada ne peut plus graviter autour d'un centre qui ne serait pas dans le nouveau continent." L'opinion de M. Siegfried n'est sûrement pas partagée par tout le monde au Canada, mais elle mérite d'être notée en raison de l'avertissement qu'elle comporte. Remarquez, Mesdames et Messieurs, qu'il ne s'agit pas des Canadiens-français, mais bien de tous les Canadiens sans distinction d'origine, de race et de croyance. Nous sera-t-il permis de conclure, en tenant compte des observations de MM. Siegfried, Romier et Ferrero, et après avoir regardé avec un peu d'attention autour de nous, que le Canada est terre d'Amérique et que les causes qui ont produit certains phénomènes

nes de civilisation dans les autres pays d'Amérique ne pourront manquer d'exercer leur influence sur le Canada tout entier? La Providence nous a donc placés dans un milieu américain. Il nous reste, pour terminer l'examen de notre premier point, à voir si ce milieu a évolué.

Les conditions de la vie en Amérique et en Europe, sont-elles les mêmes que celles qui existaient il y a cinquante ans? Voici comment s'exprime à ce sujet M. Daniel-Rops dans un article sur "la jeunesse et le machinisme": — "Enfants d'un siècle aux fantaisies tragiques, nous vivons sous le règne de la machine... Il est hors de doute que les machines transforment profondément ce qui constitue encore la base de notre civilisation. Nous avons eu une civilisation agricole, puis une civilisation commerciale: de plus en plus nous allons vers une civilisation industrielle. Et peut-être, comme l'a suggéré M. Lucien Romier, l'erreur de la France a-t-elle été de ne pas s'adapter assez promptement, au cours du dix-neuvième siècle, aux éléments de la civilisation nouvelle... Ceux qui prétendent se refuser aux transformations du machinisme n'étaient leur argumentation que sur des mots, non sur des réalités précises et durables. On peut dire en principe que le but de l'intelligence est moins de combattre le machinisme que de lui donner des directives et de le dominer. La vérité profonde est qu'une civilisation peut être aussi belle, aussi riche intellectuellement au siècle des avions qu'à celui des diligences. C'est moins une question d'esprit que de caractère, d'âme pour tout dire... C'est donc par sa résistance intelligente qui aboutira en fait à donner des directives à la société machiniste au lieu d'en recevoir d'elle, que l'individu affirmera les droits de l'esprit et son désir de ne pas les laisser déchoir."

Milieu américain, évolution machiniste, n'est-il pas de la plus haute importance de tenir compte de ces deux éléments dans la formation morale et intellectuelle des générations qui doivent vivre dans cette atmosphère et qui sont soumises à l'influence de leur siècle? Ne trouvons-nous pas dans les observations que nous avons citées longuement matière à de sérieuses réflexions? Ces réflexions nous amènent tout naturellement au deuxième point que nous devons traiter et que nous n'abandonons pas sans hésitation.

Devons-nous nous adapter au milieu américain ou résister à son ambiance?

La génération qui pousse et celles qui la suivront demandent que la question soit sérieusement étudiée, afin que les directives qui s'imposent soient données, non seulement dans l'école mais aussi dans la famille. Trop de plaintes et trop de récriminations se font entendre, trop d'insouciance et trop de redditions se manifestent, pour que nous restions indifférents devant ce problème dont dépend notre avenir. Or, où pouvons-nous avec plus de confiance parler de nos inquiétudes et de nos appréhensions que dans un milieu universitaire où se groupent les forces vives d'une nation? Une université n'est pas tant un ensemble de facultés, chargées de la formation professionnelle de spécialistes et réunies sous une commune administration, qu'un foyer moral et intellectuel où se concentrent l'idéal et les aspirations d'un peuple, et d'où rayonne l'inspiration qui mettra en valeur les qualités et les ressources de ce peuple.

Faut-il nous adapter au milieu américain? Il me semble que nous devons répondre: Oui, dans le domaine économique. Que l'on regrette, voire même que l'on déplore la tendance de plus en plus marquée vers la standardisation et vers la disparition de la petite industrie spécialisée et du travail individuel, à la fois créateur et novateur, je le comprends, mais serait-il permis de suggérer que cette forme de l'activité industrielle n'est pas la mieux adaptée à notre condition et à nos besoins. D'ailleurs, à cet égard, l'Europe s'américanise rapidement et ne vit pas seulement de ses petites industries. Elle en a, comme l'Amérique, de très grandes, et, toutes proportions gardées, elle adopte les méthodes qui assurent le meilleur rendement. Chacun est enclin, suivant ses sympathies, à généraliser la louange ou le blâme. Tout n'est pas condamnable dans la standardisation, qui a donné des résultats vraiment extraordinaires. Ainsi, aux Etats-Unis, "les types de paniers communément employés pour le ramassage des raisins étaient au nombre de

78 et ce nombre a été réduit sans inconvénient à 11, de 210 formes de bouteilles on a pu passer à 20, de 175 espèces de roues d'automobiles à 4, de 66 dimensions de briques à 7, de 287 genres de pneus à 32, et depuis 1921, dans cinquante articles divers, le Ministère du Commerce a réduit en moyenne de 73% la vaine complexité des types antérieurement fabriqués". La standardisation est une discipline que s'imposent à la fois le producteur et le consommateur et qui a eu pour résultat de mettre à la portée de la masse des produits qui, il y a peu d'années, étaient réservés à un petit nombre de privilégiés. Au risque d'être accusé d'avoir l'âme enfoncée dans la matière, je ne puis concevoir que notre culture latine et notre humanisme soient sérieusement menacés du fait que nous aurons à notre disposition moins de formes de bouteilles, moins d'espèces de roues d'automobile et moins de genre de pneus. Mais je constate d'autre part que notre main d'œuvre, qui est habile, loyale et modérée dans ses revendications, ne travaille pas pour nous et que notre influence dans les entreprises où nos capitaux sont dispersés est insignifiante. Pour se dispenser d'une énergique initiative dans le domaine industriel, commercial et financier on cherche une trop facile excuse dans le lieu commun que les Canadiens français sont pauvres. La vérité est que leur richesse individuelle a beaucoup augmenté, en même temps que diminuait inquiétante constatation, l'importance des affaires

gnant les rognures matérielles de l'univers, il groupa en un faisceau inextricable et impénétrable un certain nombre de qualités, d'instincts et de forces disparates qu'il sut si bien disposer que le produit était harmonieux et charmant. Je vous fais grâce des détails qui sont rapportés dans les vieux livres sanscrits; ils paraissent bien puérils à la femme moderne, car on y rencontre de fréquentes allusions à la saveur parfumée du miel, à la cruauté du tigre, à la chaleur douce de l'âtre, à la froideur glaciale de l'hiver, à la douceur du duvet et à la dureté du diamant. Il est évident que tout cela remonte à une période préhistorique et que si c'est toujours vrai, c'est bien démodé. Or donc, Twashtri donna à l'homme cette compagne. Une semaine s'écoula et l'homme revint vers Twashtri et lui dit: "Bon et puissant seigneur, la compagne que vous m'avez donnée empoisonne mon existence. Elle parle sans cesse, me fait perdre mon temps, se lamente à tout propos, et dépense à se parer tout le produit de mon travail". Twashtri ennuyé des doléances de l'homme lui reprit sa femme. Mais huit jours plus tard Twashtri vit de nouveau se prosterner devant lui l'homme qu'il avait créé fier et digne et qu'il retrouvait humble et penaud pour lui redemander sa compagne. L'homme se rappelait seulement qu'elle dansait et chantait pour l'égayer, qu'elle le consolait dans ses peines, l'encourageait dans ses efforts, et le soignait dans la maladie. Twashtri, ému par l'accent de sincérité et par le désespoir de l'homme, lui rendit sa compagne. Trois jours à peine s'étaient écoulés que déjà l'homme se présentait de nouveau devant Twashtri et lui disait: "Seigneur, seigneur, je n'y comprends plus rien, mais je suis sûr que la femme me donne plus d'ennuis que d'agrément. Je vous supplie de me séparer d'elle". Cette fois Twashtri entra dans une grande colère et dit à l'homme: "Va ton chemin et tire-toi d'affaire comme tu pourras". L'homme eut beau clamer qu'il ne pouvait vivre avec elle, Twashtri lui signifia qu'il ne pouvait davantage vivre sans elle. L'homme dès lors s'engagea dans les sentiers de la vie en murmurant: "Puisse le Ciel m'aider, car je ne puis vivre avec elle ni sans elle!"

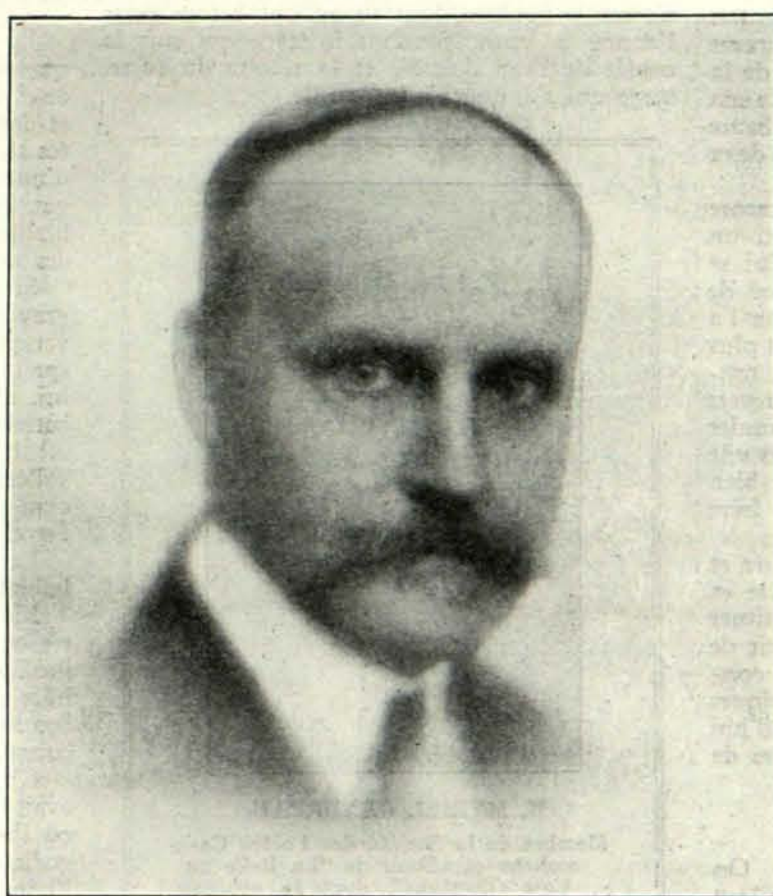
Est-ce là notre situation à l'égard de la civilisation américaine et devons-nous dire que nous ne pouvons vivre avec elle ni sans elle. Il semble cependant qu'il soit possible, tout en nous adaptant au milieu dans lequel nous sommes appelés à nous développer, de conserver dans cette ambiance certaines des caractéristiques de notre race. Citons encore M. Daniel-Rops, qui conclut en ces termes l'article dont nous parlions plus haut: "Les intellectuels les meilleurs ne seront pas ceux qui stérilement tournés vers le passé en regretteront les charmes, mais plutôt ceux qui pour sauver l'humanisme même s'accommoderont de la civilisation nouvelle pour la mieux guider... L'élite intellectuelle doit-elle se détourner de la vie de l'esprit pour ne plus se soucier que des réalités techniques? Nous avons répondu: Non. Mais doit-elle se maintenir dans un quant à soi vain

et dangereux, laisser les hommes de la civilisation machiniste établir à leur gré une sorte de nouvelle barbarie, ce serait encore plus périlleux. Que les jeunes hommes d'aujourd'hui les plus intelligents et les plus cultivés, au lieu de désespérer, adhèrent passionnément à leur siècle, il en vaut la peine. En s'efforçant de devenir des chefs, qu'ils prennent la direction du mouvement et ainsi seront franchies sans effort les années d'incertitude." Il nous reste à étudier par quels moyens nous pouvons nous adapter à notre milieu.

Quelle orientation devons-nous donner à notre développement?

Il me semble que dans un milieu de civilisation économique et à l'âge du machinisme, il appartient au groupe technique français du Canada, plus qu'à tout autre, de se familiariser avec les méthodes et les instruments de cette civilisation et de ce siècle. A défaut d'apprendre à les utiliser et à les faire servir à la conservation de leur idéal de perfection, les Canadiens français seront submergés par le flot de ceux qui, au Canada et dans le reste de l'Amérique du Nord, seront pourvus de moyens d'actions plus effectifs et mieux adaptés aux conditions de notre pays. Il paraît désirable de donner un coup de barre énergique dans le domaine de l'enseignement.

(Suite à la page 31)



M. BEAUDRY LEMAN
Gérant général de la Banque Canadienne Nationale.

soumises à leur direction. Il faut bien reconnaître que les nôtres sont mal préparés à tirer parti de leurs ressources. Le crédit, le capital, la richesse sont des instruments dont il faut apprendre l'usage comme des autres instruments de travail. Il ne suffit pas de façonner de tels outils pour les mettre aussitôt au service du voisin qui sait en tirer profit. Il est indispensable d'en apprendre l'emploi afin de les mettre au service de notre idéal moral et national.

Notre pays, à côté des Français qui l'ont colonisé et des Anglo-Saxons qui se sont associés avec nous pour réaliser la confédération canadienne, est peuplé comme les Etats-Unis par des hommes d'origines diverses. Cette population cosmopolite, dont l'immigration augmente progressivement l'influence, ne pourrait constituer au Canada une civilisation de race, comme celles des vieux pays d'Europe; elle se fondera probablement dans une société économique, comme celle des Etats-Unis. Notre attitude à l'égard de la civilisation américaine me paraît présenter une grande similitude avec une autre expérience humaine, que vous me permettrez de vous raconter en m'inspirant de la mythologie hindoue. Twashtri, en langage sanscrit correspond au Vulcain de la Grèce antique, et on lui attribue la création du monde. Après avoir terminé son œuvre qui comprenait l'homme, il se trouva, dit-on, dépourvu de matériaux pour lui façonner une compagne. Il se plongea dans une profonde méditation, puis déda-

Nouvelle canadienne inédite

LES ÉCORCEURS

Par H. MYRIEL GENDREAU

DANS chaque foyer il y a toujours un meuble antique, un vieux buffet qui garde jalousement des objets précieux, des pièces qui sont des reliques et, parmi tant d'autres riens, des riens qui sont des trésors. Image de la mémoire qui recèle les choses du passé.

Ce soir, tandis qu'au dehors le ciel est grouillant d'étoiles et que la douceur moite du temps pèse sur les derniers vestiges de la neige fondante, j'aime à m'asseoir devant l'âtre clair où pétille la bûche d'érable qui veut chanter l'avril à sa manière. Avec l'avidité d'un numismate qui refait sa collection d'antiquailles, je veux fouiller à loisir dans les tiroirs de ma pensée où dorment entassés pêle-mêle et sans art les chiffons d'antan et les guipures au charme désuet, les peintures un peu fanées et les perles oubliées, à côté de la bonne étoffe du pays et de l'étoffe même de ma vie. Je veux oublier les vicissitudes de l'heure pour me prêter à l'étrange volupté de vivre deux fois par la magique évocation du souvenir.

Et voici que je retrouve, fleurant bon, encore tout imprégné et saturé de parfums vieux, un fait qui date de plusieurs années; avec lui se dessine devant mes yeux le profil vénéré de grand-maman. C'est elle, en effet, qui me l'a tant de fois et si bien raconté, quand j'étais plus jeune. Je me rappelle qu'elle commençait toujours en donnant quelques petites tapes du revers de sa main sur son blanc tablier pour dissimuler à mes yeux l'émotion grosse qui perlait dans une larme sous sa paupière. Car il s'agissait bien de la mystérieuse disparition de son jeune frère Béloni.

Je recueille avec pitié ce fait authentique et veux l'écrire, pour le lecteur, à ma manière et au fil de la plume. S'il n'a pu le reconstituer dans la naïve et poétique simplicité du récit de l'aïeule, l'auteur n'en a pas moins voulu conserver certaines bribes de ces expressions typiques ou pittoresques et qui ont cours aujourd'hui encore dans la langue de nos vieux sucriers de la Beauce.

...

—Un vrai beau temps, ce matin, les gâs. On va avoir "en belle" à "pleumer" du bouleau aujourd'hui. Je crois que les hommes vont nous attendre pour monter dans le bois. Si vous voulez, on va se "greier" pour aller les prendre.

C'était celui qu'on appelait avec une complaisante familiarité le père Thomas qui venait de s'adresser à ses garçons.

Il faisait petit jour. Un ciel clair comme de la belle vitre. Pas un nuage de près ni de loin. À peine un soupçon de brise qui ne parvenait même pas à rider les minuscules flaques d'eau que la récente fonte des neiges avait amassées un peu partout.

Ah! réellement, il faisait bon de pressentir une aussi belle matinée! Cela donne du cœur à l'ouvrage qui, alors, a moins l'aspect d'un fardeau que celui d'un agréable délassément.

Et, respirant à pleins poumons l'air matinal venant de la forêt, ces hommes qui aimaient la terre et la forêt comme leurs nourricières, qui étaient attachés à elles par toutes les fibres de leur vie comme l'écorce à l'arbre, délectaient à l'avance la griserie de travailler dans le bois par une tiède journée de printemps, plus fiers et plus indépendants dans ces domaines de la nature qu'un roi dans son empire.

...

C'étaient de bien braves gens que la famille du père Thomas. Et du monde vaillant et

matineux, s'il y en avait. Les jours prévus où l'on devait abattre beaucoup de besogne, il n'était pas rare qu'on se levât au chant du coq.

Ce matin-là, quelques jours avant Pâques, ils s'étaient donc levés tôt et se préparaient pour la journée qu'ils devaient passer dans le bois avec quelques paysans du voisinage.

Tandis que la femme, une vaillante aussi, apprêtait leur provision de frugale nourriture, on s'assurait du bon état des outils.

Cette année-là, le printemps avait été hâtif, et les sucres s'étaient faits de bonne heure. Prévoyant beaucoup de besogne pour l'automne suivant, nos hommes résolurent donc d'aller écorcer le bouleau dont ils avaient besoin pour l'année à venir pendant le stage qui suit la coulée de l'eau d'érable et la récolte du sucre, stage qui s'annonçait tranquille.



M. MYRIEL GENDREAU

Membre de la Société des Poètes Canadiens et auteur de "La Belle au Bois Chantant", dont la seconde édition est en préparation, qui publie une nouvelle inédite dans notre présent numéro.

Prêts en un rien de temps dans leur costume sommaire, chapeau de feutre mou, chemise de flanelle et la culotte de drap épais, dont les jambes disparaissaient dans les "bottes sauvages" bien étanches, ils se dirigèrent chez les voisins.

Béloni était de la partie. C'était le plus jeune des garçons, 17 ans. Peut-être moins musclé que ses frères aînés et moins apte pour la rude besogne, bien que travailleur, on ne manquait cependant pas de l'emmenner à tous les travaux pour le plaisir d'avoir la compagnie de ce gai luron qui riait toujours franc comme un beau brin de jeunesse qu'il était.

...

A cette époque, remontons de plus de trois quarts de siècle, St-François était une petite paroisse fort loin de laisser prévoir les agrandissements et la prospérité qui en ont fait la magnifique paroisse, une des plus florissantes de la région, telle qu'elle est de nos jours.

Rien d'extraordinaire ne pouvait la distinguer des autres paroisses à leur début, parce que toutes

portent sur le socle obscur du monument de leur fondation des noms de colons qui furent des héros, de missionnaires qui furent des saints et ceux d'une poignée de gens dont le cœur valait un continent.

Rien d'extraordinaire, si ce n'est que l'agglomération des quelque vingt-cinq ou trente maisons qu'elle comptait alors formaient comme les mailles fortes d'une chaîne incoercible autour de leur chapelle et n'avaient pour guider leurs simples destinées que les préceptes de l'Évangile, l'amour du sol et du foyer et la voix de leur pasteur.

...

Le littoral de la Chaudière n'était alors presque entièrement qu'un immense pan boisé percé de ci de là d'"éclaircies" qui étaient des hameaux et des paroisses: propres habitations, coquettes sans afféterie, sises à l'avenant sur les bords d'une rivière charmante de cascades et d'ombrages, et buvant à pleines gorgées le soleil, semblables à des corbeilles d'oiseaux perdues au sein des ramures touffues.

Si quelque chasseur, en quête d'aventure, eût gravi jusqu'à son sommet le plus élevé un des versants de la vallée et que là, pour jouir du spectacle, il eût promené ses regards autour de lui, il eût remarqué que, de tous côtés, la forêt entrelaçait ses mille ramifications en un massif inextricable; il eût été charmé de voir que la vallée, à ses pieds, s'offrait comme un vaste berceau de verdure au fond duquel s'éveillait le fier clocher d'une ville naissante.

Le gibier abondait partout et procurait aux habitants des chasses facilement fructueuses.

Mais si l'on rencontrait en quantité, dans ces régions, le chevreuil, le renard et autres bêtes inoffensives, le voisinage était souvent visité d'un hôte moins doux et qui était le maître de céans incontesté dans toute l'étendue de la forêt qui courait jusqu'aux lignes et au-delà.

C'était encore à l'époque où la superstition avait beaucoup d'emprise sur les esprits; l'époque où l'imagination peuplait l'espace de fantasmagories; l'époque également des "coffres" et des "bombes" remplis d'or et d'argent et qu'on enfouissait dans le sol par manière d'épargne. On découvrait parfois de ces trésors laissés par l'Algonquin qui avait "gagné" vers les lignes à l'approche des blancs.

...

La journée s'avancait et passait rapidement pour nos hommes à leur travail.

Il était coutume, en ces temps-là, qu'on écorçait, plusieurs mois avant le sucre, le bouleau pour fabriquer ce qu'on appelait des "cassots", récipients qui servaient, les uns, de plus grande dimension, à recueillir l'eau d'érable; les autres, confectionnés plus petits, délicats et jolis, étaient destinés à recevoir la tire et le sucre mis à part pour la consommation à la maison ou la vente sur le marché de la ville de Québec. Les opérations de l'écorçage se pratiquaient généralement à l'automne, ce qui permettait à nos sucriers d'occuper leurs loisirs d'hiver par la fabrication, entre autres choses, de ces "cassots".

L'écorce dégagee de l'arbre, on l'apportait par quantité à la maison. On la faisait alors chauffer sur le poêle pour lui donner le degré de souplesse et de flexibilité désiré. On la taillait ensuite en lisières rectangulaires, qu'on relevait des quatre coins de manière à former les parois. Les deux coins de chaque extrémité étant rapprochés puis joints ensemble, une petite cheville

pointue en forme d'épave les y fixait définitivement, de la même façon qu'on épingle deux feuilles pour les rattacher ensemble. Le "cassot" était alors fini et de belle apparence.

Comme tout était primitif alors, l'étable une fois entaillé d'un coup de "gouge", sorte de ciseau arrondi, une "goudrille" de cèdre servait à recueillir à sa source l'eau sucrée et la laissait tomber dans les énormes "cassots" qu'on visitait l'après-midi.

—Tu es jeune et souple, toi, Béloni, proposa le père Thomas, si tu voulais, tu nous devancerais au camp pour y faire du feu et nous préparer à souper. On n'en aura plus pour longtemps à "pleumer", ce soir. Dans une demi-heure, nous te rejoindrons.

Or, le jeune garçon partit, alerte et joyeux, en fredonnant, par le sentier qui conduisait au camp, tandis que le couteau continuait ses incisions, que les écorces se dégageaient des troncs et couvraient tour à tour le sol de larges oripeaux d'or. Quelques-unes plus étroites venant parfois à rouler par terre en ondulant, ces lames, séparées de leur appui naturel, devaient bien ressembler un peu, dans leur splendeur déchue et leur veuve beauté, à ces belles tresses soyeuses dont le ciseau de la mode a dénudé la nuque de nos oréades modernes.

...

Ce qui fut dit par le père Thomas fut fait. Une demi-heure après le départ de Béloni, on prit le sentier du camp.

En entrant dans la cabane, une expression de surprise, qui devint bientôt de la consternation, se peignit sur les visages pâlis de nos travailleurs. Le camp était vide. Pas de feu. Pas de soupe sur la table. Aucune trace que Béloni y était venu.

On examine d'abord les alentours sans trouver une parole; on jette un cri d'appel, puis un deuxième, puis un troisième qui demeurent sans réponse.

Alors le père Thomas, la voix tremblante, laisse échapper ces mots qui étaient dans la pensée de tous et que nul n'avait osé prononcer le premier, ces mots sinistres et qui avaient presque toujours un son et un sens funèbres: "Ecarté!" —"Ecarté!" murmurèrent les autres voix.

Plus de doute possible, le jeune Béloni avait dû courir pour arriver le plus tôt au camp et perdre le seul sentier battu qui y menait.

Le temps n'était pas aux conjectures. D'ailleurs, une seule était possible, ou plutôt deux: ou Béloni s'était "écarté" ou encore quelque bête avait pu le dévorer.

On s'éloigna du camp, chacun dans une direction opposée, sans toutefois aller trop loin dans la nuit tombante. Et l'on criait et l'on appelait à toute force de poumons. Pas de réponse.

On ne perdit pas de temps. Les heures et les minutes étaient inappréciables; chacune d'elles valaient peut-être la vie du jeune disparu.

...

On ne coucha pas au camp. On se réunit et descendit d'un pas rapide et nerveux qui s'accélérait parfois en course folle et l'on apprit la triste nouvelle à la famille.

Comme l'éclair, le bruit de la disparition du jeune Béloni à Thomas se répandit dans toute la paroisse. Le curé, averti, fit sonner la cloche pour signifier aux "gens du loin" quelque chose d'anormal. Un grand nombre décidèrent de partir sur-le-champ à la recherche du jeune homme. On forma groupe et l'on monta d'une allure précipitée, chacun étant muni de quelque objet utile dans la circonstance, qui d'un porte-voix, qui d'une trompette, qui d'un sifflet, qui d'une corne retentissante, qui d'un fanal.

Toute la nuit durant, on parcourut les lieux du camp et loin dans les alentours.

Toute la nuit durant, on cria, appela, siffla, donna des signaux de tous genres.

Pas de réponse. Aucune trace, aucun signe de vie de la part de celui qu'on cherchait avec tant d'anxiété. On s'était apporté des provi-

sions de bouche, et la journée du lendemain se passa entière dans les mêmes recherches et la même agitation. Mais leurs efforts surhumains restaient infructueux.

...

Au village, on ne parla plus que de la mystérieuse et si subite disparition du jeune Béloni. La famille du père Thomas était folle de peine. Le père Thomas se faisait des reproches de l'avoir laissé partir seul, bien que le camp n'était pas à une très grande distance du lieu de leur travail.

On priait à l'église et se confiait à la divine Providence, qui dispose des événements et de nos vies d'après ses sages mais parfois terribles décrets.

Toute la paroisse en émoi s'essayait par des paroles d'encouragement et de sympathie à réconforter les pauvres parents inconsolables de la perte de leur fils.

Alleluia!

A LLELUIA! Vois donc, Juif pervers, ta [démence.
Il a vaincu la mort et son règne commence.
Pouvait-il s'endormir, lui, l'éternel réveil?
L'humanité s'élève avec lui dans la gloire;
Jusqu'à la fin des temps on dira sa victoire
De soleil en soleil.

Alleluia! La mort était un sombre gouffre
Où venait s'engloutir tout ce qui chante ou [souffre.
L'homme vivait sans but et mourait sans [espoir.
Il allait, comme au vent du nord s'en va la [feuille,
Comme le raisin mûr que la vendange cueille,
S'en va dans le pressoir.

Montez, Alléluias, montez! Non, jamais heure
Pour les pauvres humains n'aura sonné [meilleure.
La haine s'est enfuie au souffle de l'amour;
L'Eternel a levé le terrible anathème
Qui pesait comme un joug sur le front sans [baptême,
Depuis le premier jour!

Alleluia! Petits que l'orgueilleux dédaigne,
Grands qu'on envie, et dont en secret le [cœur saigne,
Passants accoutumés du chemin des douleurs.
Un baume va couler, divin, sur nos blessures,
Et les baisers ardents des lèvres les plus pures
Iront sécher vos pleurs.

Alleluia! Le Christ s'est levé plein de vie!
Homme simple, à genoux! A genoux, fier [génie!
Par le monde il s'en va semant la vérité.
La nuit n'est plus. Salut à la nouvelle aurore!
Le passé t'appelait, tout l'avenir t'adore,
Divin Ressuscité!

(Les Epis).

P. LeMAY.

Certains paroissiens descendirent à Lévis pour consulter l'oracle de "savants" reconnus de loin pour leur science de divination.

L'un était un "tireur de cartes" et l'autre de la nation huronne et "jongleur". Tous deux, interrogés séparément sur la même question, rendirent une réponse à peu près identique:

—Le jeune homme a perdu son chemin en courant. Arrivé près d'un ruisseau après avoir beaucoup marché et couru, fait et refait le même cercle vicieux cent fois; à un endroit qui est à environ trois milles du camp, en "gagnant" sur le nord. Il s'y pencha pour étancher sa soif. A cet endroit était un très gros arbre, au pied duquel il s'assit pour se reposer et reprendre haleine. Il a dû s'y endormir et être dévoré par une bête fauve. Allez, cherchez cet endroit, vous y trouverez encore des ossements."

Les porteurs de la nouvelle, revenant en voi-

ture par le chemin difficile qui longeait la Chaudière, arrivèrent à St-François le jour de Pâques au matin. A chacun des paroissiens réunis de bonne heure à la chapelle, ce matin de grande fête, on fit part du message. Le curé fut consulté sur une décision à prendre.

Pleins de confiance en leur père spirituel, ils le prièrent instamment de bien vouloir les accompagner. On décida d'aller à la recherche des restes du disparu en se guidant sur les indications des messagers.

Le bon pasteur, rempli de compassion pour ses ouailles et la famille éprouvée, ne les déconseilla point mais leur dit au contraire:

—Mes enfants, j'irai avec vous. Puisse le Dieu tout-puissant bénir nos efforts.

Il n'y eut qu'une messe basse et l'on partit au son de la cloche qui devait sonner par intervalles jusqu'à leur retour.

...

Quelle journée radieuse! Et quelle clarté douce elle répandait dans l'espace embaumé!

C'était Pâques; c'était son sourire sur les tristesses de la terre et les amertumes de cette vallée de larmes.

Le soleil, rayonnant et comme neuf dans l'azur clair, avait bien dû "danser", ce matin de Pâques fleuries! Irradiant sa flamme en larges fusées lumineuses, il semblait déployer sous le ciel un diaphane éventail du plus pur cristal.

Partout, la nature embaumait, chantait, murmurait un refrain, un hymne, une modulation d'amour, de jeunesse et d'espérance.

Pâques, c'était bien Pâques sur la paroisse morne et déserte!

Pâques dans les herbes qui habillaient déjà les verts coteaux et qui semblaient des fleurs!

Pâques dans la gorge délirante des oiseaux!

Pâques dans les allègres clapotis des ruisseaux et le bruit des chutes.

Pâques dans les bois où la brise balançait les rameaux comme des harpes éoliennes...

Pâques dans la cloche qui sonnait, sonnait, sonnait. On l'entendait parfois de loin, dans les risées intermittentes du vent, comme un appel à la vie. Et bientôt, c'était comme la voix pleurante d'un glas funèbre qui tinte pour un trépassé.

Jamais la cloche n'avait sonné comme cela!

...

Au pied d'un gros arbre, auprès d'un ruisseau, le curé recueillit quelques ossements.

On s'en revint. Là-bas, la cloche sonnait. Pas un mot ne s'échangea dans le funèbre cortège. Seuls des soupirs et des sanglots gonflaient les poitrines, étreignaient les gorges et rompaient le silence de cette foule accablée de fatigues et de peine.

A l'église, le soir, le prêtre bénit les restes mortels de celui qui fut le cher Béloni, la belle jeunesse de la paroisse. Le pasteur fit à ses paroissiens une courte mais impressionnante allocution, tandis que les larmes et les sanglots de l'assistance parlaient aussi fort que sa voix émue.

Parmi la foule, le père Thomas restait immobile, sa tête aux cheveux couleur des dernières neiges enfouie dans l'abîme de ses vieilles mains calleuses où on aurait pu voir filtrer de grosses gouttes brillantes, tombant aussi dru qu'il peut encore en couler sous la blessure du fer sur l'écorce du vieil érable.

Non, jamais, la cloche n'avait sonné comme cela!

Jamais, non plus, ses paroles harmonieuses, unies aux paroles réconfortantes du saint représentant de Dieu, n'avaient eu pour les habitants de St-François une telle expression de la voix d'En-Haut, ne leur avaient apporté un tel baume dans leurs blessures et de tels accents de pénétrante et céleste consolation.

Jamais, non plus, elles ne leur avaient fait comprendre, comme en ce soir de Pâques, aux approches de la nuit dans leur modeste chapelle rustique, le sens de la foi dans la résurrection de la chair et de l'immortalité dans une autre vie.

A vol d'oiseau

Lionel W. de Vis-Norton

Le Paradis du Pacifique

Les Iles Hawaïennes

LES Iles Hawaïennes, situées au milieu de l'Océan Pacifique, sont les plus isolées de notre globe terrestre; leur plus proche voisine, la Californie, est à 2,000 milles.

Sur une carte géographique, on trouve en plein océan Pacifique quelques points noirs à peine visibles, ce sont elles, les îles merveilleuses, sorties de la mer par une éruption de volcans. Et qui d'entre nous connaît la richesse, la beauté, la production de ce pays, aux pêches fructueuses, aux fleurs merveilleuses, aux arbres verdoyants, baignées d'un soleil qui prodigue toute l'année ses rayons bienfaisants?

En 1778, le Capitaine James Cook, de la Marine Royale Anglaise, découvrit dans l'Océan Pacifique un groupe d'îles auxquelles il donna le nom d'Iles Sandwich en l'honneur du premier Lord de l'Amirauté Anglaise, le comte de Sandwich, et dès lors, marins, guerriers, marchands, tous rapportaient de leurs voyages des histoires merveilleuses sur ce pays. Ce n'est qu'en 1898 que la République de Hawaï fut annexée aux États-Unis, et son gouvernement mis en vigueur le 14 juin 1900.

Lors de leur découverte, ces îles étaient habitées par une race non civilisée, heureuse, douce, amoureuse de la musique et des beautés de leur nature, pratiquant sauvagement une religion ayant pour dieu une idole, TABU. Cette religion était d'une sévérité excessive pour les femmes qui ne pouvaient manger dans aucun temps de l'année des bananes, des cocos, de la tortue, etc. Elles ne pouvaient prendre leur repas avec un homme, ni cuire leur nourriture dans sa maison, de sorte que chaque famille avait deux maisons et deux fourneaux. Ces sauvages vinrent habiter ces îles il y a des centaines et des centaines d'années, venant de l'Inde tout probablement, car leur figure brune, leurs lèvres épaisses et rouges, leurs yeux très noirs sont bien la caractéristique des habitants de la Polynésie. Cette vie près de la mer, cette nourriture naturelle, a fait ces hommes superbes, agiles, nageurs puissants et rapides.

Aujourd'hui, cette race ne constitue que l'infime partie de la population des Iles Hawaïennes; cette population, d'environ 320,000 habitants, est composée pour les deux tiers de descendance orientale, mais très rapidement américanisée; 40% de la population est japonaise et les purs Hawaïens ne se chiffrent qu'à 22,000, répartis dans toutes les îles. Chinois, Coréens, Filipinos, Portugais, Espagnols, Porto-Ricains, Anglais, Allemands et Américains contractent mariage sans différence de nationalité. Les Français ne se rencontrent qu'en très petit nombre. Le type hawaïen est très intelligent, hospitalier, bien éduqué, et pour la plupart très instruit. Il parle, outre sa langue, l'anglais parfaitement et occupe plusieurs positions sociales. Il aime la politique, fait d'excellents commis, policiers, et c'est amusant de voir un de ces fonctionnaires publics, à la figure bronzée, tout vêtu de blanc, caché sous une immense ombrelle, et d'une main nonchalante (ce qui est particulier au type hawaïen), donner la direction de ce trafic multicolore, car chaque race porte le costume national. Et c'est charmant de voir une jeune fille chinoise, dans son pyjamas de soie bleu ciel, marchant avec une Japonaise, drapée dans son kimono peint de mille papillons aux cent couleurs, de lanternes et de pagodes orientales, serré à la taille par une large ceinture nouée en arrière par une boucle aux longs pendants, montée sur ses souliers de bois à double talons... Et plus loin, une Porto-Ricaine portant une lon-

gue robe de soie rouge vif, et qui tombe jusqu'au pied, cette robe est recouverte d'une courte chemise de tissu transparent, ornée d'ailes énormes comme un papillon. Puis... un blanc, un Européen ou Américain, vêtu de duck blanc des pieds à la tête, portant un helmet sur sa tête pour se préserver des rayons ardents du soleil. Celui-ci est suivi par une jolie petite Hawaïenne avec sa longue robe de soie noire à la "Mother Hubbard" et ses longues tresses noires souples et ondulées descendant jusqu'à ses genoux.

Ce territoire s'étend sur une distance d'à peu près 1,500 milles, composé d'un grand nombre d'îles échelonnées à travers l'Océan Pacifique, mais le groupe principal des îles, partant de l'île KUAÏ à l'île HAWAÏ, couvre une distance de 6,400 milles carrés, situé dans les limites nord du Tropique du Cancer, sur une latitude de

Les fameuses îles Hawaïennes ont toujours été, pour les personnes qui n'ont pas eu l'avantage de visiter ce pays merveilleux, une terre de rêve et d'enchantement. C'est un paradis dont on vante les charmes enivrants et dont on ne se lasse pas d'écouter les récits légendaires. Nous devons à la plume d'un ami de "Mon Magazine" les notes intéressantes que nous publions aujourd'hui et qui ne manqueront pas de capter l'attention de nos lecteurs. M. de Vis-Norton est un savant géologue anglais, qui a pour mission d'étudier les troubles volcaniques qui se produisent continuellement sur cette terre hawaïenne. Car Hawaï est le pays des volcans et, par les nuits tropicales, le firmament est constamment illuminé des rouges que projettent vers les étoiles les laves enflammées. Nous lui savons gré d'avoir voulu fournir à notre revue ces enseignements que sa correspondante, au Canada, a bien voulu traduire de l'anglais.

18°54' et une longitude de 154°50'. Le climat est d'une uniformité étonnante, ne variant que de quelques degrés et constituant un été perpétuel. La pluie ne tombe que le soir et rafraîchit toute cette production, gardant verte et brillante cette verdure éternelle. Une brise venant de la mer souffle presque continuellement, rendant frais les jours les plus chauds. Le thermomètre ne baisse jamais plus bas que 50° et ne monte pas plus haut que 85°. Pas de tempêtes, ni de changements subits de température. Pas de moustiques dangereux ni de bêtes féroces. Et lorsqu'en décembre, janvier et février nous chauffons nos pieds aux flammes des foyers, eux, ces heureux vivants, se font paresseusement chauffer, étendus sur le sable fin de la plage de Hawaï, laissant l'eau tiède de l'Océan baigner leurs pieds. En un mot, c'est le climat le plus parfait du monde.

Avec une température idéale, une végétation splendide s'en suit. Mai, juin et juillet voient fleurir des centaines de variétés de fleurs de toutes sortes, telles que les éblouissantes "Cassias" rose et or, les "Poincianas" rouge flamme et les "Jacarandas" mauves. Les fruits, tels que l'"ananas", le "guava" et le "mango", sont dans leur pleine maturité. Toutes les plantes rares, les fruits exquis, les fleurs aux mille tons chatoyants se sont donnés rendez-vous sur cette terre hawaïenne... L'"Hibiscus", qui à lui seul

contient une variété de 3,000 teintes, fleurit toute l'année, et rares sont les maisons qui ne possèdent leur allée d'"Hibiscus" où le blanc se marie au violet, où le jaune rivalise de splendeur avec le rouge sombre et velouté, où l'or se mêle aux bleus et aux mauves.

L'industrie du pays est la canne à sucre et la plantation de l'ananas. L'île Maui est le centre de l'industrie de la canne à sucre, et sur un acre de terre on récolte environ cinq tonnes de sucre brut. L'ananas se cultive sur des étendues dépassant quelquefois cinq et six milles. Le café, le tabac, le bananier, le melon, constituent une source de revenus extraordinaire. En 1926, l'industrie de la canne à sucre a rapporté au territoire de Hawaï la somme énorme de cent millions, et l'ananas plus de 200 millions de dollars.

Au Canada, vous offrirez à votre hôte un verre de vin fabriqué chez vous. A Hawaï, le visiteur sera reçu avec une tasse de café KONA HAWAÏAIN, un pot de gelée de GUAVA, ou une confiture de POHA.

Aucun grain n'est cultivé, si ce n'est le blé d'Inde qui couvre des champs de plusieurs milles.

Les principales îles du territoire hawaïen sont: KANÏ, NIIHAU, OAHU, MOLOKAI, LAUAI, MAUI, KAHOOLOWE et HAWAÏ, qui est la plus considérable et qui donne son nom à tout le territoire. Sa capitale, HILO, est le port de mer principal. C'est le centre le plus riche pour la culture de la canne à sucre. Située à l'entrée de la baie de Hilo, cette ville rivalise de richesses, par ses boulevards, ses maisons somptueuses, ses perfectionnements, son administration parfaite, avec les villes européennes, américaines et canadiennes les plus modernes.

Mais la ville la plus importante, la Ville Reine, la New-York de l'Ouest, HONOLULU, est située sur l'île OAHU, sur les bords de la plage de Waikiki. Honolulu est le rendez-vous des excursionnistes, c'est le ventre des activités navales et militaires, commerciales et sportives. Des navires venant de toutes les directions jettent l'ancre dans son port, venant de Vancouver, Seattle, San Francisco, Los Angeles, Sydney, Manille, Hong-Kong, Shanghai, Yokohama, et nombre d'autres villes aussi importantes. Cette ville possède des édifices merveilleux, des hôtels situés dans les parties commerciales et résidentielles de la ville comme sur la plage. Ces hôtels sont administrés sur le plan Américain, à l'exception que la majorité des domestiques, garçons de table, chauffeurs d'automobile sont tous japonais. Des cafés, restaurants, salles de thé, de danse, s'échelonnent le long des boulevards et des avenues, mêlés aux librairies publiques, hôpitaux spacieux, cliniques, écoles. Chose extraordinaire pour un pays aussi cosmopolite, la position de détective est à peu près la plus tranquille.

Les routes à travers ces îles sont merveilleuses, et depuis la Rolls-Royce jusqu'à l'humble Ford, des chars de toutes marques circulent continuellement, car Honolulu et toutes ces villes sont riches, même très riches. Le système de communication entre ces îles se fait par bateau et aéroplane. Le système d'instruction est à peu près celui des "High Schools" et universités américaines, s'étendant sur un plan de 250 écoles employant 2,450 professeurs annuellement.

Toutes les religions se pratiquent aux Iles Hawaïennes, depuis la religion des Mormons, des Boudhistes, des protestants de toutes sectes, jusqu'au catholicisme. Les églises sont pour la plupart en plein air, entourées d'immenses jar-

dins. Le plus vieux temple à Honolulu, le temple KAWAIAHOA, est bâti entièrement de corail, où le service religieux se fait en anglais et en hawaïen. Un mot sur cette langue étrange. L'alphabet se compose de 12 lettres et se prononce comme l'espagnol, elle possède toutes nos voyelles. Pour exemple: Oui, se dit AE. Non, AOLE. Maison, HALE. Pain, PALA-OA, et le mot employé par l'entière population des Iles Hawaïennes, mot de bienvenue au visiteur, mot d'amitié, de sympathie, d'affection, d'amour et qui a la douceur du miel attique, c'est ALOHA...

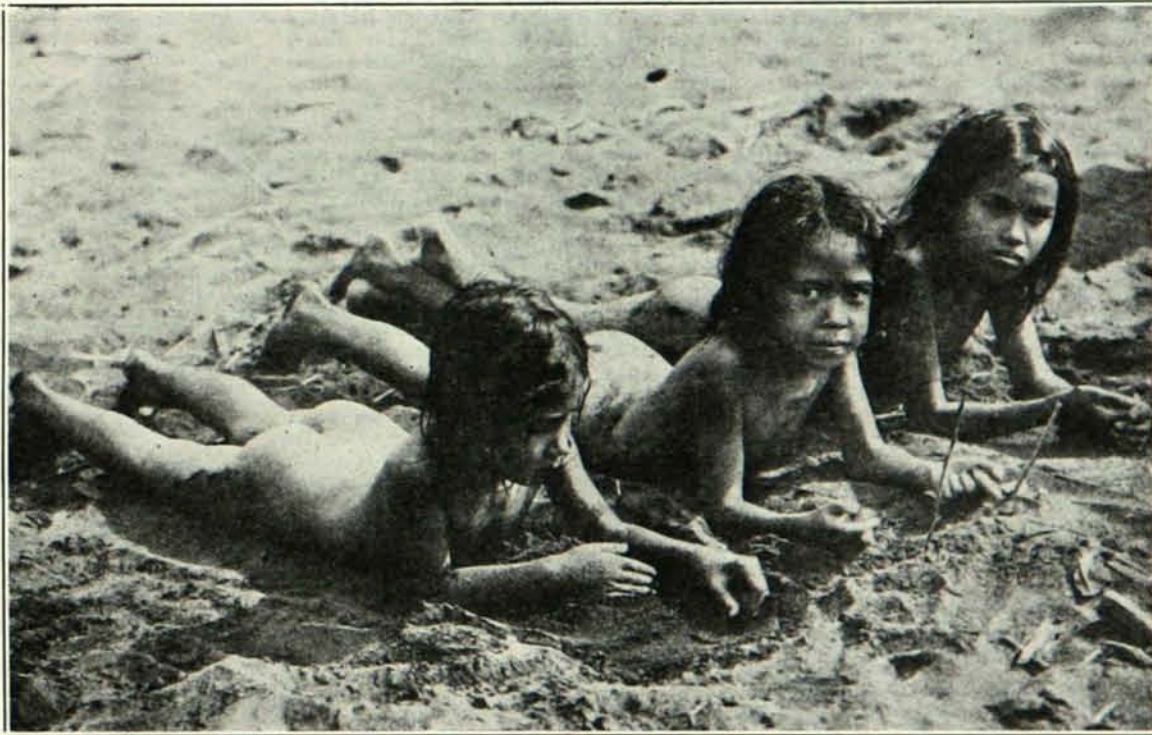
L'Hawaïen est courtois, affable, et s'attache facilement, il vouera à un bienfaiteur une reconnaissance éternelle et dont il donnera des preuves en toutes occasions. Mais il est des plus superstitieux, et les légendes pullulent dans chaque île, qui ont toutes reçu leur nom d'un dieu mythologique, et chacune porte sa légende personnelle. MAUI, par exemple, qui possède le fameux volcan HALEAKALA, volcan éteint, et le parc National Hawaïen, immensément riche, tire son nom du dieu MAUI qui remplit de poissons les eaux qui entourent son île, et attrapa un jour le soleil au lasso, pour l'obliger à briller continuellement au-dessus d'elle. Et ce dieu PELE, dieu du feu, qui possède sa maison dans le cratère du KILAUEA... Ils croient que

pour le pêcheur. Les principaux poissons sont le AHI, le PAKUIKUI, tout noir avec une queue rouge et blanche, rond, énorme. Tous sont de couleurs éclatantes avec des têtes jaunes et rouges, des cercles bleus autour des yeux, quelques-uns ressemblent à des joueurs de football avec leurs chandails jaune et noir. Un autre non moins merveilleux est l'OCTOPUS, avec ses larges tentacules, capable d'enserrer un homme, et le poisson volant MALOLO qui a donné son nom à un superbe paquebot faisant le service entre San Francisco et Honolulu.

L'oiseau du pays est le Mynah Indien qui ressemble un peu à notre corneille, avec cette différence qu'il porte autour des yeux un anneau jaune orange; il imite tous les sons qu'il entend, même l'abolement d'un chien. C'est à peu près le seul oiseau important de ces îles qui n'en possèdent qu'une petite quantité.

Tous nos sports d'été se pratiquent là-bas. Tennis, golf, natation, canotage, football, rugby, ce dernier très en faveur, et par-dessus tout le sport national, "surf-riding". Ce jeu consiste en une planche de neuf pieds de long, taillée dans un bois très dur, le KOA. Le bout est arrondi, et avec les mains les naturels rament jusqu'à un mille à peu près de la rive, puis tournant la figure au rivage ils attendent qu'une vague énorme les emporte avec elle à une vitesse de

Hawaï est le pays volcanique par excellence. Le plus gros volcan, KALEAKALA, éteint depuis nombre d'années, est appelé la "Maison du Soleil". Il est haut de 10,000 pieds et son ascension se fait à cheval ou à pied. Sur le sommet la vue est unique, et des couchers de soleil capable d'exciter l'art de plus d'un peintre célèbre. L'ouverture de ce cratère a une circonférence de 26 milles et un mille de profondeur. La descente se fait à dos de cheval, celui-ci s'asseyant sur ses pattes de derrière, se laisse glisser, et dans cette profondeur descend. Là, pendant une journée, il faut marcher afin d'atteindre un campement pour la nuit. Cette cave contient une vapeur qui descend de l'ouverture du cratère. Cette vapeur condensée est la seule eau qui se puisse trouver pendant ce voyage et si, par mégarde, un voyageur passe sans y puiser, il lui faudra se résigner à mourir de soif. C'est pourquoi un grand nombre de guides sont assignés pour conduire les voyageurs dans ces caves souterraines. Du sommet de la montagne, la vue s'étend sur toutes les îles du territoire et l'on aperçoit la haute cime neigeuse de cet autre volcan en action, le MAUNA KEA (13,825 pieds), le plus célèbre du monde entier, et le MAUNA LOA (13,675 pieds) qui jette des laves à cinq et six cents pieds de hauteur sur une longueur de un mille environ. Sur les



Ces petites hawaïennes n'ont pour tout vêtement qu'un rayon de soleil.

tout ce qui existe possède la vie et se reproduit, par exemple que les gros coquillages qu'ils trouvent sur le sable de la mer sont les "Pères coquilles"; les plus petites qui sont percées de mille trous aux différentes couleurs sont les "Mères coquilles", et les toutes petites attachées aux rochers sont les "Bébés coquilles" et que ces dernières deviendront énormes, pourvu que Dieu leur prête vie. Ou encore, si un naturel trouve un récif de corail à l'entrée d'une petite baie, c'est que le dieu l'a chassé de ses colonies, et qu'il vient se poser à la bouche de cette baie pour se reproduire et former cette entrée au dieu injuste. Le naturel a gardé aussi plusieurs de ses vieilles coutumes, ainsi à l'arrivée d'un paquebot, l'orchestre hawaïen se fait entendre et joue dans un parc toute la nuit. Ils chantent par groupe des mélodies lentes, accompagnées de leur ukelele ou guitare hawaïenne. Ils s'installent sous les palmiers à la lueur de la lune et dansent la HULA... Ils font cuire encore leur nourriture dans leur IMU, fourneau construit dans la terre, pêchent à la torche la nuit et organisent des courses de natation nocturne. Mais les huttes de pailles sont choses du passé, et l'on ne les retrouve que dans les musées.

La pêche dans ces îles est merveilleuses, et des poissons pesant jusqu'à 100 livres sont quelquefois la cause de deux ou trois heures d'excitation

25 à 30 milles à l'heure. Ce sport demande une agilité, un sang-froid qui ne s'acquière qu'après une très longue pratique. Les naturels sont si aptes à ce sport qu'ils le pratiquent en se tenant sur la tête ou emportant sur leurs épaules un camarade debout, exécutant mille prouesses. On dit qu'un jour le Prince de Galles, voyageant aux Iles Hawaïennes, voulut essayer ce sport nouveau pour lui et en fut quitte pour un bain forcé, d'où il sortit sain et sauf grâce à un de ces habiles nageurs. Mais cette équipée ne lui enleva pas son sourire et sa gaieté et il recommença de nouveau. Chaque année, il se fait un carnaval en l'honneur de ce sport, ce qui donne lieu à des réjouissances de toutes sortes. Là se sortent les drapeaux portant les emblèmes des pêcheurs, les lanternes orientales et les étoffes multicolores.

Les villes hawaïennes ne manquent pas de clubs sportifs et autres. Hilo et Honolulu ont les Rotariens et les Elks, ces derniers ayant un édifice somptueux sur la plage de Waikiki. Clubs sociaux, tels que le Commercial Club, University, Pacific et le Country Club. Des associations, telles que le Y.M.C.A. et le Y.W.C.A., l'Armée du Salut, le "Boy and Girl Scouts" et le Pan-Pacific Union dont les quartiers généraux, club et institutions de recherches, à Honolulu, possèdent d'importants conférenciers.

flancs du KILAUEA (volcan en action dont le cratère mesure 3,000 pieds de diamètre), est bâti un observatoire scientifique qui s'occupe d'éruptions volcaniques et de l'étude des secousses sismiques, très fréquentes en ces parages.

Hawaï étant un territoire des Etats-Unis, c'est le Président de la République Américaine qui nomme le gouverneur et les principaux juges de ces îles, mais la législature locale et les représentants des comtés de Kauai, Honolulu, (Oahu), Maui et Hawaï, ainsi que la mairie de Honolulu est élective. La législature s'assemble tous les deux ans et siège 60 jours; le gouverneur nomme alors des représentants pour chaque département, nomination sujette à l'approbation de la majorité du Sénat territorial.

Honolulu publie plusieurs quotidiens et hebdomadaires, revues et magazines. Et si, quelque soir, il vous prend fantaisie d'entendre un concert purement hawaïen, vous aurez un plaisir à la Station KGU, Honolulu. Là vous pourrez entendre la fameuse musique hawaïenne, mélodieuse, les ukeleles et les guitares accompagner des voix mielleuses, des chœurs mixtes aux souples intonations, des voix dont la renommée s'étend dans l'univers entier. Et ce seul plaisir de votre oreille vous fera rêver un peu à ce pays féérique, à cette terre enchanteresse d'un éternel printemps...



PAQUES



RESURRECTION

I

Lentement, tristement, Elisabeth de Fresne avait gravi la pente de la colline, boisée et close d'un mur, qui servait de parc à sa villa. Elle s'était assise, à même le roc, sur la terrasse, ménagée là en des jours plus heureux et d'où ses yeux pouvaient voir l'un des plus vastes paysages de mer et de montagne qui soit en Provence, si beau qu'il a valu à cette partie des environs d'Hyères le surnom de Costebelle. A ses pieds, les cimes inégales des pins d'Alep verdoyaient, frissonnaient sous la brise venue du golfe qui lui-même bleuissait plus loin, fermé, d'un côté, par les deux longues et minces chaussées de la presqu'île de Giens, de l'autre, par la pointe fortifiée de Brégançon. L'île de Porquerolles et ses rochers dentelés, celle de Port-Cros et sa Vigie, celle du Levant et ses landes nues barraient là-bas l'horizon. A la gauche de la jeune femme, s'étendait la sombre chaîne des Maures, au bas de laquelle Hyères elle-même étagait ses maisons blanches. Et le radieux soleil enveloppait d'une gloire cette forêt, ces flots, ces îles, ces collines, ces façades lointaines, — un divin soleil de la fin de mars, qui, plus près, caressait la villa peinte en rose et les allées du jardin attenant au parc, avec leurs mimosa fleuris, leurs bordures d'iris violets, d'oeillets blancs et rouges, leurs massifs, de roses pâles et de larges anémones.

Dans le petit bois de pins, des bruyères, hautes comme des arbres, remuaient au vent de mer leurs grappes d'un blanc très doux, les lauriers-thym leurs bouquets d'un blanc très clair. Cette brise roulait, avec cet arôme marin, la senteur mêlée de ces résines et de ces corolles, celle aussi des plantes sauvages, des romarins et des cystes. De-ci de-là, les formes des végétaux exotiques s'apercevaient confusément : les larges palmes des dattiers, les poignards tordus des agaves, les barbes aiguës des yuccas. Et cette adorable vision d'un printemps presque oriental s'achevait, s'enchantait, s'ennoblissait d'un charme plus pur encore par le tintement pieux d'une cloche de chapelle. Cette voix de la petite église qui domine toute cette contrée et s'appelle du beau nom de Notre-Dame de Consolation, s'épandait dans cet air lumineux, balsamique et tiède, par frêles vibrations argentines. Elle annonçait que cette glorieuse matinée de printemps était aussi la matinée de Pâques, et cette fête de la résurrection s'harmonisait si bien avec l'universelle joie de vivre, partout éparse, que cette merveilleuse nature semblait, elle aussi, par ce soleil, par cette mer, par ces fleurs, proclamer le triomphe de l'Amour qui a vaincu la Mort...

II

Hélas ! c'était justement cette fête de la Vie, dans la Nature et dans l'Eglise, dans le ciel visible et dans l'invisible, qui accablait la jeune femme d'une plus cruelle mélancolie, par ce miraculeux matin de Pâques. Le sombre crêpe dont elle était vêtue, et qui paraît d'une grâce attendrissante sa délicate beauté blonde, racontait un deuil, porté plus désespérément dans son cœur. Ses doux yeux bleus, presque ternis d'avoir trop pleuré, semblaient blessés par le rayonnant éclat du beau jour. Son front pâli se voilait d'une pensée plus douloureuse, à chaque sonnerie de la cloche.

Elle avait perdu un fils — son unique fils — quatre mois auparavant, et, dans cette âme de mère, la blessure ouverte saignait davantage, à regarder cette féerie du printemps nouveau que son cher André ne verrait pas, à écouter cet appel vers un Dieu qu'elle ne priait plus, qu'elle ne pouvait plus prier depuis qu'il lui avait pris son enfant. Assise sur la chaude terrasse, elle regardait de ce machinal et indifférent regard de désespoir. De tous les points de l'admirable horizon, des images s'élevaient pour elle, et des cortèges d'idées suivaient ces images, qui lui rendaient plus précis, plus intolérables les moindres détails de son malheur. Cette mort presque soudaine d'un garçon de six ans, emporté par une méningite en quelques jours, c'était déjà une bien dure épreuve. Des circonstances personnelles en avaient aggravé le poids encore, et la jeune femme le réalisait à nouveau, une par une, devant ce paysage, chargé pour elle de tant de passé...

Cette eau miroitante du paisible golfe, c'était la mer, l'infranchissable mer, sur laquelle Ludovic de Fresne, son mari, avait dû partir pour l'Extrême-Orient, dix mois plus tôt. Elle avait accompagné le lieutenant de vaisseau à Toulon, épouse si tourmentée, mère si heureuse ! Et maintenant qu'elle aurait eu tant besoin de lui, pour supporter l'horri-

ble chose, des milliers et des milliers de lieues les séparaient l'un de l'autre. Quand reviendrait-il lui dire les paroles qui lui rendraient le courage de vivre pour faire son devoir ?...

Quel devoir ? Le son de la cloche qui annonçait la messe, à laquelle sa révolte intérieure l'empêchait d'assister, le lui répétait trop nettement. Si Mme de Fresne s'était mise debout, elle aurait pu, sur le ruban de route, qui, de la porte de la villa, serpente à travers les bois jusque vers la chapelle, apercevoir une voiture trainée par un poney, et, dans cette voiture, deux enfants en deuil comme elle : un garçon de neuf ans, une fillette de huit. Ces deux enfants, Guy et Alice, étaient ceux de son mari, qui les avait eus d'un premier mariage. Elle se souvenait. Quand elle avait épousé l'officier de marine, qui était en même temps son cousin, comme la pitié pour les deux orphelins avait été sincère en elle ! Comme toute sa conscience s'était tendue à leur remplacer la morte, au point qu'à leur âge de neuf et huit ans, ils ignoraient qu'elle ne fût pas leur vraie mère ! Quand elle avait eu elle-même un fils, avec quel scrupule elle c'était appliquée à ne jamais montrer une préférence à celui-ci ! Elle n'avait même pas eu besoin d'effort. Tant que les trois blondes têtes avaient couru, joué, ri autour d'elle, son cœur s'était naturellement partagé entre elles trois... Pourquoi n'en était-il plus ainsi maintenant ?

Pourquoi ?... La jeune femme n'avait qu'à se tourner à gauche, vers un point qu'elle connaissait trop bien, pour avoir la réponse à cette question. Là-bas, par delà les dernières maisons de la ville, une dépression marquait le creux d'une vallée, celle du cimetière. Depuis le jour où elle avait vu de ses yeux — son courage était allé jusque-là — le petit cercueil de son pauvre André glisser le long des cordes dans le caveau fraîchement creusé, une atroce impression s'était emparée d'elle, qu'en vain, elle avait combattue, qu'elle combattait toujours, et toujours en vain ; et, par cette matinée de fête, elle l'avait sentie plus forte dans son cœur. Elle ne pouvait pardonner aux deux enfants de son mari d'être gais, d'être jeunes, de marcher, de parler, de respirer, d'exister enfin, tandis que l'autre, le petit, son petit, était immobile dans sa tombe. Elle n'avait pas seulement cessé de les aimer. Par moments, il lui semblait, et tout son être en frissonnait de remords, qu'elle les haïssait, comme s'ils eussent volé à l'absent sa part de joie, de santé, de lumière. De les entendre l'appeler : "Maman" lui donnait une maladive et cruelle envie de leur crier : "Taisez-vous, je ne suis pas votre mère !" afin que ces deux syllabes ne lui fussent plus adressées par personne, puisque la chère et fine bouche qui seule avait le droit de les prononcer vraiment ne devait jamais les lui redire.

Ce matin, cette passionnée rancune contre ses beaux-enfants l'avait remuée plus profondément. Elle avait voulu, comme les autres années, leur remettre elle-même leurs oeufs de Pâques. Elle pouvait se rendre cette justice, en effet : plus cette injuste haine grandissait dans son âme, plus elle appliquait son énergie à n'en rien trahir dans ses actes. Les enfants étaient donc venus dans sa chambre. Elle avait vu leurs yeux éclairés par la fièvre de l'impatience, leurs mains ouvrir en tremblant les gros oeufs de bois coloré, leurs visages s'extasier devant les objets qu'elle leur avait choisis : une jolie épingle pour le petit garçon, une chaîne avec une croix pour la fille... Dieu ! Les innocents, mais les durs bourreaux, et qui lui avaient retourné le couteau dans le cœur rien qu'à lui montrer leur joie naïve, ce plaisir de vivre et d'être au monde, qui égayait même leurs vêtements noirs ! L'autre lui était apparu en pensée, avec un reproche d'être oublié dans ses yeux sans chaleur. Un sanglot lui était monté à la gorge, qu'elle avait eu pourtant la force d'étouffer, et c'est pour tromper un peu cette surprise aiguë de sa douleur qu'elle était venue seule, tandis que Guy et Alice se rendaient à la messe, s'asseoir sur cette terrasse déserte. N'aurait-elle pas dû savoir, pourtant, que sa plaie intime s'avivait dans cette félicité de toute la nature, au lieu de s'y endormir ?

III

L'eau du golfe continuait de miroiter et de bleuir, les îles de dresser leurs falaises violettes sur l'horizon sans nuages, les montagnes de développer leurs molles, leurs voluptueuses lignes, les fleurs d'exhaler leurs parfums, les pins d'Alep de tamiser, de filtrer la lumière en une impalpable poudre d'or, les exotiques arbustes de palpitier sous ce ciel, comme au ressouvenir des lointains climats, patries de

leurs puissantes essences. La cloche seule s'était tue dans la tour ajourée de la chapelle. Et, dans ce silence de la campagne heureuse, les voix du regret et du désespoir grondaient, grondaient toujours plus violentes au fond du cœur de la mère, — la voix de la révolte aussi, et de la haine ! Une fois de plus, les impressions trop pénibles que lui infligeait le contraste, entre cette fête de la vie, épanouie autour d'elle, et son irréparable deuil, se ramassaient dans cet étrange sentiment d'une irrésistible antipathie contre le bonheur de ses beaux-enfants. C'était, dans les profondeurs de son être intime, le soulèvement d'une colère envieuse qui lui faisait honte sans qu'elle pût s'en rendre maîtresse. Oui, elle envoyait, à ce demi-frère et à cette demi-soeur de son André, tout ce printemps que son cher petit mort ne pouvait plus respirer, tout cet avenir illimité que leur adolescence avait devant soi. Elle s'étonnait elle-même de leur en vouloir avec cette frénésie d'aversion, et sans qu'elle en pût donner d'autre motif, sinon qu'à la seule idée de leur visage, elle se sentait des entrailles de marâtre, et, contre ces fruits du premier lit, une instinctive, une furieuse horreur, dont elle ne se croyait pas capable...

Certes, c'était bien injuste. Mais y a-t-il une justice en ce monde ? Non, les deux enfants ne méritaient pas que la seconde femme de leur père, celle à qui l'absent les avait confiés, les enveloppât l'un et l'autre dans cet inique ressentiment. Mais elle-même, avait-elle mérité que son ange lui fût ravi de cette soudaine et terrible manière ?... Cette femme, qui avait été pieuse et douce, indulgente et dévouée, qui l'était encore, dans ses actions, par la force acquise de ses premières vertus, subissait cette dépravation de la douleur trop constamment aiguë et trop intense : un démon de méchanceté, de férocité presque, s'agitait en elle, qui lui arracha soudain, devant ce paysage où tout était harmonie, apaisement, beauté, cette phrase monstrueuse qu'elle cria tout haut, à qui ? à la nature ? à Dieu ? au printemps ?

— Ah ! Si seulement l'un d'eux était mort aussi !...

Elle s'entendit prononcer ces mots, où s'exhalait la frénésie de sa souffrance, avec une sorte de stupeur, qui la fit se relever du banc de pierre où elle s'était assise. Elle passa les mains sur ses yeux, comme pour exorciser la tentation de cet abominable souhait, et elle recommença de marcher à travers le bois, d'un pas rapide maintenant, comme si elle eût voulu fuir le trop lumineux paysage, fuir la vue du chemin par où devaient revenir ses beaux-enfants, fuir ses pensées, se fuir elle-même. Elle allait, choisissant, dans cet immense parc à demi sauvage, les sentiers étroits, presque impraticables, où les ramures sèches accrochaient sa robe, où les pommes de pins craquaient et glissaient sous son pas, où ses mains écartaient sans cesse quelque arbuste épineux, quelque branche trop haute de bruyère. Et, en même temps qu'elle marchait de la sorte, meurtrissant, avec un sauvage délire, ses pieds aux aspérités du chemin, ses doigts aux rudesses des feuillages, sa pensée allait, allait, elle aussi.

Le violent sursaut de haine qu'elle venait de subir à nouveau contre ses beaux-enfants s'était apaisé. Mais il lui en restait au cœur une lassitude plus grande, et ce fond d'invincible répulsion qu'elle s'avouait à présent, qu'elle jugeait presque légitime, comme la représaille permise à son malheur. Elle marchait, et une résolution se précisait en elle, qui l'avait hantée souvent, jamais avec cette netteté hypnotisante. A quoi bon continuer, vis-à-vis de ces deux êtres dont la seule présence lui était un supplice, cette corvée, cette comédie plutôt, d'une maternité menteuse ? Pourquoi ne pas se débarrasser de l'un et de l'autre, en les traitant, comme, après tout, tant de vrais parents traitent leurs vrais fils et leurs vraies filles ? Au lieu de les garder, ainsi qu'elle faisait, à la maison, pourquoi ne pas les envoyer, lui au collège, elle au couvent, afin de rester seule avec son enfant mort, sans plus jamais entendre autour d'elle ces voix, ces rires, ces jeux, ces mouvements qui insultaient à la souffrance ?

Ils ne seraient pas heureux — Guy qu'elle savait si sensible, Alice qu'elle connaissait si délicate, — dans la promiscuité d'un internat. Combien d'autres petits garçons et d'autres petites filles de leur âge subissaient, à cette minute, cet exil hors de la famille et qui n'en grandissaient pas moins ? Et puis, s'ils n'étaient pas heureux, ce ne serait que juste. Elisabeth savait aussi qu'à son lit de mort leur mère avait supplié leur père de renoncer à sa carrière, pour ne plus les quitter, de les aimer pour deux, puisqu'ils n'allaient plus avoir que lui. Avec quelle pitié, la jeune belle-mère avait autrefois accepté ce testament, et comme elle avait traduit ce suprême vœu :

—Puisqu'il continue de servir, c'est moi qui jamais ne les quitterai, moi qui serai là toujours, pour être ce qu'elle aurait été!

Les renvoyer, ces orphelins, du foyer paternel, était-ce obéir au désir sacré de la morte, de celle dont elle avait pris la place, et qu'elle avait juré, qu'elle s'était juré de remplacer?

La conscience d'Elisabeth lui répondait bien que non. Mais la marâtre une fois éveillée ne s'endort pas si vite. Détour étrange d'une sensibilité trop malade, la vivante éprouvait, pour cette morte, dont les enfants tandis que le sien n'était plus, cette âcre jalousie rétrospective qui corrompt de son poison tant de seconds mariages, et fait, des meilleures créatures quelquefois, les plus implacables, les plus inconscients des bourreaux. Précisément parce que cet internat au collège et au couvent avait dû être un des cauchemars de la mourante, la belle-mère y goûtait un obscur attrait de vengeance... Et elle sentait aussi que ce n'était là qu'un commencement, un premier pas sur une route de cruauté où elle ne s'arrêterait plus...

respirer longtemps. Une noble sensibilité peut bien se laisser entraîner à des résolutions indignes d'elle, dans un accès d'égarement commencer de les exécuter. Elle ne peut pas s'y complaire. Quand la jeune femme se fut dit : "Mon parti est pris; avant huit jours, je ne les aurai plus à la maison", elle essaya de ne plus penser, ni à ces enfants pour qui elle allait être si dure, ni à la vilénie du rôle qu'elle devrait jouer vis-à-vis du père. Instinctivement, elle s'efforça d'endormir le scrupule qui s'élevait déjà des profondeurs si pures de sa conscience, en s'absorbant dans le souvenir de son André. Elle évoqua le petit fantôme, avec une ardeur de regret qui le lui rendit présent à nouveau, comme si elle ne l'eût pas vu rigide dans sa couchette, avec sa paupre bouche ouverte et sans un souffle, ses yeux clos, ses mains couleur de cire jointes sur le crucifix, comme si les hommes noirs ne fussent pas venus clouer la planche de la bière sur cette frêle chose immobile, hier un joyeux, un insouciant enfant... Il était là, encore, auprès d'elle, avec le reflet de ce clair soleil sur ses boucles dorées...



Le père reviendrait. Que lui dirait-elle? Ici la tentation se faisait plus coupable encore. La belle-mère était le seul témoin que les enfants eussent auprès du marin absent. Il était si aisé d'écrire à cet homme qu'elle n'avait pu continuer de les garder, à cause de tel ou tel défaut. Elle n'aurait même pas besoin de mentir. Le petit garçon était naturellement colère, la petite fille naturellement répondeuse. Jusqu'ici, Elisabeth s'était toujours mise, comme eût fait la mère, entre les fautes des orphelins et les sévérités de l'officier. Qu'elle agit autrement — n'était-ce pas son droit? — et l'envoi au collège et au couvent paraissait si simple, si utile, si indispensable!... Elle aurait touché à la tendresse que le père portait aux orphelins! Que cela ressemblait peu à ses résolutions passées!... Pourquoi pas, si elle devait moins souffrir?...

IV

Il y a, pour chaque âme, une atmosphère d'idées qui lui est propre et hors de quoi elle ne saurait

La vision se fit si précise, si obsédante que la mère éprouva l'irrésistible désir de donner une pâture réelle à sa tendresse, le besoin de faire une action où ce fils idolâtré fut mêlé, un appétit passionné de le servir. Elle commença de cueillir les brins les plus beaux, parmi ces touffes de bruyère blanche, pour les lui porter et en parer sa chambre. Depuis le jour où la dépouille de l'enfant avait quitté la villa pour le cimetière — cette villa ironiquement nommée "la Villa Rose" — la mère n'avait pas permis qu'un seul meuble fût changé dans cette chambre. Elle avait déjà obtenu de son mari qu'aussitôt revenu, il achèterait la maison, louée d'abord à cause du voisinage de Toulon, quand le lieutenant de vaisseau était attaché à ce port. Que de femmes ont ainsi, mères, épouses ou filles, tenté de prolonger l'existence d'un être adoré, en lui conservant tous les objets qui lui furent familiers? Et puis la prêtresse de ce culte domestique disparaît elle-même, et les reliques qui firent son trésor ne sont plus que la vénale défraîchie d'un mobilier usé et démodé. Qui blâmera un cœur fidèle de défendre un peu, contre l'inévitable destruction, ce cadre d'humbles

et précieuses choses, si personnelles qu'elles sont presque des personnes?

Depuis ces quatre mois, la mère n'avait jamais manqué d'aller, chaque matin et chaque soir, dans cette petite chambre à coucher où le dernier soupir de son fils avait passé. Elle ouvrait elle-même les volets, enlevait la poussière des meubles, déplaçait les petits vêtements qui gardaient la forme du petit corps... C'était ce rite inutile et passionné de sa piété navrée qu'elle allait accomplir encore... La gerbe des bruyères s'était épaissie jusqu'à être trop lourde pour ses mains. Elle les tenait maintenant à pleins bras, et, toute heureuse et désespérée à la fois de cette vaine moisson, elle redescendait vers la villa, qui apparaissait à travers les pins d'Alep, les palmiers et les yuccas, toute rose en effet, couleur de joie et d'espérance.

Et c'était une tragique et poignante apparition que cette jeune femme blonde, tout en noir, avec sa gerbe odorante de bruyère blanche, en train de marcher vers cette maison aux teintes claires, sous ce clair azur, dans ce verdoyant jardin — comme on s'achemine vers une pierre de tombe, pour la fleurir et y pleurer!

V

La mère était entrée dans la villa par la porte de derrière, si abîmée dans ses pensées, qu'elle n'avait même pas remarqué le cocher en train de laver, devant l'écurie, les roues de la charrette anglaise, — ce qui signifiait que sa mélancolique promenade avait duré bien plus que la messe. Guy et Alice étaient rentrés depuis longtemps déjà. Aussi, comme Elisabeth s'engageait dans le couloir sur lequel donnait la chambre du mort, ce lui fut un sursaut presque fantastique de voir la porte entrouverte et d'entendre des voix, celles des deux enfants, dont la seule image avait hanté toute sa matinée d'une obsession de haine et d'injustice...

Que faisaient-ils, dans cette pièce où elle avait défendu que personne pénétrât jamais, et qui eût été tout à fait obscure, si un rayon de soleil ne l'eût, entre l'interstice de la fenêtre et l'entre-bâillement de la porte, coupée comme par une barre de clarté? Sa brassée de bruyère toujours serrée contre son cœur, dont les battements redoublaient, elle s'arrêta pour écouter ce que disaient les deux visiteurs, dont elle distinguait mal les gestes, et, avec une émotion, dont elle n'aurait su dire si elle était délicieuse ou déchirante, elle comprit que ce demi-frère et cette demi-soeur du pauvre André l'avaient devancée dans le pèlerinage de tendresse qu'elle venait d'accomplir. Par cette radieuse matinée, les deux tendres enfants s'étaient rappelé le compagnon de leurs jeux, qui n'était plus là. Ils lui avaient cueilli des fleurs dans le jardin, comme elle dans le parc, et, par une puerilité attendrissante, ils avaient voulu associer l'absent à la fête du jour en lui apportant un présent de Pâques, des oeufs achetés à la porte de la chapelle :

—Il faut mettre ce bouquet ici, disait la voix d'Aline. Tu te souviens des beaux insectes dorés que nous prenions pour lui dans les roses?

—Et là les oeufs, disait la voix de Guy, comme nous l'avions fait l'année dernière. Il était si content! Comme je voudrais le revoir et l'embrasser!

—C'est impossible, puisqu'il est mort. Mais nous le retrouverons au ciel, reprenait la petite fille.

—Si pourtant il ressuscitait? répondait le petit garçon. Lazare est bien ressuscité, et Notre-Seigneur... Je le demande au bon Dieu tous les soirs et tous les matins. Maman aussi, j'en suis sûr... Ce serait un miracle, voilà tout. Et pourquoi le bon Dieu ne nous l'accorderait-il pas? Car, enfin, il y a des miracles...

Le naïf croyant de neuf ans qui prononçait ces paroles ne se doutait pas qu'en effet un miracle s'accomplissait à sa voix, tout près de lui, — une résurrection aussi, celle de la justice et de la pitié, de l'affection et du devoir, des généreuses et hautes vertus, dans l'âme de celle qui avait été si près de devenir, pour sa soeur et pour lui, la plus implacable des marâtres.

De surprendre ainsi la preuve enfantine du souvenir que les deux orphelins gardaient à leur frère mort, venait de la remuer jusque dans la chair de sa chair, et, avec une crainte d'être grondés, changée aussitôt en une si douce effusion, Guy et Alice virent la porte s'ouvrir toute grande, et la mère entrer, — leur mère — et elle leur tendait ses fleurs en leur disant :

—Donnez-lui celles-là avec les vôtres...

Et elle les prenait tous deux à la fois, les serrant contre sa poitrine, passionnément, follement, comme elle eût serré l'autre. Ne les retrouvait-elle pas, eux aussi, après les avoir perdus? Et elle pleurait des larmes d'une souffrance égale, mais adoucie de tendresse, comme si l'esprit de son ange envolé lui eût soupiré tout bas :

—Aime-les de tant m'aimer!...

La hideuse rancune, les résolutions mauvaises, la cruelle envie, tous les ferments des basses passions se fondaient, se résolvait, s'en allaient dans ces baisers. Une fois de plus le grand mystère de renouveau, célébré par l'Eglise, et visible sur ce paysage de printemps, s'accomplissait dans un cœur humain : — la Vie venait d'en chasser la Mort, l'Amour venait d'y vaincre la Haine.

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.

ROMAN CANADIEN INÉDIT

LES TRÉSORS DU GÉANT

par Henri Lapointe

CHAPITRE I

NOUS sommes au milieu d'une immense forêt, à la fin de novembre 1922.

Il est sept heures du soir; l'obscurité est très profonde. Une tempête fait rage et un déluge descend lamentablement du ciel.

Le vent hurle en secouant les arbres dénudés. Les oiseaux se sont tus et les bêtes sauvages se sont cloîtrées dans leurs antres.

Cependant deux êtres humains subissent tous les assauts des éléments déchaînés. L'un des malheureux est un colosse d'une trentaine d'années et son compagnon un tout jeune homme de taille moyenne. Chacun est chargé d'un long sac de toile et ploie sous le fardeau qui s'alourdit implacablement de minute en minute.

—Potence! fait le gros homme, d'une voix sourde, a-t-on jamais vu pareil déluge?

—Je me sens trempé jusqu'à la moelle des os! répond l'autre en claquant nerveusement des dents.

—Et dire que, depuis ce matin, nous marchons péniblement et que nous n'avons pas rencontré un seul être vivant!

—Nous n'avons aperçu aucun oiseau, pas même la plus petite bête des bois.

—Il n'y a que des aventuriers comme nous qui persistent à affronter une semblable tempête.

—Nous ne pouvons rebrousser chemin, ni coucher sur le sol humide et glacé.

—Si, d'ici une heure, nous ne trouvons un gîte, je me couche à côté du chemin, s'écrie tragiquement le géant.

—J'admets que nous serions mieux, bien abrités, reposés et restaurés, que tremblants dans nos habits mouillés, les jambes brisées de fatigue et l'estomac vide.

—Il était souverainement téméraire d'entreprendre une randonnée de trente milles, en pleine forêt et à cette saison, alors qu'une de ces longues pluies d'automne commençait.

—Souvenez-vous que nous avons parcouru dix bons milles quand les écluses du ciel s'ouvrirent pour de bon. Alors, plutôt que de retourner sur nos pas, nous avons décidé d'aller à la première porte demander l'hospitalité.

—C'est vrai, mais batêche! depuis notre départ nous n'avons vu aucune habitation et, à présent que la nuit est venue, nous courons le risque de passer devant une maison sans nous en douter.

—Je persiste à espérer que, comme dans les contes de ma grand-mère, nous allons bientôt voir une petite lumière briller joyeusement.

—Je souhaite que ta prédiction se réalise mais je ne me fais pas illusion. Plus de cinq milles nous séparent encore de l'auberge Turlotte et dans l'état de fatigue où je suis, sous la pluie battante, dans une obscurité de plus en plus opaque, écrasé sous mon sac de hardes, je n'y parviendrai jamais!... Il me prend de folles envies de ne pas faire un pas de plus et de m'étendre sur la mousse qui tapisse les grands bois!

—Monsieur Béland, ne faites donc pas la femmelette! A quoi vous serviraient votre force herculéenne et votre endurance proverbiale, si vous baissiez pavillon devant un nain comme moi.

—Pourquoi t'ai-je suivi dans cette folle équipée? soupira tristement le colosse.

—Vous ne regretterez pas vos peines quand nous aurons trouvé le trésor.

—Je ne crois plus à l'existence de ce trésor dans cette forêt impénétrable.

—J'espère toujours le succès de notre entreprise, moi. Trêve de bavardage, il faut pour le quart d'heure trouver un gîte.

—N'allons pas plus loin!

—Hop, mon ami, commandez à vos jambes fléchissantes et suivez-moi comme un géant que vous êtes.

Le brave petit homme prit résolument les devants et le colosse, rassemblant toute son énergie s'attacha vaillamment à ses pas.

Ils cheminaient, depuis une heure, péniblement de la sorte quand, soudain, à un détour de la route, la clarté d'une lampe vint leur frapper les yeux. Une joie surhumaine fit place à l'angoisse qui les étreignait.

—Tu vas aller y demander l'hospitalité, fit le colosse.

—Pourquoi moi plutôt que vous?

—Parce que tu sais mieux que moi te présenter et que, par ailleurs, ton physique est plus invitant; ma carrure de bison et mes traits rudes pourraient terrifier les habitants de cette mesure, perdue dans les bois.

—Alors, tenez-vous à l'écart pendant que je frappe à la porte.

A ce moment, ils venaient d'arriver en face de la construction rustique. Ils jetèrent un regard circulaire pour chercher à découvrir une autre maison

à proximité. A leur gauche, ils virent une pâle lumière filtrer à travers les carreaux d'une petite fenêtre; à leur droite, ils crurent distinguer une longue masse sombre. Le géant fit flamber une allumette et, à la clarté tremblotante, découvrit que cette hutte était une étable dont la porte n'était fermée qu'à l'aide d'une cheville.

Afin de se soustraire au déluge interminable, le géant se rua vers l'étable, enleva la cheville et pénétra dans la bâtisse. Son compagnon lui passa son sac de toile et se dirigea joyeusement vers la maison éclairée pendant que le colosse jetait les colis sur le plancher raboteux de l'écurie et s'y laissait choir, exténué, presque inconscient.

Toc, toc, toc... Un hurlement déchira aussitôt la nuit.

Toc, toc, toc... nouveau hurlement cependant moins féroce. Le voyageur entendit des pas légers traverser la pièce et une voix féminine commander :

—Tais-toi, Noiraud et va te coucher sous le poêle! Qui est là?...

—Je suis un malheureux voyageur qui demande un abri pour la nuit.

—Nous ne sommes ici que deux vieillards, mon mari et moi et nous ne logeons jamais personne. Allez chez Turlotte, à cinq milles d'ici.

—Mais, ma bonne dame, plaidez tristement l'homme à la porte, il pleut à verse, la nuit est noire comme dans l'antre du loup, je ne sais pas le chemin et je suis mourant de fatigue.

La femme alla consulter son époux qui fumait près du poêle.

—Veux-tu, vieux, implora-t-elle avec bonté, que j'ouvre?

—Non, non... Tu sais que, depuis l'aventure du Polonais Polsuk, on nous a donné la permission de refuser d'héberger les hommes qui passent à notre porte. D'ailleurs, nous ne tenons pas auberge et quant à Turlotte, c'est son gagne-pain.

—Tu as raison mais cependant l'homme qui demande à coucher est peut-être incapable de s'y rendre et comme il n'y a pas d'habitation d'ici là il pourrait lui arriver malheur.

—Par un temps pareil, il n'avait qu'à rester prudemment à l'abri.

—Je parierais qu'il a été surpris par la tempête et qu'il a vaillamment poursuivi sa route.

—Alors, qu'il se rende chez Turlotte et il y trouvera un bon gîte.

—Mais, mon cher petit vieux, il fait un temps à ne pas laisser Noiraud coucher dehors et il me semble inhumain d'abandonner un homme de notre race à la fureur des éléments.

—Ce n'est pas la première fois, depuis un mois, que nous fermons impitoyablement notre porte à des étrangers. Jean nous a bien recommandé de ne pas abriter d'inconnus.

—D'accord, mais le malheureux à notre porte est peut-être un homme honnête et paisible, aux prises avec les misères de la vie d'aventures?

—Tes arguments sont logiques et très grande est ta bonté envers le prochain, mais ma décision est prise : je n'ouvre pas la porte. Si notre homme était un vieillard, je l'abriterais, mais à sa voix j'ai reconnu un adolescent. Eh bien, puisqu'il a quitté l'école pour courir la prétentaine, qu'il en subisse les conséquences!

Tos, toc, toc... La réponse éclata comme un coup de foudre :

—Passez votre chemin! Eloignez-vous ou sinon je lâche mon chien!

—Permettez-moi de me retirer dans votre étable.

—Pour y allumer l'incendie, gardez-vous-en bien! Tout à l'heure, je vais avec ma carabine aller à l'écurie et gare à vous si je vous y découvre!

Jugeant superflue toute nouvelle supplication, le voyageur s'éloigna tristement de la maison et alla rejoindre son compagnon :

—Monsieur Béland, fit-il amèrement, il faut reprendre nos baluchons et les porter plus loin.

Pas de réponse : le géant dormait déjà profondément. Le petit homme le secoua rudement et quand le colosse fut sur pied :

—Maintenant que vous êtes bien reposé, reprenez votre sac et rendons-nous chez Turlotte.

—Tu veux rire, n'est-ce pas? Ici l'on va nous héberger!

—Il faut que nous repartions sans délai.

—Je refuse de marcher encore cette nuit! Je vais coucher dans cette écurie! tonna le géant.

—Bientôt, le vieillard va venir nous chasser à l'aide de sa carabine. Il m'a défendu d'entrer dans l'étable.

—Qu'elle vienne donc, cette vieille brute, essayer de m'en faire sortir! lança le colosse d'une voix menaçante.

—Voyons, M. Béland, ne faites pas le méchant! Prenons nos baluchons et fuyons ces lieux inhospitaliers!

—Potence de potence! émit sourdement le gros homme, ce n'est pas chrétien que de nous condamner à marcher encore si longuement dans ce chemin fangeux, sous ce déluge, au milieu de ténèbres si épaisses!

—Mon ami, ce n'est là qu'une des nombreuses vicissitudes de la vie d'aventures et, nous allons en voir bien d'autres. Voyons, ne sommes-nous pas à la recherche d'un "chien"? Eh bien acceptons sans nous plaindre le sort de chiens errants.

—Les habitants de cette maison nous laissent coucher dehors et leur chien est à l'abri! formula tristement le géant.

Béland ne pouvait se déterminer à repartir. Il vacillait sur ses jambes lasses et ne parvenait pas à se décider à reprendre son sac. Il fut tiré de sa rêverie douloureuse par la voix de son camarade qui disait avec un enthousiasme bien simulé :

—Mon ami, une bonne table et un lit moelleux nous attendent chez Turlotte! Prenez votre bagage et suivez-moi!

Joignant aussitôt le geste à la parole, le petit homme se baissa, ramassa son baluchon qu'il entrevoyait vaguement, se le hissa sur l'épaule et se mit en marche. Le colosse, entraîné par l'exemple de son vaillant ami, fit de même mais avec une contrainte évidente car il ne put s'empêcher de dire rageusement, en montrant le poing à l'habitation :

—Potence de mon âme! j'enfoncerais plutôt la porte!

—Venez, M. Béland, invita son compagnon en le tirant par la manche, nous sommes capables de parcourir encore cinq petits milles!

La tempête semblait redoubler de violence... La pluie tombait sans trêve et le vent tordait les arbres avec une fureur croissante pendant que nos deux voyageurs cheminaient laborieusement. Les ténèbres leur permettaient à peine de suivre un sentier qui serpentait entre les arbres gigantesques et les énormes cailloux. Parfois, ils allaient buter contre quelque gros tronc renversé; ils comprenaient alors, avec horreur, qu'ils avaient laissé le chemin et, c'est de peine et de misère qu'ils retrouvaient la bonne voie.

Dix fois déjà, ils avaient erré au hasard quand, tout-à-coup, avec un ensemble parfait, ils tombèrent dans un profond ruisseau : le géant eut de l'eau à la taille et son camarade but à la grande tasse.

—Potence, n'étions-nous pas assez trempés! exclama Béland.

—Prenez patience, nous sommes déjà à mi-chemin.

—Tu cherches, par un mensonge, à m'encourager car tu sais bien que nous n'avons pas couvert un mille.

—Disons qu'il nous en reste encore quatre. Il ne faut plus s'arrêter car nous frissonnerions aussitôt dans nos habits trempés. Luttons encore quelques heures contre les éléments acharnés à notre perte!

—Luttons, c'est facile à dire; mais, dans cette obscurité, la lutte me semble impossible et le sol me fascine comme un serpent.

—La mousse froide vous tuerait si vous y passiez la nuit.

—Que faire, alors?

—Il faut marcher.

—En nous hospitalisant, les vieux nous eussent évité toutes ces misères, fit le géant, en serrant nerveusement les poings.

—Ces gens craignaient tout des aventuriers comme nous.

—Nous ne sommes pas des bandits et ces peureux-là vont nous loger de force!

—Que dites-vous là?

—Je vais aller enfoncer la porte de la mesure si on ne m'y laisse entrer de bon gré, explosa le colosse avec un geste terrible.

Le petit homme eut peur. Bien qu'il n'eut pu apercevoir que vaguement le geste du géant, il avait saisi l'expression énergique de son verbe et, comme il ne connaissait qu'imparfaitement son ami, il ne savait pas à quels excès la colère pourrait l'emporter.

—Je vais, à nouveau, aller tenter de nous faire héberger. Ces vieux, si craintifs soient-ils, ne doivent pas être sourds à toute pitié!

Ils revinrent péniblement sur leurs pas et se retrouvèrent enfin devant la maison isolée. Aucune lumière n'y brillait plus.

Ils jetèrent leurs sacs sur le sol et le petit voyageur alla frapper résolument à la porte, toc, toc, toc... Béland, l'air sombre et résolu, prêt à répondre aux objections qu'il pressentait, se tenait sur les talons de son compagnon. Ils entendirent un grondement étouffé et le chien vint flairer, mais sans donner de la voix.

—On vient de cogner, entendirent-ils dire par la voix féminine.

—C'est encore le même importun.

—Si c'était notre Jean?

—Il se serait nommé.
 —Si c'est le malheureux de tout à l'heure, revenant faire appel à notre charité?
 —En ce cas, je changerai, peut-être, ma décision.
 —Vieux, va ouvrir à ce pauvre voyageur! implorait la femme.
 —Et, si c'est un malfaiteur?... objecta timidement l'homme.
 —Il ne nous veut aucun mal car Noiraud n'aboie pas. D'ailleurs, écoute, le bruit de la pluie froide et la plainte des arbres qui s'entrechoquent, pendant que cet homme grelotte sur notre seuil! Voyons, cours ouvrir!
 Le vieillard alla allumer la lampe, se rendit à la porte et demanda :
 —Qui est là?... Que voulez-vous?
 —Je m'appelle Paul Allaire et je vais périr si vous ne me logez.
 —Je vais vous ouvrir, fit le vieux en tirant le gros verrou. Il entrouvrit ensuite prudemment la porte, jeta au dehors un regard apeuré et aperçut le petit homme que la lumière de la lampe frappait en plein visage. A la vue d'une figure honnête et franche, de beaux yeux bleus limpides, des traits aristocratiques et d'un port noble, ses craintes s'envolèrent promptement et, esquissant un sourire invitant, il fit signe au jeune homme d'entrer dans la maison. Mais, comme Paul Allaire en franchissait le seuil, le vieillard vit soudain avec épouvante le géant qui s'était tenu à l'écart et qui maintenant suivait docilement son compagnon. Alors, obéissant instinctivement à un sentiment de frayeur folle, le vieux repoussa brutalement le gros homme, ferma précipitamment la porte et se mit en devoir de la barricader.
 Il n'en eut pas le temps... D'un vigoureux coup d'épaulé Bédard ouvrit brusquement la porte et le vieillard rebondit à l'autre bout de l'appartement.
 —Entre nos sacs, Paul! tonna le colosse en jetant un oeil menaçant au vieux qui se relevait péniblement. Ce dernier croyait sa dernière heure venue. Sa frayeur était telle qu'il ne songeait pas à s'emparer de sa puissante carabine et qu'il ne pensait même pas à lancer le chien sur les intrus. L'animal, couché sous le poêle, montrait des crocs formidables et, les yeux attachés à ceux de son maître, semblait attendre un signal qui ne venait pas.
 Un coup de vent vint faire crépiter la pluie dans la maison et la lampe vint près de s'éteindre.
 —Paul, va fermer la porte! commanda encore le géant.
 Quand ce fut fait, le colosse prit son baluchon tout mouillé, le projeta près du poêle et s'exclama d'une voix terrible mais dans laquelle l'on discernait plus d'angoisse que de colère :
 —Potence de mon âme, nous allons coucher ici!
 La femme avait tout entendu et même tout contemplé car la porte de sa chambre était restée ouverte. Elle avait d'abord été terrifiée de l'entrée par trop cavalière des étrangers mais son âme maternelle avait cependant vite fait de deviner le désarroi moral et physique des deux hommes. Ces malheureux, perdus dans la forêt, trempés jusqu'aux os, mourants de fatigue et vraisemblablement aussi d'inanition, ne cherchaient qu'un asile pour la nuit. Pourquoi ne pas tendre une main secourable vers ces pauvres vaincus de la vie?
 Bientôt la vieille, en robe de nuit, se levait et s'approchait du groupe, en souriant avec une grande bonté.
 —Ne craignez rien, monsieur, disait à ce moment le gros homme, nous ne vous ferons pas de mal. Allez vous recoucher sans inquiétude, nous allons nous allonger près du poêle, la tête sur nos sacs de voyage!
 —Vous coucherez dans un bon lit, fit la vieille.
 —Vous êtes notre Providence, ma bonne dame, s'écria joyeusement Paul Allaire.
 —Ne vous dérangez pas pour nous, madame, car nous tombons de fatigue et nous dormons bien sur le plancher. Ce qui nous fait le plus de bien, c'est la chaleur du foyer.
 —Pauvres malheureux, je vous plains de tout cœur.
 —Nous sommes en route pour la Rivière du Chien et la tempête nous a séparés.
 —Vous êtes ici chez vous, répondit généreusement la femme.
 —Nous sommes bien touchés de votre bonté à notre égard et nous désirons vous causer le moins de trouble possible. Allez vous coucher, ma bonne dame, et nous allons nous étendre près du poêle.
 —Mais, cela n'a pas le sens commun de vous coucher comme ça, sans manger et sans vêtements secs! se récria la femme avec compassion.
 —Il le faut bien, madame, fit Paul avec un soupir résigné.
 —Je vais vous préparer de la nourriture, après vous avoir procuré des bons bas de laine.
 —Ne prenez donc pas tant de peine pour nous! protesta Bédard.
 —A présent que vous êtes sous notre toit, nous avons des devoirs d'hospitalité à remplir. Enlevez vos chaussures et mettez vos bas près du feu. Mais, j'y pense tout-à-coup, monsieur Allaire, les sous-vêtements de mon mari vous iront comme un gant.
 —C'est trop de bonté, madame, protesta poliment Allaire.
 —Nullément. Je cours déposer dans votre cham-

bre des vêtements de rechange que vous irez endosser avant de vous attabler, car vous allez prendre une bouchée avant de vous coucher.
 —Vous êtes bien bonne, madame, prononça le colosse en la regardant avec gratitude, tout en cherchant à éteindre les feux de son regard.
 Le pauvre géant se faisait illusion s'il croyait devoir s'efforcer d'adoucir son expression terrible, car il avait maintenant les yeux humides d'émotion reconnaissante et présentait plutôt l'image d'un esclave gracié que celle d'un maître redoutable.
 —Je suis peiné de constater, monsieur, que je ne pourrai vous donner une rechange car mon mari est tout petit et mon fils Jean est gros comme une échallotte.
 —Je serai le plus heureux des mortels si, ce soir, vous me procurez un lit capable de résister sous mon poids! fit en souriant le colosse.
 —Il a été construit par mon vieux et l'ex-président Taft, pesant près de 400 livres, ne saurait l'ébranler.
 —C'est un lit à tout épreuve! s'amusa le vieillard, revenu de ses alarmes.
 La vieille alla chercher les rechanges promises et Allaire pénétra bientôt dans la chambre qu'on lui indiqua pendant que le géant, resté près du poêle, changeait de bas.
 Ensuite, la femme s'occupa de préparer une succulente omelette, plaça sur la table un gros pain, de sa dernière cuite, du bon sirop d'érable, des tartes aux bleuets et un appétissant gâteau.
 —Vous êtes trop bonne! répétaient les deux hommes.
 —Nous avons peu de chose à vous offrir, mais c'est de bon cœur.
 —Nous n'avons pas la table de l'hôtel Windsor, fit le vieillard.
 —Vous nous comblez. Nous nous serions contentés d'une tranche de pain beurrée et vous nous servez un repas princier, répondit Paul.
 —Attendez-vous, tout de suite, et nous voulons que vous mangiez à satiété.
 —Nous ne nous ferons pas supplier! affirma le géant en s'approchant de la table.
 Les deux amis récitèrent le Bénédictus et s'assirent ensuite.
 —Le menu n'est guère compliqué, remarqua le vieillard.
 —Alors, la qualité l'emporte sur la diversité, proclama joyeusement Paul Allaire entre deux bouchées.
 La femme les regardait maintenant dévorer et, de temps à autre, elle souriait à son époux et, des yeux, lui faisait signe de remarquer avec quel plaisir leurs visiteurs dégustaient sa cuisine. Les deux aventuriers étaient si heureux de manger qu'ils ne pensaient plus à parler. Enfin, presque rassasiés, ils prirent un morceau de gâteau et le savourèrent à petites bouchées pendant qu'ils couvraient d'un regard de gratitude les deux vieillards.
 —D'où venez-vous? questionna soudain la femme.
 —Nous venons de Montréal, répondit Paul.
 —Nous y avons demeuré de longues années, expliqua le vieux.
 —Vous étiez courageux de quitter la ville pour venir vous enterrer dans cette forêt impénétrable, s'écria Paul Allaire.
 —Nous ne regrettons pas la ville, répondit le vieux avec conviction.
 —Il n'y a ici aucune distraction et les bêtes sauvages s'ébattent durant la nuit autour de votre maison, dit Paul avec commisération.
 —Nous ne craignons rien des animaux de la forêt.
 —N'avez-vous qu'un fils? questionna David Bédard.
 —Nous n'avons qu'un garçon, Jean, mais nous sommes les parents d'une brave fille qui s'appelle Marcelle.
 —La pauvre demoiselle doit périr d'ennui dans cette solitude? s'exclama Paul Allaire.
 —Marcelle est toujours gaie comme un pinson. Nous sommes ici sur la rive d'un grand lac de toute beauté. Nous avons deux embarcations : un canot d'écorce et une chaloupe à rames. Les beaux soirs d'été, pour fuir les moustiques importunes, nous embarquons tous quatre dans notre grande barque. Marcelle guide de l'aviron, les hommes nagent mollement et moi je tricote tout en mêlant ma voix cassée à la voix harmonieuse et puissante de ma fille; car dès que nous voguons, notre rossignol humain commence ses chansons.
 —Durant ces promenades, vous arrive-t-il de jeter la ligne?
 —Rarement car c'est Jean qui tient à s'occuper de nous procurer le poisson dont nous avons besoin. Le poisson est ici si abondant qu'une journée de pêche emplirait notre chaloupe.
 —La chasse doit être aussi très fructueuse? demanda Bédard.
 —La gent ailée est ici légion et les plus belles pièces de venaison viennent s'abreuver candide dans notre lac. Jean est un chasseur dans l'âme et il est heureux de nous procurer de la viande fraîche, au besoin, déclara joyeusement le vieillard.
 —N'a-t-il pas été élevé à la ville? s'étonna Paul Allaire.
 —Oui, monsieur, mais je crois qu'il a hérité de son grand-père maternel la passion de la chasse. Jean, tout petit, ne parlait que de fusils, de chasses

aux grands fauves : lions, tigres, panthères, etc. A dix ans, il fallut lui acheter une carabine à air comprimé, et, les jours de congé, il passait le temps à tirer sur les moineaux.
 —En fait d'oiseaux il n'avait, à la ville, que ces petits vagabonds et pour carassiers, les maigres chats de gouttière! s'amusa Paul.
 —Je comprends que vous deux et monsieur Jean puissiez vous plaire dans cette solitude, puisque vous y trouvez des divertissements, mais je doute fort que votre demoiselle ne regrette la ville, déclara Paul Allaire.
 —Marcelle est un Roger Bontemps : elle est toujours de bonne humeur, ne se préoccupe pas du tout de l'avenir, chante du matin au soir, a un faible pour les chaises berceuses et caresse follement les chats.
 —J'ai déjà remarqué que vous possédiez plusieurs Raminagrobis, s'amusa Paul.
 —Nous n'en savons pas le nombre, car dès que des chatons arrivent chez nous, Marcelle ne veut pas consentir à en laisser tuer un seul, répondit le vieux, en éclatant de rire.
 —Marcelle a le caractère d'une vieille fille, fit la mère.
 —Quel âge a-t-elle? s'informa David Bédard.
 —Elle a vingt ans.
 —Elle ne sera pas de sitôt vieille fille, répondit Paul, et je trouve qu'elle agit sagement en ne se mettant pas martel en tête. Elle sait que dans ces parages-ci la visite d'un amoureux tous les soirs de veillée est impossible.
 —Marcelle possède un grand nombre d'admirateurs, mais je vous ai dit qu'elle ferait une vieille fille, répliqua en souriant la mère.
 —Où est-elle présentement? s'informa David Bédard.
 —Elle est cuisinière, à dix milles d'ici, dans une exploitation forestière employant plus de soixante bûcherons.
 —Y est-elle seule de son sexe? demanda encore David.
 —L'épouse du patron et leur fille vont passer l'hiver avec elle.
 —Votre fille n'a-t-elle là aucun parent?
 —Son frère, Jean, est marmiton et veille jalousement sur elle. Sa tâche est très simple car les bûcherons ont pour Marcelle une profonde vénération et, malgré son jeune âge, la respectent comme une mère.
 —D'où lui vient ce culte?
 —Sa bonne humeur, ses talents culinaires et son dévouement d'infirmière l'ont fait surnommer "l'ange des grands bois", fit la mère.
 —Après ce que vous venez de nous dire, j'ai hâte de la connaître! s'exclama joyeusement Paul Allaire.
 —Vous allez la voir si vous vous rendez au campement Alderson, car c'est là qu'elle passe l'hiver, expliqua le vieux.
 —Nous avons effectivement l'intention d'y séjourner quelque temps.
 —Vous donnerez de nos nouvelles à nos chers enfants. Ils vont être dans une mortelle inquiétude après la tempête d'aujourd'hui.
 —Y a-t-il longtemps que vous les avez vus?
 —Une couple de mois, mais nous leur causons tous les jours.
 —Vous n'avez pourtant pas le téléphone?
 —Monsieur Alderson a fait construire une ligne téléphonique reliant ses campements à la gare du chemin de fer. Cependant, ce n'est pas un grand succès car le service est fréquemment interrompu par la chute des arbres. Ainsi, aujourd'hui notre appareil ne fonctionne pas et le service ne sera pas rétabli avant plusieurs jours.
 —Pendant ce temps, si vous tombiez malades, vous ne pourriez appeler personne à votre secours? se lamenta le géant.
 —En effet, répondit la vieille, mais depuis que nous sommes ici, nous jouissons d'une santé parfaite et, comme il ne faut pas douter de la Providence, nous ne nous inquiétons de rien.
 A ce moment les deux voyageurs quittèrent la table et allèrent s'asseoir près du poêle. David Bédard alluma sa pipe et demanda ensuite :
 —Mon bon monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom et comment il se fait que vous soyez ici avec votre famille.
 —Je vais vous répondre en quelques mots. Je m'appelle Pierre Larisière et, depuis six ans, j'habite cette maison avec ma femme et mes deux enfants.
 —Est-ce là toute votre famille? s'enquit le colosse.
 —Nous avons deux autres grands garçons.
 La vieille poussa un long soupir et, du coin de son tablier, elle essuya une larme qui lui était venue spontanément et le vieillard dit d'une voix triste mais résignée :
 —Nous demeurions alors à Montréal et nos deux fils ont suivi l'exemple de leurs vaillants compatriotes; enrôlés dès le début de la Grande Guerre, ils combattirent durant quatre ans, pour tomber glorieusement quelques mois avant l'armistice.
 Un silence douloureux suivit ces paroles; ce fut la vieille qui le rompit :
 —Nous avons dit, comme le saint homme Job :

(Suite à la page 14)

Les trésors du Géant

(Suite de la page 13)

Dieu nous les avait donnés; il nous les a ravis. Que son saint nom soit béni. Et nous avons remercié le Ciel que notre Jean ne fut d'âge militaire, car le petit imprudent parlait de suivre ses frères à la chasse aux Boches.

—J'ai hâte de serrer la main de ce vaillant garçon! fit David.

—Maintenant, dites-nous pourquoi vous avez quitté la ville.

—Un jour, notre Jean, se lia d'amitié avec un voisin, de deux ans son aîné, qui était venu passer un hiver dans ces parages-ci pour le compte de M. Alderson. Le garsmen fit à notre fils un tableau si enchanteur du travail forestier et des exploits merveilleux des chasseurs de l'endroit que, l'automne venu, Jean ne voulut plus entendre parler de retourner à l'école mais de s'enfoncer avec son ami dans la forêt. Réalisant enfin qu'il voulait à tout prix tenter l'aventure, je lui donnai mon consentement et, à quinze ans, il pénétrait dans les grands bois, nanti d'une forte carabine et d'une énorme fusil.

—Je parie que le gaillard était au comble de la joie, fit Paul.

—Il anticipait de grandes tueries et nous promettait des trophées.

—Comment tourna l'aventure? demanda en souriant Béland.

—Il nous revint, le printemps suivant, avec une collection de trophées des plus divers et pour des centaines de piastres de fourrures. Avec un enthousiasme délirant, il nous avoua son intention de retourner dans ce pays de cocagne. Il parlait même de nous entraîner à sa suite: sa mère serait cuisinière et moi marmiteux. Sur ces entrefaites le gardien de la ferme Alderson mourut et Jean réussit à nous obtenir la position que j'occupe maintenant: fermier de M. Alderson.

—Pourquoi ne logez-vous pas les hommes embauchés par le patron?

—Nous fûmes victimes d'une sauvage agression, il y a un peu plus d'un mois. Alors, M. Alderson nous a conseillé de ne plus ouvrir notre porte qu'à bon escient.

—Quelles brutes ont osé assaillir de paisibles et vénérables vieillards comme vous, demanda le géant en serrant les poings.

—C'était un homme d'une taille gigantesque.

—Pourquoi vous a-t-il attaqué? s'étonna Paul.

—Parce que c'est la terreur des alentours! s'écria le vieux en réprimant un frisson d'épouvante.

—Ainsi, vous avez ici l'«Ange de la Forêt», et «La terreur des grands Bois», fit observer le géant.

—Ce sinistre individu est-il Canadien? questionna Paul.

—C'est, paraît-il, un émigré polonais, nommé Polsuk, dans notre pays depuis une couple d'années.

—Que fait-il de bon ici? demanda Béland.

—Il travaille au campement Alderson où vous allez.

—S'il est batailleur, il va trouver chaussure à son pied, n'est-ce pas? fit Allaire en clignant de l'œil à son gros compagnon.

—Je ne lui chercherai pas querelle, mais je ne plierai pas devant lui! répondit gravement le colosse.

—Vous devriez, inévitablement vous mesurer avec lui car, pour conserver sa réputation de champion boxeur, il a la manie de rosser les géants.

—N'a-t-il pas encore rencontré son maître? s'étonna Paul.

—Personne n'a pu lui faire mordre la poussière, et maintenant la terreur qu'il inspire est si grande que nul n'ose s'y frotter.

—Qu'il s'attaque à moi et je me défendrai! déclara David Béland.

—Vous nous avez parlé de l'agresseur mais vous ne nous avez pas raconté l'agression, fit remarquer Paul Allaire.

—Voici, en peu de mots, toute l'histoire: Sur la bruyante, cet homme redoutable vint nous demander asile pour la nuit. Nous lui servîmes un bon repas, au cours duquel le Polonais sortit de sa poche une bouteille de whisky frelaté. Il vida par terre la tasse de thé que nous lui avions servi et la remplit de la liqueur de feu. L'instant d'après, l'ivrogne lançait sur le plancher la bouteille vidée, buvait d'un trait la tasse et la projetait violemment contre le mur. La tasse m'avait effleuré la tête mais je n'étais pas au bout de mes peines car, soudain, la brute, me cria: Que faites-vous ici, vous? Je veux dormir en paix. Prompt comme la foudre, il fondait sur moi, me prenait entre ses bras puissants et allait me jeter au dehors sur le tas de bois de chauffage. Il retourna aussitôt à la maison pour en chasser mon épouse mais celle-ci n'avait pas attendu le retour de la brute et s'était prudemment esquivée par l'autre porte.

—Nous avons dû passer cette nuit-là enfermés dans l'étable! expliqua la vieille.

—Pourquoi votre gros chien n'a-t-il pas chassé ce Polonais de malheur? questionna David Béland.

—Nous ne l'avions pas à cette époque; c'est Jean, après cette aventure, qui nous l'a procuré.

—Mais, votre Noiraud ne semble pas féroce et, tout à l'heure, il ne s'est pas porté à votre secours? déclara Paul Allaire.

—C'est parce que vous n'aviez pas de mauvaises intentions. D'ailleurs, sur un signe de nous, il vous sauterait tout de suite à la gorge! assura madame Larisière.

—Gare au Polonais s'il revient nous faire des misères! fit le vieux.

—Gare à lui s'il touche à mon compagnon! exclama Paul.

—Je ne me laisserai pas rosser sans résistance!

—Fasse le Ciel que vous ne tombiez entre les mains du Polonais! gémit le vieillard.

—Je parierais que ce monsieur peut lui tenir tête! fit la vieille.

—Madame, je ne sais pas la boxe mais je me défends avec acharnement et, dès que le Polonais le voudra, nous ferons un maître!

—Bravo! exclama Paul Allaire.

Le géant consulta à ce moment l'horloge et s'écria avec surprise:

—Minuit, déjà, ne serait-il pas temps que vous preniez quelque repos?

—Quant à moi, je passerais volontiers la nuit à causer, fit joyeusement madame Larisière. Nous ne recevons pas souvent de la visite aussi agréable.

—J'aurais pourtant bien aimé à apprendre par quel concours de circonstances vous êtes venus en nos parages, déclara le vieillard.

—Nous ne savons pas encore le nom du compagnon de M. Allaire, ajouta la vieille.

—Je me nomme David Béland et, comme il est bien tard, avec votre permission, je vous raconterai demain ma courte histoire.

—Je sais que vous êtes bien las; alors, je n'insisterai pas et je vais tout de suite vous préparer des lampes, répondit la dame en se dirigeant vers une petite tablette sur laquelle plusieurs petites lampes à pétrole étaient posées. Nous n'avons pas la lumière électrique, mais ces lampes vous serviront quelque peu dans vos chambres, expliqua-t-elle en les présentant aux deux voyageurs.

—Nous nous serions passé de lumière, fit poliment Allaire.

—Bonne nuit, leur souhaita la généreuse mère, j'espère que vous ne trouverez pas les lits trop durs car nous n'avons pas de sommiers élastiques.

—Madame, vous nous comblez de bonheur; nous nous attendions de dormir simplement sur le plancher.

—Bonne nuit, firent les vieux en se dirigeant vers leurs lits.

Allaire et Béland, les saluèrent une dernière fois et gagnèrent leurs chambres. En bon catholique, chacun de nos héros récitait pieusement sa prière et se glissa entre les draps, d'une propreté méticuleuse.

Au dehors, la tempête faisait toujours rage. Mais maintenant, couchés mollement à l'abri, les aventuriers eurent tôt fait de tomber en un sommeil de plomb. C'était l'oubli momentané des misères de ce monde.

CHAPITRE II

Le lendemain matin, il pleuvait encore à torrent. Le jour s'était fait depuis longtemps lorsque les deux voyageurs s'éveillèrent. Ils se sentaient bien reposés et, malgré la pluie diluvienne, envisageaient sans crainte la course de dix milles qui les séparait du campement Alderson. Après s'être habillé et avoir récité sa courte prière habituelle, Paul sortit de sa chambre et se trouva dans la cuisine.

Ce spacieux appartement occupait la moitié de la construction; l'autre partie formait trois chambres. Il y avait, au grenier, plusieurs lits occupés pendant l'été par les hommes chargés d'aider les Larisière dans les travaux de la ferme. Une grande propreté régnait partout. Contrairement à la pratique de plusieurs colons, les seaux contenant la nourriture des bêtes à soies n'avaient pas, dans la maison, la place d'honneur: la femme les avait relégués à l'étable, dans une grande boîte hors de la portée des animaux.

David Béland s'était levé quelques minutes avant Paul et celui-ci le vit en train de faire sa toilette; les vieux étaient absents.

—Vous avez une barbe de huit jours. Ne songez-vous pas à vous raser? demanda le petit homme, avec étonnement.

—Nullement, car j'ai décidé de me laisser croître la barbe et les cheveux tout l'hiver, répondit sérieusement Béland.

—Voyons, ne soyez pas ridicule à ce point. Y a-t-il rien de plus grotesque qu'un jeune homme affublé d'une barbe hirsute et d'une chevelure d'Absolon?

—Je ne vise ni à la beauté ni à l'élégance. Je ne suis pas beau garçon comme toi!

—Je vous assure que, fraîchement rasé, vous auriez l'air plus civilisé.

—Il n'est pas nécessaire de me bichonner et de me pommader pour m'enfoncer dans les bois!

—Vous oubliez que nous allons être présentés à mademoiselle Marcelle.

—Elle est habituée à voir des visages poilus!

—D'accord, mais vous venez de Montréal!

—Quand je viendrais de Paris, je garderais ma barbe qui me donne l'aspect de l'ours que je suis!

A ce moment, le géant prit le peigne accroché par les dents à la cordelette retenant le miroir modeste placé à côté de l'évier rudimentaire et le fit pénétrer dans sa noire tignasse. Emprisonné solidement, le peigne, malgré les efforts du colosse, ne bougea plus.

—Vous feriez mieux de vous servir d'un clou! ricana Paul Allaire.

—J'ai l'article qu'il me faut, répondit David en allant fouiller dans son paletot. Il exhiba bientôt un énorme démêloir de fer à l'aide duquel il carda son épaisse toison. Ensuite, il céda sa place à Paul et s'en alla jeter un regard par la fenêtre sur la nappe liquide recouverte alors d'une brume presque opaque.

La porte s'ouvrit soudain et la femme entra, portant une chaudière débordante d'écume blanche.

—Nos visiteurs sont déjà debout! fit-elle joyeusement.

—Nous avons fait la paresse! confessa le gros homme.

—Aimez-vous le lait chaud? questionna la fermière.

—Je n'en ai jamais bu, répondit Allaire.

—Je vais le faire passer dans l'aérateur, pour en chasser les gaz, et vous me direz s'il est breuvage plus agréable à boire.

—Ce matin, nous ne boirons que du lait, déclara Paul.

—Vous n'aurez pas que ce nectar pour déjeuner.

—Ne changez rien à votre ordinaire! protesta David.

—Donnez-nous un verre de lait et une tranche de pain et nous allons nous remettre en route, dit Paul Allaire.

—Que diriez-vous de crêpes appétissantes servies avec du sucre du pays?

—Va pour les crêpes et le sucre d'érable! s'écrièrent les deux amis.

A cet instant, le vieux, tenant en ses mains une grosse poule, apparut dans la porte et demanda, en souriant aux voyageurs:

—Ma vieille, est-ce cette volaille que nous allons tuer?

—C'est elle, mais tu n'as pas le temps de la plumer avant le repas.

—Le temps de tordre le cou à ce volatile, messieurs, et je viens m'attabler avec vous, dit le père Larisière en partant occire la pièce de résistance du repas de midi.

—Ne tuez pas cette volaille à notre intention, car nous ne dînerons pas ici! cria David Béland.

—Vous ne quitterez pas mon toit avant le beau temps, répondit solennellement le vieillard.

Quelques minutes plus tard, les trois hommes étaient à table et engloutissaient avec délice les crêpes succulentes que la femme leur servait chaudes, de la poêle dans leur assiette. Avec une seule poêle, elle avait fort à faire pour fournir les gloutons. Nos voyageurs avaient délaissé le thé pour le lait riche et savoureux. Quand ils furent rassasiés, la cuisinière s'attabla pendant que les fumeurs s'approchaient de la boîte de bran de scie servant de crachoir.

—Il nous est impossible, par un temps pareil, de vous faire visiter notre ferme, alors causons, fit le père Larisière en allumant sa pipe, pendant que Béland s'apprêtait à l'imiter.

—Contez-nous votre histoire, M. Béland, proposa la vieille.

—Elle n'est pas compliquée, ma chère dame. J'ai vingt-cinq ans. Je suis né dans un petit village, à soixante milles du chemin de fer, et à venir au printemps dernier, je n'avais jamais quitté ces parages.

—Vous n'aviez encore vu ni locomotive ni auto? questionna la mère.

—Les automobiles se rendaient chez nous depuis plusieurs années, car nous avons de très bons che-

(Suite à la page 33)

Un Type de l'Ouest

Virgile K. Hundredbucks

VIRGILE K. Sandaim est un fermier cosu. Il n'a pas toujours été riche, oh! non: même qu'il a tiré le diable par la queue pendant plusieurs années sur son homestead des prairies jusqu'au moment où, grâce à un coup de hasard, il récolta douze mille boisseaux de blé. Il émigra dans l'Ouest dans un wagon dit "colonial" avec un billet de moissonneur de dix-huit dollars, mais il a soigneusement oublié cela, car aujourd'hui c'est un gros bonnet. Il n'a pas toujours le teint frais comme son classique prototype immortalisé par l'illustre La Bruyère, mais en revanche il a le nez d'un riche coloris allant du rouge au violet pour avoir fréquenté avec assiduité les débits de boisson clandestins de son village.

Ses "affaires" l'appellent au village tous les jours où il préside avec importance les réunions habituelles d'oisifs et de flâneurs dans les boutiques de machines agricoles ou les magasins. Il y péroré avec l'aplomb et l'aisance des ignorants, ne tolérant pas la contradiction, tranchant toutes les questions sur un ton doctoral et décisif. Il distribue avec libéralité les conseils à ses auditeurs en ayant soin de citer comme modèle à imiter sa manière de faire. Il cause automobiles et moteurs en connaisseur comme autrefois il discutait chevaux, et il émaille ses dissertations d'une grande variété de termes techniques qu'il ne comprend pas et dont il massacre impitoyablement la prononciation. Il est aussi très versé dans les choses du radio, et c'est avec aisance qu'il barbotte là-dedans, mais il ne s'embarrasse pas pour si peu. Naturellement, son appareil est le meilleur et a été fabriqué spécialement pour lui à un prix de faveur. La dernière production sensationnelle du cinéma ne lui est pas inconnue et il sait en apprécier les étoiles avec sa compétence ordinaire. Il connaît les noms de toutes les grandes artistes de l'écran, et sait comme en toute autre chose pontifier sur ce sujet. Il ignore crassement, cependant, le nom du premier évêque du Nord-Ouest et les grands noms de l'histoire du Canada.

Comme son vocabulaire n'est pas à la hauteur de sa loquacité, attendu qu'il a fait son cours d'étude dans les chantiers de la Gatineau ou du St-Maurice, il est obligé de continuellement boucher les vides par l'addition de jurons et de blasphèmes dans son discours. Ses périodes ronflantes commencent et se terminent invariablement par les mots: "Christ" et "Calvaire". Il pense de cette façon donner de la vigueur à sa conversation qui serait sans cela terne et décousue.

Il conduit lui-même son auto—un Chrysler ou un Nash, fermé naturellement — pas de Ford pour lui, c'est trop vulgaire, et d'ailleurs il lui faut une marque ayant un nom sonore et exotique dans lequel il puisse mordre avec énergie comme dans un beau juron. Sa dignité exige une vitesse jamais inférieure à 45 milles à l'heure et c'est en tourbillon qu'il passe sur la route, heureux de soulever un épais nuage de poussière qui voile et enveloppe les lignes indécises de la voiture. La vision de son profil est imprécise et c'est à peine si on peut distinguer le gros cigare qu'il mâche de travers à la façon recherchée des "commis de bar" d'autrefois. Avant la grosse récolte de douze mille minots, cependant, il était très satisfait d'aller à ses affaires au "pas tranquille et lent" de deux robustes boeufs.

Il prend toujours part aux élections de commissaires d'école, de conseillers municipaux et de syndics de paroisse et il profite de ces occasions pour critiquer vertement l'administration des affaires. Ces assemblées sont pour lui des aubaines superbes de poser à l'orateur et aussi il en profite généreusement. Comme il en impose

par son verbe tonitruant, sa façon, son audace et surtout par le fait qu'il est un gros contribuable, on pose sa candidature et on l'élit — ô beautés du régime démocratique — à une charge importante dans le gouvernement des affaires de sa paroisse, et c'est parfois là le premier pas qui le conduira à la législature et même à la chambre des communes. Il se fait prier et exhibe une fausse modestie qui stimule les niais à le pousser de l'avant et n'accepte finalement la charge que lorsqu'elle lui a été offerte avec force flatteries et flagorneries. On ignore cependant qu'il est allé la veille, à la faveur de la nuit, visiter quelques contribuables; des débiteurs à la gêne, qu'il tient sous sa griffe, et leur a signifié en termes non équivoques l'ordre de se rendre à l'endroit de l'élection en temps pour poser sa candidature et faire le nécessaire pour le faire élire, sinon qu'il se verrait dans la fâcheuse nécessité d'avoir besoin des argents que ceux-ci lui doivent. Il remercie les électeurs avec modération et condescendance et leur donne l'assurance que la justice va régner sous son administration, mais on ne tarde pas à constater que les routes qui sont construites les premières sont celles qui favorisent la plus-value de ses nombreux "quarts" et que ceux qui émergent le plus souvent au budget sont toujours ses fils, ses gendres et ses proches amis.



C'est un patriote ardent et enthousiaste. Il est de toutes les assemblées, banquets, fêtes, voyages, réceptions, démonstrations patriotiques. On peut l'y voir gesticuler furieusement, roulant des yeux terribles et furibonds contre des ennemis réels ou imaginaires de la race et il se rengorge en entendant murmurer autour de lui: "Quel brave Canadien!" Il a et donne l'illusion de personnifier à lui seul toute l'intégrité de la race. Cependant, si dans une réunion survient un étranger quelconque, il perd subitement l'usage de sa langue et passe sans transition à l'usage de l'anglais et il se laisserait plutôt arracher la langue que de répondre par une parole française à la conversation de ses amis en présence de cet étranger qui peut aussi bien être un Allemand, un Polonais ou un "Sweede", interdit d'une telle courtoisie. Quand il va à la ville, c'est sans sourciller qu'il s'enregistre à l'hôtel sous le nom de VIRGILE K. HUNDREDBUCKS (1) et est insensible aux sourires moqueurs des commis. "Les Anglais, dit-il en matière d'explication, ont trop de mal à prononcer Sandaim." Il est difficile de pousser plus loin l'amabilité. Il est en cela plus heureux qu'un certain Laframboise qui émigra un jour de l'Orégon dans l'Alberta sous le nom de Manyberries et perdit de ce chef une grande partie de ses bagages. Les employés du chemin de fer ne purent jamais comprendre comment

Laframboise dans l'Orégon devenait Manyberries dans l'Alberta.

Virgile Hundredbucks aime à amplifier sur son honnêteté. Il réussit toujours à créer l'impression de posséder seul l'essence de cette vertu. Cependant il ne se fait pas scrupule de renvoyer sous un prétexte futile, sans le payer, un pauvre diable de serviteur qu'il aura fait travailler durement, mal nourri, quatorze heures par jour. Comme il est riche et craint, il réussit à faire croire dans son entourage que c'est lui qui est la victime et qu'il est trop tendre pour les travailleurs à son emploi qui en abusent pour l'exploiter. Qui, en effet, aurait l'audace de soupçonner un aussi digne citoyen de la plus légère indécatesse! Ce sont ces mêmes sentiments d'honorabilité et de générosité qui le portent à venir en aide à ses voisins moins fortunés que lui au moyen de petits prêts d'argent, solidement garantis d'ailleurs, et portant intérêt au taux de 12% en plus d'un petit "bonus" qui peut aller jusqu'à soixante-quinze dollars sur une avance de trois cents, et qu'il a soin de déduire du montant du prêt.

Il possède généralement sept "quarts" — je ne comprends pas encore pourquoi ce chiffre biblique de sept représente aussi souvent les possessions foncières de tous les Virgile K. Hundredbucks — cependant il ne paie à la fabrique de sa paroisse une contribution que sur un seul "quart". Si le curé veut insister pour avoir un règlement plus équitable de ses "droits et dîmes", il devient modeste devant la nécessité d'ouvrir son portefeuille, et est de ceux qui se tirent d'affaire par l'argument décisif: "Je ne dépense pas de vos hosties, Monsieur le Curé." Et en cela, il dit généralement la vérité.

Quand il vient à la messe du dimanche, il s'arrange pour arriver à la dernière minute et se rend à son banc toujours situé bien en vue dans l'église, d'un pas digne et mesuré, et son air semble dire au Bon Dieu: "Hein, tu es flatté de me voir à la messe."

S'il entre dans un magasin, il aime qu'on s'empresse autour de lui avec déférence et obséquiosité. Il achète avec délibération et modération, critique le marchand et ses marchandises sur un ton élevé afin d'être entendu des autres clients qui sont dans le magasin. En feuilletant cependant les livres du marchand, on pourrait y trouver son nom en tête de comptes anciens, très anciens même, dont les montants en dollars s'expriment au moyen de quatre chiffres et qui n'ont été soldés parfois qu'après des délais de deux, trois ou quatre années. Ceci était au temps où il ne possédait pas encore de char fermé. Il a aussi oublié ces détails désagréables car il est depuis devenu un client fidèle de T. Eaton. Il ne donne au marchand local que les miettes de sa clientèle et encore ne vient-il acheter que pour se donner l'occasion de dénigrer publiquement les marchands de son village et exalter les mérites des maisons d'affaires par correspondance.

Avec cela il est teinté de radicalisme et de bolchévisme et ne manque jamais l'occasion de débâter contre la soi-disant exploitation du pauvre fermier par les commerçants et appelle à grands cris le jour bienheureux où il n'y aura plus d'intermédiaires, mais rien que des habitants. Ce hâbleur, ce boursofflé, cet hypocrite, cet ignorant croit et se développe un peu partout dans les prairies, et chaque localité possède quelque Virgile K. Hundredbucks dont les caractéristiques sont plus ou moins variées mais les grands traits toujours identiques.

(1) En argot américain "buck" signifie aussi "dollar".

Premier Centenaire de l'Entente Cordiale

Par G.-E. MARQUIS

LA ville de Québec est constellée de monuments qui rappellent le souvenir d'hommes illustres ou d'événements remarquables, dont ses annales sont remplies. Nous en signalons brièvement quelques-uns dans les lignes suivantes.

La lutte que les pionniers du pays eurent à livrer pendant un siècle contre les tribus sauvages, particulièrement les barbares Iroquois, devait se terminer par le traité de paix de 1701, sous le règne du gouverneur de Callière, traité de paix qui fut signé à Montréal, au milieu d'une grande pompe.

En outre de cet ennemi séculaire, dont ils étaient enfin débarrassés, nos ancêtres avaient à lutter depuis plusieurs années déjà contre les attaques des Anglais de la Nouvelle-Angleterre, cherchant à s'emparer des postes que les explorateurs de la Nouvelle-France avaient élevés un peu partout, au nord, à l'est et à l'ouest de ses possessions.

Au début des représailles avec ces derniers, en 1690, le Canada et l'Acadie comptaient à peine 12 à 15,000 habitants, tandis que la population anglaise des Etats de l'Est américain dépassait 200,000 âmes. Aussi les Français furent-ils bientôt obligés de consentir à un démembrement qui n'était que le prélude de la chute finale de Québec.

En effet, par le traité d'Utrecht, en 1713, l'Acadie, l'île de Terre-Neuve, la Baie d'Hudson et une partie du pays des Grands Lacs étaient cédés par la France à l'Angleterre.

La succession du trône d'Autriche, en 1740, fut l'occasion de la reprise, entre l'Angleterre et la France, des hostilités, dont la répercussion devait se faire sentir jusqu'au Canada. La France n'avait pas perdu de vue le projet de reprendre l'Acadie et, trois ans plus tard, par le traité d'Aix-la-Chapelle, qui termine la guerre ci-haut mentionnée, elle recouvrait Louisbourg et l'île du Cap-Breton.

Il était à prévoir que les Anglais n'en resteraient pas là et qu'ils feraient d'héroïques efforts, non seulement pour reconquérir ce qu'ils venaient de perdre en Amérique, mais pour devenir les seuls maîtres du pays. C'est en 1755 que s'ouvre cette lutte épique appelée "Guerre de Sept Ans", dont le traité de Paris fut le dernier mot, en 1763.

Petit à petit, les Anglais pénétraient vers l'intérieur du pays, et bientôt, trois armées, ayant pour objectif le Cap Diamant, se mettaient en marche pour s'en emparer. Pendant que Boscowen assiégeait Louisbourg, les troupes d'Abercromby étaient écrasées à la bataille de Carillon, par Montcalm et Lévis, en 1758.

Le printemps suivant, l'invasion anglaise s'opérait par trois endroits différents: Wolfe se dirigeait vers la capitale avec une flotte portant 11,000 hommes; Amherst, le général en chef, devait déboucher par la vallée du Richelieu avec 12,000 hommes; enfin, le général Prideau, après s'être emparé du fort Niagara, était chargé de se joindre aux deux premiers, en face de Québec.

Wolfe, avec sa flotte, arriva le premier devant la ville-mère, et nos lecteurs connaissent assez la première bataille des Plaines d'Abraham pour se rappeler le courage et la tenacité déployée par ce général de valeur, dont les tentatives pour débarquer à Québec avaient duré trois mois.

La bataille du 13 septembre 1759 devait être funeste aux Français, qui ne purent résister au choc de troupes beaucoup plus nombreuses que les leurs. Les deux généraux à la tête des troupes françaises et des troupes anglaises perdirent la vie dans ce combat, et c'est pour commémorer

leur souvenir que l'on voit se dresser, dans le Jardin du Fort, un obélisque portant le nom des deux héros qui s'illustrèrent dans cette lutte de géants.

Lévis, qui avait succédé à Montcalm, se replia

LES anciens marquaient d'une pierre blanche les jours heureux de leur existence.

Nous avons aussi pour habitude de signaler les événements mémorables de notre vie nationale par des monuments commémoratifs, en guise de pierre blanche.

Il y a cent ans, s'élevait, à Québec, un obélisque, dans le Jardin du Gouverneur, sur laquelle figurent deux noms, symboles de deux races qui, trois quarts de siècle auparavant, s'étaient fait face sur les champs de bataille.

Et veut-on savoir qui avait pris l'initiative d'élever ce monument à Québec? Rien moins que le gouverneur du temps, lord Dalhousie, qui voulait "rappeler la mémoire glorieuse de Wolfe et de Montcalm".

Cette idée était lancée en 1827 et, l'année suivante, soit le 8 septembre 1828, l'obélisque que l'on voit aujourd'hui près de la Terrasse de Québec était dévoilée, au milieu d'un grand déploiement où figuraient les militaires, les personnages officiels de Québec et les principaux citoyens, ayant en tête, rapporte-t-on, la Grande Loge des francs-maçons. N'est-ce pas là la première manifestation tangible de l'entente cordiale qui se manifestait, il y a exactement un siècle?

Les paroles prononcées récemment par le premier ministre d'Ontario, au sujet des Canadiens français, après le geste magnifique fait quelque temps précédemment, en abolissant le Règlement XVII, nous font croire que l'entente cordiale a fait du chemin depuis un siècle, et il importerait, nous semble-t-il, de célébrer ce premier centenaire au pied du monument érigé à la gloire de Wolfe et de Montcalm.

Nos lecteurs trouveront ci-après un article remarquable, à ce sujet, que nous fournit M. G.-E. Marquis, le vice-président de l'Association des Auteurs Canadiens et président de la Section française de Québec.

M. Marquis ajoute encore quelques mots dans le même article, au sujet de la colonne élevée, dans le Parc des Champs de Bataille Nationaux, à la mémoire de Lévis et de Murray, colonne qui n'est qu'une réplique, à bien dire, au point de vue de l'idée, de celle dont le projet avait été conçu par le gouverneur du Canada, en 1827. Il se dégage, des lignes ci-après, une leçon qui mérite d'être propagée, et nous croyons que nos lecteurs trouveront profit à les parcourir avec attention.

sur Montréal, avec l'espoir de reprendre Québec le printemps suivant.

En effet, au mois d'avril 1760, Lévis paraissait de nouveau devant la capitale et attaquait immédiatement les troupes anglaises commandées par Murray. Le choc eut lieu le 28 avril et le combat fut des plus sanglants. La victoire resta aux Français. Les Anglais, écrasés, coururent

se réfugier sous les murs de la ville, laissant derrière eux 1,500 morts ou blessés et toute leur artillerie.

C'est pour perpétuer le souvenir de cette victoire, qu'une colonne monumentale fut élevée sur le chemin de Ste-Foye, désignée sous le nom de "Monument des Braves".

...

Les deux batailles des Plaines d'Abraham où, tour à tour, Français et Anglais furent vainqueurs et vaincus, sont les plus grands combats qui aient été livrés en terre canadienne.

Malgré les souffrances que nos ancêtres eurent à endurer au cours de la guerre de Sept Ans, ils ne perdirent pas courage au lendemain de la Cession, bien que leur pauvreté et leur dénuement fussent à peu près complets. L'armée régulière, les fonctionnaires et une partie de la noblesse furent transportés en France. Seuls les paysans retournèrent dans leurs foyers, et, là, guidés par leurs curés, se remirent à la culture de la terre.

Les tentatives faites par les vainqueurs pour les angliciser et les protestantiser restèrent toujours vaines. L'Acte de Québec de 1774, en rétablissant quelques-uns des droits qu'on leur avait enlevés peu d'années après la Cession, les attacha à la Couronne britannique et ils demeurèrent fidèles à la parole donnée en repoussant, à deux reprises, en 1775 et en 1812-13, les révoltés de la Nouvelle-Angleterre.

Toutefois, ce n'est qu'en 1791 qu'un Gouvernement représentatif fut institué et que le peuple, par la voix de ses mandataires, pût se faire entendre dans le sein du conseil de la nation. Peu à peu, vainqueurs et vaincus se rapprochèrent, non pour se fondre ou s'amalgamer, mais pour travailler au développement et à la prospérité générale du pays.

Appelés à vivre ensemble sur le même sol, dans les mêmes campagnes et villes, et régis par les mêmes lois, il importait que les ennemis de jadis se réconciliasent, afin de ne pas entraver l'épanouissement social et économique du pays, et c'est à quoi s'employa avec succès le clergé catholique, dans la province de Québec.

La Providence, dont les desseins sont insondables, voulut que notre séparation avec la France fut complète. Pendant un siècle, nous fûmes tenus complètement isolés de la vieille mère-patrie. Plus que cela, l'importation de marchandise, de livres et journaux, et l'échange de lettres fut complètement défendue entre les deux pays, plus de cent ans après la conquête.

C'est pourquoi, nos aïeux, qui voulaient rester français et catholiques, eurent non seulement à lutter contre la politique anglaise qui tentait de les asservir à son profit et de faire de leurs enfants des Anglais, mais durent, de plus, copier les manuels scolaires pour apprendre à leurs enfants le catéchisme, la grammaire, la géographie et les autres sciences du cours élémentaire, comme du cours classique, puisqu'il n'y avait pas d'éditeur à cette époque.

Quand la France officielle reparut sur nos bords, dans la personne de ses représentants, c'est-à-dire le commandant, les officiers et les marins de la "Capricieuse", en 1855, tous les Canadiens français saluèrent ceux-ci avec joie, mais nul ne songea cependant à retourner aux "vieux pays". C'est ce qui explique pourquoi nous sommes, de tous les Canadiens, les plus Canadiens de tous, parce que nous, leurs descendants, nous nous enfonçons dans le sol par trois siècles de colonisation, d'enracinement et de souvenirs historiques.

Et quand notre pensée se reporte vers le passé

et que nous revivons les fastes de notre histoire, il n'est pas de page plus belle à relire pour nous que celles des deux batailles des Plaines d'Abraham. C'est pourquoi nous considérons que les monuments qui rappellent ces combats forment les deux jalons les plus glorieux et les plus touchants qui les commémorent. Et c'est là le motif principal du choix que nous avons fait de parler, dans cet article, de l'érection de ces deux monuments et des leçons qui s'en dégagent.

Le premier élevé fut celui de "Wolfe et Montcalm", dans le Jardin du Fort. Le gouverneur du temps, lord Dalhousie, prit l'initiative de ce mouvement. En effet, au mois d'août 1927, la "Gazette par autorité" publiait l'entrefilet suivant:

Hommage projeté à la mémoire de Wolfe et de Montcalm

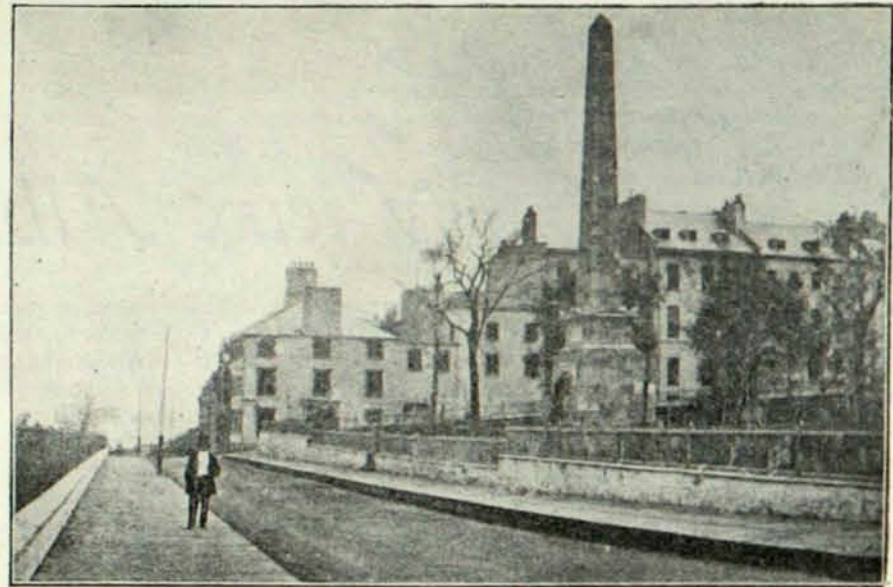
"C'est depuis longtemps un sujet de surprise et de regret qu'il n'y ait pas à Québec de monument public pour rappeler la mémoire glorieuse de Wolfe et de Montcalm. Ce sentiment a induit le gouverneur en chef à proposer à la considération du public et des officiers qui servent maintenant sur ses ordres dans le Canada, le dessin d'une colonne qui serait érigée sur la Place d'Armes, en face du Château St-Louis. L'on peut voir ce dessin à la bibliothèque de la Garnison où le bibliothécaire a instruction d'admettre ceux qui désirent l'admirer. Le gouverneur en chef s'abstient d'en dire davantage à ce sujet; il s'est borné à assurer qu'il accueillera tous les avis qui pourront lui être adressés et qu'il donnera à cette oeuvre toute l'assistance et l'encouragement qu'il pourra."

Cette idée fit son chemin. L'année suivante, l'obélisque que l'on voit aujourd'hui dans le Jardin du Fort, était élevé. Le site tout d'abord choisi fut changé et nous sommes d'avis que l'on ne pouvait trouver d'endroit plus approprié que celui où se dresse aujourd'hui cette colonne, entre le Château Frontenac et l'avenue Ste-Geneviève. La cérémonie de son dévoilement eut lieu l'année suivante, et l'on rapporte que le régiment qui était alors stationnaire à la Citadelle, faisait la haie, du pied des glacis jusqu'au Château St-Louis. Le gouverneur, son entourage et les principaux citoyens de la ville y assistaient: la grande Loge des francs-maçons prit aussi une part considérable à la cérémonie. Le chapelain des forces récita une prière et le grand maître des francs-maçons procéda aux rites de son ordre. Puis, touchant détail, M. James Thompson, âgé de 95 ans, et l'un des vétérans de l'armée de Wolfe, qui combattit le 13 septembre 1759, fut invité à donner un coup de maillet sur la pierre.

Du côté sud du monument, on lit le nom de Wolfe, et, du côté nord, celui de Montcalm, l'un et l'autre en gros caractères. Sur le cénotaphe, au bas de l'obélisque, se détache cette belle inscription due au Dr John C. Fisher:

	Traduction
Mortuum virtus communum	Leur courage leur a donné même mort
Fatam historia	L'histoire même renommée
Monumentum posteritas	
Dedit	La postérité même monument

La découverte que l'on fit plus tard de nombreux ossements près du chemin de Ste-Foy, fit naître la pensée de perpétuer par le bronze la mémoire des braves qui combattirent sous les ordres de Lévis et de Murray, en 1760. La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec s'occupa



activement de la chose et, en 1855, la pose de la première pierre du Monument des Braves — le deuxième dont nous voulons parler — était faite au milieu d'un grand déploiement militaire, civil et religieux; toutefois, ce n'est qu'en 1863 que le monument fut inauguré.

Celui-ci est un digne pendant de l'obélisque du Jardin du Fort. En effet, du côté de la ville, au-dessus des armes et des emblèmes de l'Angleterre, se lit le nom de Murray, pendant que, du côté du cap, au-dessus des armes et des emblèmes de la vieille France, l'on voit briller le nom de Lévis. En face de l'avenue des Braves, le cénotaphe porte l'inscription suivante:

Aux braves de 1760

Erigé par la Société St-Jean-Baptiste

de Québec, 1860.

Cette fois, l'initiative de l'érection de ce monument avait été prise par les nôtres, qui ne voulaient pas rester endettés envers nos citoyens de langue anglaise, lesquels avaient contribué largement à l'érection de celui de Wolfe et de Montcalm. Comme dans le premier cas, l'on voit figurer, sur la même colonne, le nom du vainqueur et le nom du vaincu, invitant ainsi le peuple qui, bien souvent, n'a que ces monuments pour apprendre son histoire et lui en faire connaître les fastes, à porter la même vénération à l'un et à l'autre. A ce sujet, voici ce que nous lisons dans la "La Légende d'un Peuple", de Fréchette:

Passant, ne trouve rien d'illogique en cela;
Un noble sentiment les a réunis là,
Comme un gage constant d'union fraternelle,
D'entente cordiale et de paix éternelle,
Entre deux nations qui savent, en grands coeurs,
Honorer les vaincus autant que les vainqueurs.

De cet ensemble de faits et de l'érection de ces deux monuments se dégage, croyons-nous, une leçon que nul Canadien ne peut ignorer. Elle doit nécessairement faire impression aussi sur tous les étrangers d'esprit averti qui visitent Québec et passent en revue ses bronzes commémoratifs.

Les quelques douzaines de monuments que

nous avons ici ont tous été élevés pour rendre plus vivaces chez nous le culte du passé et le respect des grands morts, en nous rappelant le souvenir d'hommes qui se sont illustrés, soit par leur dévouement, leur intrépidité ou leurs actions d'éclat. Mais les deux dont nous venons de parler ont une mission plus belle encore. Ils donnent, aux générations qui se succèdent, une triple leçon de charité, d'union et d'entente cordiale.

Partout ailleurs, au Canada, principalement chez nos voisins de l'Ouest, l'on parle d'entente cordiale entre les éléments ethniques variés qui se coudoient, mais dans Québec seulement l'on pratique cette vertu cardinale, et il y aura bientôt un siècle que le monument de Wolfe et Montcalm proclame cette haute leçon donnée par lord Dalhousie, et complétée, quelque cinquante ans plus tard, par la Société St-Jean-Baptiste de Québec.

Malgré l'admiration que nous avons pour les autres monuments de Québec, et quelle que soit la valeur des hommes dont ils rappellent le passé, pas un seul, croyons-nous, ne proclame de page plus glorieuse que celle des deux batailles des Plaines d'Abraham. Pas un seul ne célèbre la mémoire de soldats plus braves que ceux qui s'y illustrèrent, autant par leur défaite que par leur succès, comme le dit si bien, d'ailleurs, l'épigraphie latine qui apparaît sur le monument de Wolfe et Montcalm, et l'inscription française qui orne celui des Braves.

Ces deux monuments constituent à nos yeux comme des reliques de choix dont la vue seule affermit notre patriotisme et trempe notre amour de justice égale.

Il est des pays comme la France, l'Espagne, l'Italie, la Belgique, dont l'origine remonte jusqu'à mille ans et plus en arrière. Ces pays, par leurs monuments, leurs fortifications, leurs églises, ont des attaches traditionnelles fortement ancrées. Mais nous n'avons rien à leur envier.

La terre du vieux rocher de notre ville a été imprégnée, dans toute son étendue, du sang de nos aïeux, de même que de celui des vainqueurs, et la poussière qui s'en dégage et que soulève parfois la brise, contient une infinité de souvenirs séculaires, et l'on s'attend presque de voir surgir de son sein les membres de ceux qui l'ont rendue célèbre dans toute l'Amérique. Oui, bien que sa naissance ne date en quelque sorte que d'hier, notre Québec est fécond en souvenirs, comme il a été fécond en hommes et en femmes de valeur.

(Suite à la page 25)

LE FOYER

LA CAUSERIE DE TANTE


 Par
TANTE ARLETTE

Le mari idéal

QUELLE jeune fille sérieuse ne s'est pas plu à faire dans son imagination le portrait intégral du compagnon avec lequel elle devra suivre le chemin tortueux de la vertu et au bras duquel elle devra appuyer sa faiblesse en cheminant dans le rude sentier de la vie?

Le mari idéal a-t-il le sens ici de mari parfait? Oh! pas le moins du monde; il faudrait mieux, chères lectrices, dire adieu au mariage! Par contre, il apparaît qu'un "bon diable" en ménage vaut mieux que tous les Saints du Paradis.

Tout d'abord, je le veux foncièrement chrétien: base solide de tout foyer. Qu'il aime la tranquillité de la vie de famille; qu'il vienne après son travail s'y reposer et goûter la joie paisible régnant dans ce petit palais dont il est lui-même le roi.

Qu'il soit sobre! J'abhorre le défaut opposé; je ne veux pas pour rivale la "fameuse bouteille".

J'aurai tellement confiance en lui que je serai bien aise que sur ce point il me rende le réciproque; oui, vive un ménage où règne la confiance mutuelle. De celui de qui je partagerai la vie, je veux tout confondre nos joies, nos peines et être au courant de la situation, car Madame de Maintenon a dit quelque part: "ce sont les femmes qui font et défont les maisons". Les finances pour une femme me diriez-vous??? Mais, oui, la maîtresse de maison connaissant le court et le long peut par une conduite conséquente éviter bien des ennuis pécuniaires et faciliter la boucle du budget et maintenir la paix.

Maintenant, l'amour — ce doux nectar — peut-il à lui seul servir de base solide au bonheur de toute une vie? Sans doute, il en faut une forte dose pour consentir à perdre sa liberté et à se dévouer toute sa vie pour un homme, qui pendant la fréquentation sait cacher habilement quelques vilains défauts. D'ailleurs l'amour est une chose sacrée jaillie du Calvaire. Dans le mariage il ne faut pas qu'une base, car l'édifice tout bien construit qu'il soit ne tiendrait guère en équilibre. A cela, il nous faut y ajouter la Raison. Que l'écu soit beau ou laid, peu m'importe, mais qu'il me soit sympathique voilà tout. Qu'il sache différencier les heures moroses d'avec les jours ensoleillés.

Qu'il soit intelligent, sérieux et cultivé afin que je puisse à son contact, puiser comme en une source profonde de quoi nourrir l'esprit.

Rencontrerai-je un jour l'objet de mes rêves?... En attendant, c'est bien doux de pouvoir l'idéaliser.

PIERRETTE LINDBERGH.

Prenez garde au vernis

CHRONIQUE POUR RIRE

DANS un tramway de la rue St-Denis, l'autre jour. Il est cinq heures et cinquante-neuf minutes, le char est bondé de monde.

Des dames en grand tralala, des messieurs qui lisent leur journal, des petites fillettes en robe courte, et des braves travailleurs qui reviennent de leur ouvrage.

Je trouve dans cette cohue le moyen

Vieux Albums

J'ai la manie des vieilles gravures, des anciennes images, de toutes ces étampes d'autrefois qui nous rappellent le passé et tant de choses effacées dont on perd si facilement le souvenir. Je me console auprès des gens qui sourient de cette manie peu méchante, en somme, voire même innocente, en leur disant que le cœur a besoin, parfois, de revenir sur les choses lointaines et d'évoquer des êtres et des lieux qui nous paraissent inconnus, mais dont on devine et le sens et le charme estompé.

Quelle famille n'a pas son album antique, à fermoir de cuivre, aux lourdes pages surchargées de portraits, aux teintes effacées, représentant des personnages qui furent, autrefois, nos parents lointains ou des amis de nos ancêtres? Cette vieille relique semble avoir une apparence mélancolique, comme si elle avait chagrin de se voir délaissée et feuilletée par des mains inconnues, profanes, étrangères. Et j'aime ces vieux albums, je les sauve de la ruine irréparable et je prends plaisir à contempler tous ces messieurs et ces dames ornés de noms qui ne m'apprennent rien, mais qui possèdent comme un lien de fraternité par leur manière de se tenir, de s'attifer, de se regarder dans leurs costumes de l'époque. Vous n'avez jamais goûté cet étrange plaisir de feuilleter un de ces vieux albums?

L'autre jour, appuyé sur mes genoux, un enfant s'intéressait à me voir parcourir ces pages jaunies et sa curiosité naissante cherchait à connaître tous ces personnages. Il y avait de belles dames, en grande tenue de soie crinolinée, avec de lourdes chevelures captives sous un filet, posant la main sur un fauteuil en velours ou sur l'épaule d'un monsieur (son mari, sans doute). D'autres étaient assises, dans l'ampleur d'une jupe qui s'étalait avec grande exposition de plis et de bouffants, l'air songeur, quelques-unes portant, au coin des lèvres jaunies, un sourire fané comme si des ans et des ans étaient venus en diminuer le charme, tout-à-tour. Les messieurs ont un air tout autre que celui de nos galants modernes. Comme la mode d'aujourd'hui a changé! L'appareil photographique les a surpris dans leurs redingotes bizarres, avec leurs lourdes breloques sur un veston de dentelles, leurs culottes bouffantes et leurs souliers vernis. Tous ont l'air de poser au grand homme, la mine sérieuse, comme il sied d'avoir en face d'un appareil qui portera nos traits à la postérité.

Et jusqu'aux vieux meubles qui vous intéressent, jusqu'aux détails des pièces à larges fenêtres. Tout est antique, tout est vétusté, tout respire un temps qui n'est plus et que nous aimons ressusciter. Et l'enfant me disait: "Celui-ci, tante? — Je l'ignore, mon enfant, mais ça devait être un grand seigneur, ou un soldat vaillant — Et cette dame? — Ah, celle-là, tante la connaît bien, c'était l'aïeule de ta maman, celle qui a bercé sur ses genoux petite mère quand elle avait six ans, comme toi." Et ma petite nièce, comme cela, m'a fait rappeler tout un monde d'aïeux et fait vivre une heure délicieuse avec ces chers témoins d'une vie depuis si longtemps oubliée.

Le passé, les années lointaines, les choses d'il y a bien, bien longtemps, tous ces souvenirs que l'on va chercher en disant: "Il y avait une fois..." comme tout cela cache de poésie, de tendresse qui sommeille et de douceur discrète à s'en délecter suavement.

Tante ARLETTE

tant des "lovely" des "darling"... qui me passent pardessus la tête comme des coups de vent... et comme les courants d'air me sont souvent fatals, je relève mon col de dentelle pour éviter un vilain rhume...

Une des beautés mouche son cher petit nez rose dans un amour de mouchoir tout de dentelle et qui empest... le lilas blanc... ça me va!

Elles causent à voix basse: je n'écoute pas, mais j'entends:

— "Ainsi, tu te maries, la chanceuse?"

— "Oui, ma chère! J'ai fini par l'attraper! Il a l'air de m'adorer... et j'aurai tout ce que je voudrai... Quand on dit: tout!"

Il est riche, tu comprends... cela fait beaucoup!... seulement, je te dirais bien, il faut toujours qu'il y ait de l'ombre au tableau; ce monsieur n'est pas de mon monde—voilà! Et moi qui suis habituée dans un milieu distingué... Me vois-tu aller faire des visites avec un mari qui fait des fautes en parlant ou qui ne sait pas comment on mange... (avec un soupir et la moitié d'une réflexion:) Eh oui, ma chère! Les hommes sont riches ou pauvres! Ceux qui n'ont pas le sou sont généralement distingués... les autres sont riches... tous les hommes ne sont pas dorés sur tranche, tu comprends... et quand on en veut un riche... Mon Dieu faut le prendre comme il est!!

Avec ça, le plus drôle, c'est que je l'aime! Et je le pousserai! Je le vernirai! Je l'envoierai au cercle... il fera des amis... tu verras, ma chère! Le club, ça vous refait des maris... on ne les reconnaît plus...!

(Malheureusement), je vois d'ici le pauvre homme qui revient chez lui le soir, fatigué, et qui au lieu de se reposer à causer avec la femme qu'il aime, est obligé d'endosser la redingote et coiffer le chapeau de forme pour aller au... vernissage, pauvre homme!

Je ne sais ce qui m'empêche de tirer cette femme par la manche... (pardon, j'ai des gants!) et de lui dire: "Madame, si vous voulez une bonne recette pour vernir votre mari, j'en connais une excellente et la voici:

"Faites tout ce que vous pourrez, pour aimer votre mari afin de ne pas vous apercevoir qu'il n'est pas "de votre monde!"

"Et n'allez pas, s'il est bon, lui mettre dans le cerveau des idées de club, de cartes et d'amis... car s'il a le malheur de s'émanciper, vous êtes une femme perdue!"

Car voyez-vous les maris, si on veut qu'ils restent bons, il faut les attacher... près de nous, j'entends!

MARGOT.

La maison du silence

N affirme qu'il existe, en Angleterre, un cercle où l'on peut boire le thé, le café et le lait, etc., où l'on peut prendre enfin tout ce qu'on veut, sauf la parole. Il paraît que le règlement est très bien observé.

Ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'il s'agit d'un cercle féminin.

Et l'on dira encore que les femmes sont bavardes.

Moins que les politiciens, en tout cas.

de me faufiler là-bas, au fond du char, et je m'écrase entre deux dames anglaises, grandes à n'en plus finir et dont les longues palettes ont dû grignoter du roastbif pendant quarante ans...

Elles me font de gros yeux parce que j'ai le malheur de les séparer... et entre ces deux asperges, je me fais l'effet d'un trait-d'union... shocking!

Je lance un coup d'oeil un peu dans tous les coins et recoins du char et j'observe... faut bien faire quelque chose, quoi! Quand on a une longue distance à parcourir et qu'on n'a personne pour causer...

Ouf! De temps en temps, il m'arrive des odeurs de tabac... (moi qui ne fume pas)... quelle horreur!

Tout près de moi, un jeune monsieur et une très jolie femme causent presque bas et semblent s'amuser... ce

qui me fait penser qu'ils doivent être mariés depuis peu ou... pas du tout.

Debout, devant nous, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de place, un gros monsieur, double-largeur, va rouler sur un peu tout le monde, chaque fois qu'arrête ou repart le char... prenez garde à vos cors, ceux qui en ont!

Le tramway arrête pour faire monter deux dames, oh! d'un chic! et dont les dentelles Renaissance et le frou-frou de soie ont vite jeté dans l'ombre nos humbles petits costumes trotteurs!

Ces beautés-là ne resteront pas longtemps debout. Je m'en doute fort bien, et voilà les messieurs qui se tuent pour donner leur place... amour, amour, voilà bien de tes coups!

— J'aperçois mes voisines qui reluquent les deux dames en se chuchotant.

Les ouvrages féminins

Nous nous sommes efforcés de réunir, dans ce numéro de "Mon Magazine", des suggestions très diverses, afin de plaire à toutes nos lectrices brodeuses. Nous avons choisi des modèles très décoratifs, qui leur donneront des idées pour l'embellissement pratique de leur "home", soit qu'elles les utilisent tels quels, soit qu'elles les modifient suivant la destination qu'elles leur réservent.

Voici d'abord pour la chambre à coucher:

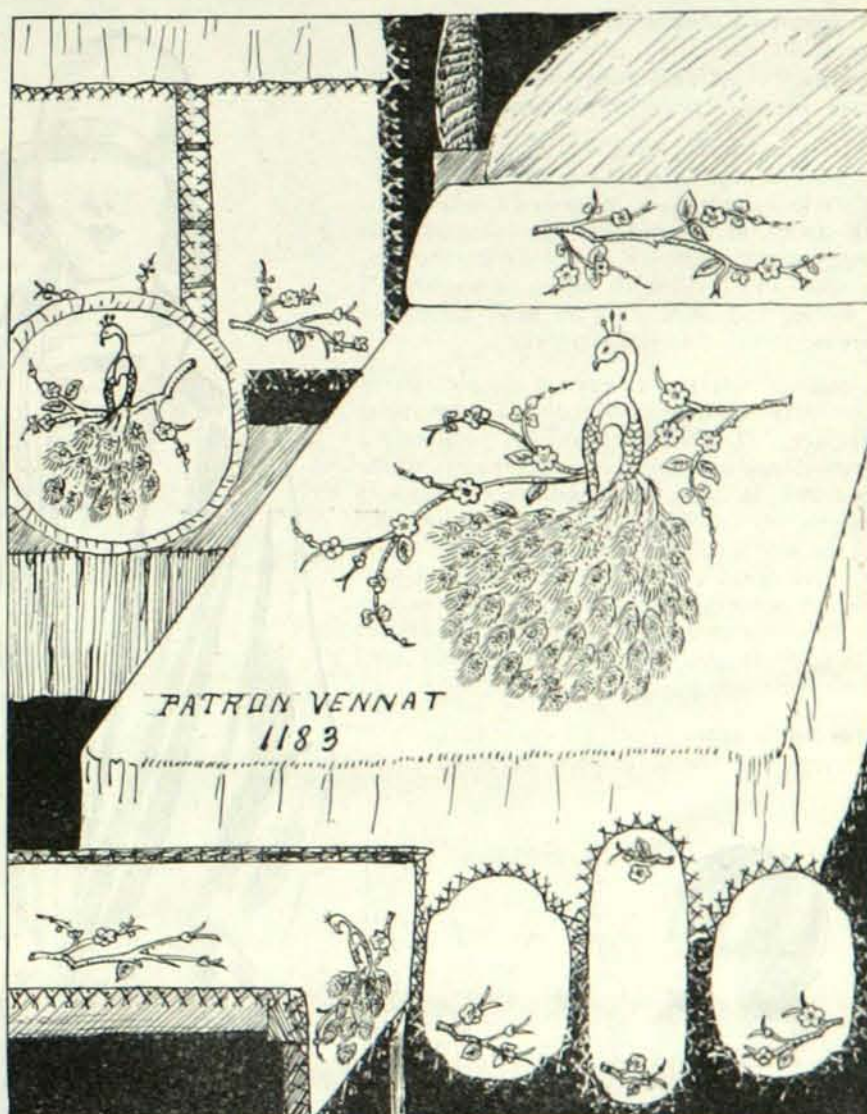
Les garnitures de couleur pour chambres à coucher sont toujours aussi populaires. On en fait de très luxueuses en taffetas changeant; de non moins belles en gros fil de luxe, posé sur un transparent de couleur. Mais ces garnitures, à la fois coûteuses et fragiles, ne peuvent convenir à toutes les bourses; en outre, on ne peut les mettre que dans les grandes occasions, si l'on ne veut risquer de les voir se faner tout de suite. Pour l'ornementation de tous les jours, un tissu de fantaisie, brodé en couleurs, semble la façon la plus pratique de combiner à la fois l'élégance et l'utilité.

Le très beau modèle que nous présentons ce mois-ci à nos lectrices peut se faire sur coton jaune, ou sur un tissu de fantaisie, reps, popeline, ou autre de ton neutre, pour bien donner à la broderie toute sa valeur. Sur un tissu lavable, nous conseillons pour la broderie, l'emploi du coton perlé, souple et brillant comme la soie, et qui supporte tous les nettoyages, sans se ternir ni s'échiffer. La garniture se compose du dessus de lit, avec rouleau à même, dessus de bureau, "vanity", rideaux et coussin, assortis.

Passons maintenant à la description du modèle; le paon est un modèle assez difficile à réussir, mais nous espérons que nos explications faciliteront assez le travail, pour que toutes nos lectrices tentent de l'exécuter. La tête de l'oiseau, le cou, et jusqu'à la partie ombrée dans le dessin, seront faits en bleu paon, d'un ton soutenu, mais assez clair, pour la gorge de l'oiseau, très foncé pour le dessus de la tête et l'arrière du cou. Le bec et les yeux seront noirs; l'aileron est noir également. Brodé pleine, au passé empiétant, cette broderie aurait toute sa valeur. Mais pour les personnes, certainement nombreuses, que ce travail effrayerait, nous conseillons de suivre d'abord les contours au point de tige, puis de remplir l'intérieur avec quelques points lacés, en suivant la course de la tête et du cou. Les ailes et le reste du corps se feront de deux teintes: de brun foncé et terne, tirant sur le gris. Passons maintenant à la queue, qui est le morceau capital. La tige et les barbes seront d'un beau vert bronze; pour obtenir cet effet, on glissera de temps en temps, entre les points verts, quelques points d'un jaune roux. Les noeuds français, qui forment comme l'iris de l'oeil, seront brun doré; enfin, le centre même sera d'un beau bleu paon foncé, entouré d'une simple ligne de bleu plus pâle. Les personnes qui feraient ce travail en soie, et sur tissu non lavable, pourraient remplacer le brun doré par du fil d'or, en mettre de même quelques points dans les barbes des plumes, et dans l'aileron. Les yeux de l'oiseau pourraient être fixés par un point d'or.

L'oiseau se repose sur une branche chargée de fleurs. La branche se fera comme le reste, pleine ou demi-pleine, au choix, brun bois à la naissance, et d'un ton plus doux à l'extrémité. Les feuilles seront vertes, avec la nervure plus foncée. Les grosses fleurs seront d'un rose tirant sur le brisque, les coeurs en noeuds français, brun sombre. Les plus petites fleurs sont orange et jaune, coeurs bruns et noirs.

La même branche se retrouve sur la toilette d'oreiller, dans le bas des rideaux, et sur le petit service vanity. Les grands dessus et le



coussin portent un paon, plus petit, mais traité de la même manière que celui du couvre-lit.

Tous ces morceaux seront ensuite bordés, suivant le tissu employé, d'une dentelle guipure, d'un biais de couleur, ou d'un galon doré. Il n'y a pas de motif brodé dans les côtés du couvre-lit; on peut en ajouter si on le désire. Si l'on veut donner une forme de fantaisie au couvre-lit, on peut monter les côtés à fronce, sur un gros cordon formant coulisse, sur les bords du lit.

Prix de ces modèles: Patrons à tracer, couvre-lit, milieu, 25c; toilette, 15c; perforé, complet, \$1.00. Au fer chaud, milieu, 35c; toilette, 20c. Tout étampé sur coton jaune, toilette à même, \$2.65; sur coton fini toile, \$4.25.

Dessus de meuble, patron à tracer, 20c; perforé, 50c. Au fer chaud, 35c. Tout étampé sur coton jaune, 45c; sur coton fini toile, 70c.

Set vanity, patron à tracer, 20c; perforé, 30c. Au fer chaud, 3 morceaux, 30c. Tout étampé sur coton jaune, 45c; sur coton fini toile, 65c.

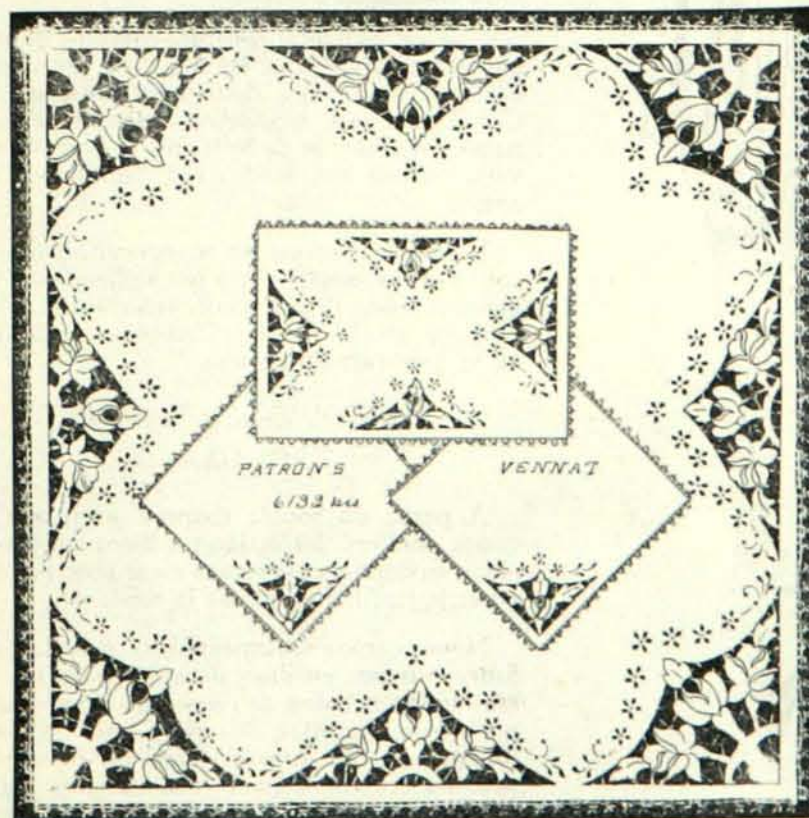
Coussin assorti, patron à tracer, 15c; perforé, 30c. Au fer chaud, 20c. Tout étampé sur coton jaune, 35c; sur lawn, même prix.

Rideaux, patron à tracer, 20c; perforé, 40c. Au fer chaud, 35c la paire. Prix tout étampés, suivant dimensions.

Coton perlé M.F.A. pour la broderie de cette garniture, \$2.00.

Pour le déjeuner ou le thé, voici un très élégant service en broderie blanche. Il se compose d'une nappe de 36 pcs, de 6 rectables, et de six serviettes. De grosses roses au richelieu se détachent sur fond de brides, en motifs incrustés tout le tour de la nappe; les replis des pétales sont légèrement bourrés; tout le reste est au point de feston. Au-dessus du richelieu, une légère guirlande de fleurs à l'anglaise achève le dessin, d'un goût très sûr. Les rectangles et les serviettes sont traités dans le même esprit. Une dentelle étroite, en fil et en cluny, complètent l'ensemble, qui est ravissant.

Prix: Patrons à tracer, complet, 30c; perforé, 60. Au fer chaud, nappe, 40c; 6 napperons, 30c; 6 serviettes, 20c. Tout étampé sur coton fini toile, service complet, \$2.50. Sur pure toile, deux qualités, \$3.80 et \$6.05. Coton M.F.A. pour la broderie, 90c.



Raoul Vennat

3770 rue St-Denis, Montréal

La mode printanière

Le printemps a jonché d'avalanches de modes nouvelles les allées de nos magasins à rayons. C'est un éblouissement de vivants coloris, de formes variées et élaborées.

La Mode nouvelle, nous semble-t-il, est plus affinée, plus féminine que jamais; les innombrables étalages offrent à notre admiration un spectacle imprévu de modèles fantaisistes, qui possèdent quand même un cachet de distinction. Que ce soit une toilette de sport, d'après-midi ou de soirée, toujours, c'est la belle simplicité qui domine tout: matériel et lignes.

Les créateurs français, anglais et américains semblent s'être étudiés tout d'abord à produire une silhouette JEUNE; il recourent pour cela à des tissus d'une souplesse extraordinaire. Pour les manteaux tailleur, les costumes de sport et deux-pièces, les kashas sont le plus souvent employés; ils sont ordinairement en des nuances de couleur vive égaye l'austérité. On remarque aussi, pour les costumes trois-pièces, la blouse imprimée de couleur vive, très souvent en dessins orientaux, alors que la jupe et la jaquette sont du même ton.

Les robes d'après-midi, lorsqu'elles ne sont pas en crêpe plat, crêpe romain ou crêpe maro-



quin, adoptent la dentelle qui, paraît-il, atteindra cette année une vogue inouïe, et parmi les innombrables points de dentelle, le Chantilly l'emportera sans doute à cause de son apparence floue et de sa ténuité.

On voit de plus en plus les bords irréguliers où les pointes et les volants rivalisent d'élégance. La jupe est souvent courte en avant et longue en arrière: cela fera fureur surtout dans les soirées; un bon nombre d'élégantes ont déjà lancé cette mode.

Les manteaux sont en tissus légers et souples et portent peu de fourrure, si ce n'est une fourrure à poil ras posée sur la manche, alors que le col est orné d'une gracieuse écharpe. Les lignes en général sont droites, égayées parfois de délicates nervures contrastantes ou de même couleur que le manteau.

Et les chapeaux? Encore très petits et de formes tellement variées que chaque figure peut trouver un genre qui l'avantage. Pour les garnir, on a recours aux petits ornements d'ambre, ou, ce qui est surtout l'apanage des modèles parisiens, aux plumes laquées et aigrettes glycélinées, portées très bas, au côté.

En général, la Mode Printanière sera accueillie avec enthousiasme à cause de son cachet exclusivement féminin, et l'on présume pour Pâques un défilé d'adorables petits ensembles qui



réjouiront le regard par le chic et le caprice de leur coupe, par la vivacité de leurs coloris.

DANS LES GRANDS MAGASINS

Une visite aux grands magasins nous fait admirer un superbe étalage de modes printanières. A l'étalage des robes, nous remarquons un amour de petite robe ensemble en crêpe maroquin sur corsage de crêpe plat. L'encolure est ronde, le veston à col français orné de broderie française découpée: la même garniture se répétant au bas du veston et des manches. La jupe avère un pli plat au milieu. Une étroite ceinture à la taille parachève cet ensemble d'un goût exquis. La couleur est une nuance de beige français très délicate.

Un costume ensemble attire aussi nos regards: il est en charmeen française vert lac; le corsage en crêpe congo est orné de boutons de fantaisie et d'une large ceinture à la taille, laquelle est garnie d'une rangée de piqures de fantaisie. Le manteau est doublé de crêpe sable convenant au corsage.

Prolongeant notre promenade, nous admirons un merveilleux assortiment de chapeaux,



presque tous très petits et dont nous décrirons deux charmants modèles.

L'un est en feutre fourrure combiné de paille paillason. La forme est très juste, avec pointe découpée sur le côté, découvrant ainsi le front. Cet élégant petit modèle est surmonté d'un ornement d'ambre et de brillants, et porte la nouvelle voilette qui, semble-t-il, fera fureur cette année.

Un autre chapeau est en nouvelle paille Pacou; c'est un genre tout à fait tailleur avec bord baissé et ruban de soie cordée enserrant la calotte. Une épingle de fantaisie combinée de brillants est la garniture du devant.

PARTOUT LE CHOIX EST TRES GRAND

A partir du souple chapeau jusqu'aux mignons souliers, les étalages offrent un harmonieux ensemble, et le regard ne se lasse pas d'admirer le jardin féérique de la mode.

Nous citerons seulement deux modèles, deux fleurs exquises cueillies dans le charmant parterre qu'est le Salon de l'ensemble: c'est d'abord une ravissante robe de sport dont la longue tunique de crêpe romain crème est parsemée de pastilles d'or de formes et dimensions variées. Des croissants en même tissu maillé d'or forment feston au bas de la tunique, laquelle est enserrée

Les dernières élégances



à la taille d'une petite ceinture tressée d'or. La jupe est en crêpe romain orange brûlée, et est entièrement formée de plis plats.

Nos regards sont aussi attirés par un superbe costume ensemble en tissu velours gris, doublé et garni de crêpe maroquin. C'est un modèle à lignes plutôt droites, dont le col droit en tissu velours gris combiné de crêpe maroquin bleu foncé, se prolonge chaque côté jusqu'au bas du manteau, en un pli formé seulement de crêpe maroquin bleu, et garni de piqûres. La robe est un modèle deux-pièces en crêpe maroquin bleu marine; la tunique est du genre tailleur et recouverte de piqûres horizontales en soie blanche. La jupe est entièrement formée de petits plis très étroits, avec une rangée de piqûres blanches au milieu. Le col est en crêpe maroquin blanc avec trois boutons à centre bleu marine encadrés de soie blanche.

LES NOUVEAUX SOULIERS

Il y en a pour toutes les occasions, et dans une variété infinie. Les toilettes d'après-midi réclament des souliers fins, à semelles légères, à talons hauts.



LA VOILETTE REVIENT

Elle revient timidement, mais elle revient quand même après une absence prolongée. Au lieu de recouvrir tout le chapeau, elle ne fait que voiler les yeux... mais si légèrement! On voit alors des amours de petits chapeaux prêter, aux élégantes d'aujourd'hui, un peu de la grâce d'autrefois.

LES TISSUS DU PRINTEMPS

Une nouvelle variété de lainages fait son apparition: ils sont classés sous le nom d'aspérics. Ils sont caractérisés par une surface frisée très finement et un aspect de givre produit par le mélange de la laine et de la soie. L'un de ces aspérics est employé pour les manteaux, d'autres plus moelleux sont destinés aux vêtements légers: ce sont l'aspérikasha, l'aspérella.

Peu importe si nous allons à pied ou si nous avons une auto: la mode veut que nos souliers soient mignons. Le modoré, le vernis noir, le veau, le chevreau glacé, l'antilope et la peau de serpent sont combinés sur une même chaussure, formant ainsi des ensembles très capricieux.

Pour le soir, ce sont des souliers en satin noir, beige ou modoré, avec talons très hauts et ornements de fantaisie. Bien souvent, des pierreries, des perles, des strass, des paillettes, des broderies augmentent la valeur de ces souliers.

Quant au sport, il n'est pas de bon ton d'avoir pour ces exercices en plein air des souliers élégants à talons hauts: il nous faut des souliers à larges semelles et à talons bas. Ils sont en peau de serpent, en crocodile, en veau, en chevreau de nuance cuir ou havane.

Le noir ne se voit pas beaucoup pour la chaussure courante. Souvent deux espèces de cuir sont mélangées dans la même chaussure. Le soulier de sport est ordinairement à laçage.

LA ROBE IMPRIMÉE

Elle est en vogue plus que jamais, cette robe bariolée aux petits dessins enchevêtrés. Il s'agit, comme tissus, de crêpes de soie, de mousselines vaporeuses, de foulards aux reflets chatoyants; et bien aussi séduisante est la collection de mousselines et de voiles de laine imprimés.

Quoique la forme des robes imprimées soit toujours très simple, on n'y néglige pas les volants et les plissages.

LE SAC A MAIN NOUVEAU

Il est généralement petit, et on l'assortit à la couleur dominante de l'ensemble. Il y en a en cuir or ou argent qui sont exquis. Plus somptueux sont ceux travaillés de perles et de strass. D'autres sont en lamé, en forme d'une pochette que porte une cordelière du ton et ornée d'un gros gland de soie.

Des sacs en soie recouverts de larges paillettes brillantes sont plus clinquants et très originaux. On en voit aussi en velours, sur lesquels s'étalent de gracieuses arabesques en perles d'acier ou d'or. Ceux-ci doivent s'assortir à la nuance de la robe.



Vous pourrez choisir, pour les jours plus vieux, des tuslikashas, des mouslicrêpellas ou des crêpellas imperméables. Ils sont généralement garnis de leur envers rayé ou fleuri.

Plus souple que le daim, plus nacré que la perle, tel est le lézard perlé qui vient de faire son apparition dans la mode et qui a ébloui et conquis ce brillant royaume. Grâce à un procédé ingénieux et secret, Alpina a trouvé le moyen de revêtir la peau fine des plus douces nuances des pastels et de lui donner des reflets orientés qui font le prix des plus beaux colliers. Aussi le lézard perlé est-il destiné à la toilette du soir, s'harmonisant à des coloris préférés.

Ensemble de suprême élégance

Pour le studio, le boudoir, le living room, voici un ensemble de suprême élégance. De grosses fleurs, à peine stylisées, se retrouvent sur le jeté de table, le coussin long, le dessus de gramophone, le dessus de piano, et même sur les tentures et le lambrequin. Si l'on veut un ensemble pratique, pour la maison de campagne, par exemple, on choisira comme tissu une grosse toile écrue brodée de coton perlé lustré. Si l'on préfère quelque chose de plus élégant, on choisira du satin noir, très en vogue, de la peluche velin or, ou de la popeline ottomane, de même couleur. Le beige et le sable conviendraient aussi bien. Il faut une teinte neutre pour bien faire ressortir les teintes des fleurs.

Les plus habiles et les plus patientes d'entre nos lectrices pourraient faire cette garniture au passé empiétant, ou peinture à l'aiguille. Mais la plupart préféreront sans doute une broderie plus facile, sur laquelle nous allons donner quelques explications.

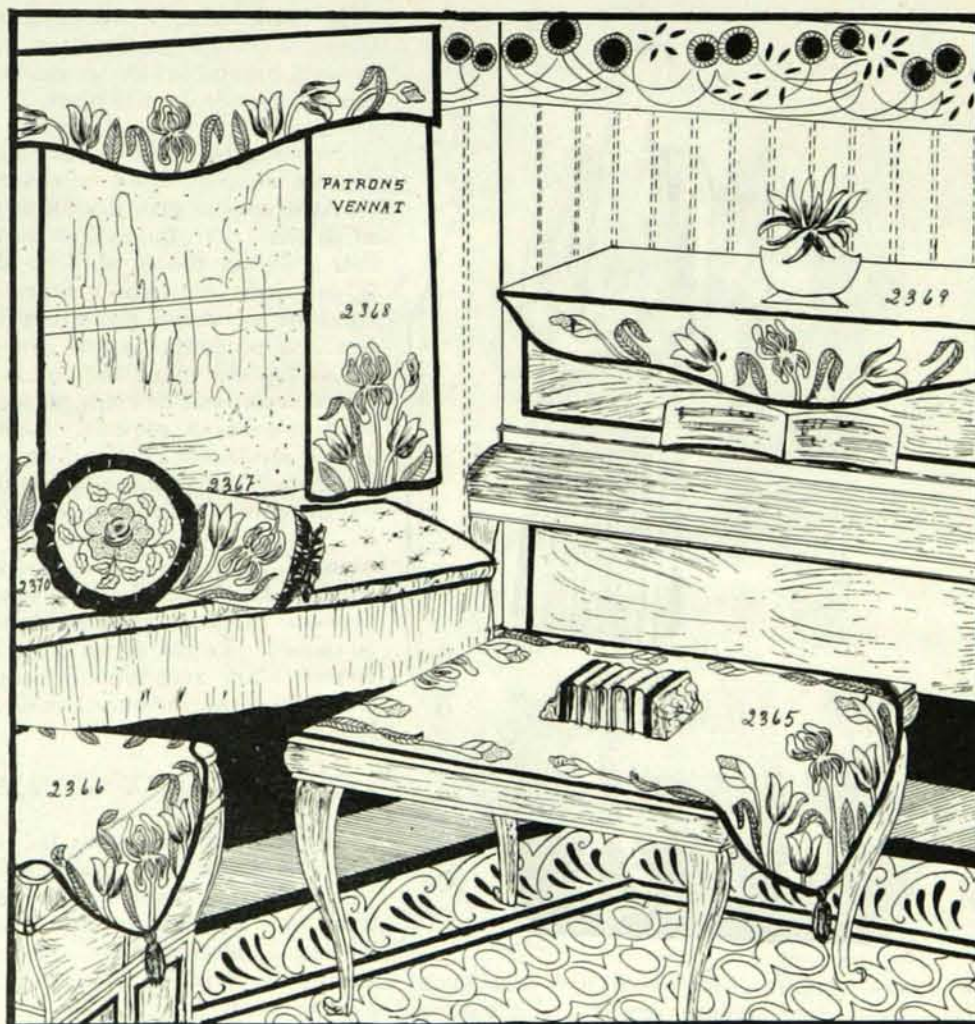
Les gros iris du milieu seront mauves ou violets; l'extérieur des pétales se fait au passé plat, avec la teinte la plus foncée; l'intérieur est ensuite rempli de noeuds français, d'une teinte plus pâle, assez différente pour former contraste; en plein milieu de chaque pétale, et dans le sens de ceux-ci, trois ou quatre noeuds français brun or donneront un peu de vie à la fleur. La tige est faite au passé plat, d'un vert très doux. Les feuilles sont d'abord contournées au point de tige, la nervure du milieu est faite de la même manière; chaque côté est ensuite rempli de points lancés, comme vous pouvez le voir très nettement indiqué sur la vignette. Les boutons d'iris sont entièrement verts, sauf l'extrémité dont les contours et l'intérieur, faits en noeuds français, seront violets.

Les tulipes seront flamme; l'extrémité des pétales est jaune vif; la naissance est d'un jaune plus orangé. Les pétales sont ensuite remplis au passé évidé, en rouge flamme, dégradant vers le jaune, en deux ou trois tons; nos lectrices savent sans doute comment on fait ce point très simple. On lance un point court, un point long, un moyen, un long, ainsi de suite, en alternant, et l'on recommence au-dessus, en faisant rentrer les nouveaux points entre ceux déjà faits; on peut se contenter d'une seule rangée, mais comme les fleurs sont assez grosses, elles feront plus d'effet en étant un peu plus remplies. Il faudra laisser, nettement marquée, la séparation entre deux pétales. Pour cela, il sera bon de faire, par exemple, celui du milieu, une teinte plus foncée que les autres. On choisira pour les feuilles et les tiges, un vert différent de celui employé pour les iris. Une fois la broderie terminée, tous les morceaux seront doublés de satin, ou de belle satinette, soit de couleur contrastante, soit assortie à la couleur générale de l'ameublement. Tout le tour, un galon vieil or, et un gland de soie assorti.

Le coussin forme boudin est très décoratif; il se compose d'une bande brodée, formant milieu; les deux extrémités sont en satin de même couleur que la doublure du jeté de table; on les fronce avec un volant; d'autres personnes préfèrent les fronces juste au bord. Le centre est masqué sous un cabochon ou une ganse tortillée, et un gros gland termine le tout.

L'autre coussin est d'un dessin et d'une forme différents. La grosse fleur sera d'un beau rouge, pétales contournés au point de tige et remplis de noeuds français. Les cartelles qui forment le centre seront jaune or, et le coeur même de la fleur sera noir. Les feuilles et les tiges, au point de tige, en deux tons de vert. Le coussin est ensuite monté sur une forme ronde, et entouré d'une large bande froncée.

Naturellement, toutes ces indications ne sont que des suggestions pour aider nos lectrices; mais il va sans dire que chacune reste libre



de mettre les coloris qui lui plaisent, ou qui s'harmonisent le mieux avec le reste de la garniture de la pièce.

Prix:—No 2365. Jeté de table, patron à tracer, 20c; perforé, 50c. Tout étampé, 18x54 pcs, sur toile écrue, \$1.00; sur satin noir, \$2.75.

No 2366. Dessus de gramophone, patron à tracer, 15c; perforé, 35c. Tout étampé sur toile écrue, \$1.25; sur satin noir, \$3.50.

No 2367. Coussin long, patron à tracer, 20c; perforé, 40c. Tout étampé sur toile écrue, 85c; sur satin noir, \$2.00.

No 2368. Tentures, patron à tracer, côtés et lambrequin, 35c; perforé, 60c. Tout étampées, prix suivant dimensions et matériel.

No 2369. Dessus de piano, patron à tracer, 20c; perforé, 40c. Tout étampé, sur toile écrue, retombant en avant seulement, \$1.75; sur satin noir, \$4.35.

No 2379. Coussin rond, patron à tracer, 20c; perforé, 35c. Tout étampé sur toile écrue, 50c; sur satin noir, \$1.10.

Coton perlé M.F.A. de couleur pour la broderie, \$1.80.

Soie à broder spéciale pour grosse broderie, \$2.50.

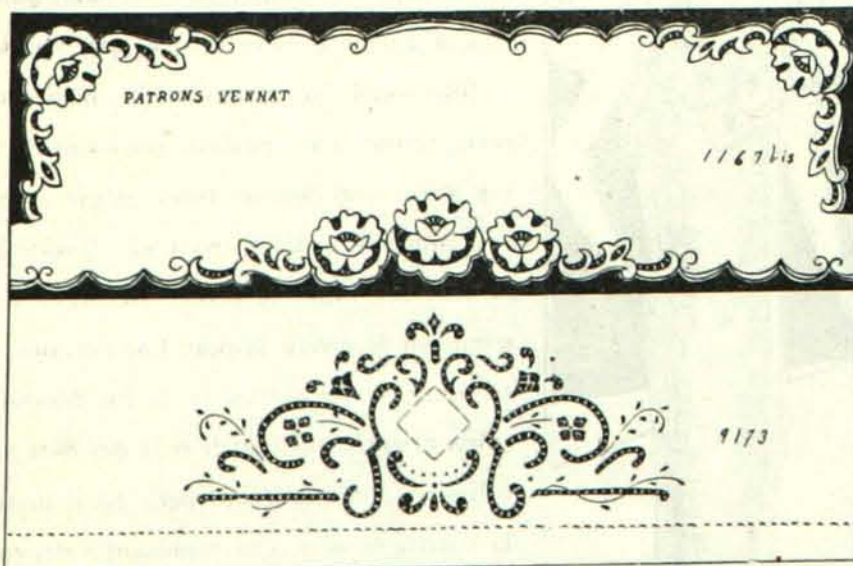
Pour la malade ou la convalescente, qui reçoit des visites, voici deux modèles de faux-draps, très gracieux chacun dans leur genre. Le premier se compose d'un motif, centre et coins, en gros richelieu, très peu de brides, vite fait et très décoratif.

Le deuxième, en broderie délicate, sera très joli, soit avec un ourlet à jour, ou avec une dentelle; un appliqué forme le centre du motif.

Les sortes de fleurs au richelieu ne sont pas compliquées à faire; chaque pétale est formé de deux brides croisées, ce qui rappelle un peu la dentelle de venise.

Prix: Patrons à tracer, chacun, 25c; perforés, 50c. Au fer chaud, motif du centre, 30c; 3 vgs de feston, 30c. Tout étampés sur coton fini toile, faux-drap, 1x1 1/2 vge, \$2.25; drap complet, \$5.50. Coton M.F.A. pour la broderie, No 9173, 24c; l'autre, 69c.

Les abonnées de "Mon Magazine" ont droit à une réduction sur ces prix, de 20% sur les patrons et de 10% sur la marchandise étampée et les fournitures. Se présenter à nos magasins avec le numéro de "Mon Magazine", ou nous écrire en joignant à la lettre, la bande d'adresse du journal.



Raoul Vennat

3770 rue St-Denis

Montréal



La Page des Enfants



Mon premier mot

Je veux que mon premier mot, petits amis lecteurs et lectrices, soit un mot de remerciement à l'adresse de la rédaction de "Mon Magazine", pour le grand honneur et le plaisir qu'elle me fait en m'appelant à prendre la direction de sa Page des Enfants. Marraine est une amie des jeunes; depuis plusieurs années, (ce n'est pas une toute petite fille, comme vous pouvez le constater), depuis plusieurs années, dis-je, je m'intéresse à la jeunesse, et la rédaction de "Mon Magazine", en me confiant le coin des jeunes, me fait un immense plaisir.

Le programme de Marraine, filleuls et filleules, sera celui de vos bonnes mamans aux heures libres: amuser et instruire les petits enfants: les conseiller, à l'occasion, les mettre en garde contre les dangers nombreux, auxquels ils sont exposés. Ma page sera la vôtre, mes chers petits, je vous y invite, j'escompte même sur vos visites nombreuses. Vos écrits, vos impressions trouveront place dans la Page des Enfants de "Mon Magazine". Je m'efforcerai de répondre aux questions que vous pourrez me poser, aux renseignements que vous me demanderez, bref, je ferai l'impossible pour rendre des plus intéressantes notre Page des Enfants.

Bienvenue, donc, à tous les petits lecteurs et lectrices de "Mon Magazine".

MARRAINE

UN CONTE PAR MOIS

LES BONS PETITS SOUS DE CLAUDETTE

C'est bientôt la fin de l'année; Claudette s'apprête à ouvrir sa petite banque qui est très lourde des sous qu'elle a gagnés pendant ces derniers mois.

* * *

Elle a été si souvent première!... Elle s'arme d'un marteau et, d'un coup sec, brise la petite réserve. Les sous roulent de tous les côtés... Il y en a beaucoup... beaucoup... Claudette les range en piles, et tante Claudine, sa marraine, la surprend dans ce travail.

* * *

Te voilà bien riche, dit-elle en souriant, mais prends garde qu'en les dépensant quelques-uns de ces bons sous ne se changent en mauvais petits sous.

* * *

Etonnée, Claudette regarde sa marraine. "Mes sous sont tous bons, dit-elle... comment pourraient-ils devenir mauvais? — Oh! d'une façon bien simple: ils deviendront mauvais si tu en fais un mauvais usage. Claudette ne comprend pas; alors, sa marraine lui explique:

* * *

Les sous du gâteau que tu achètes par pure gourmandise, quand tu as bien déjeuné, et qui risque de te rendre malade, deviennent de mauvais petits sous.

Les sous que tu dépenses à la légère pour un jouet que tu rejettes quelques minutes plus tard, ne le trouvant plus amusant, deviennent encore de mauvais petits sous.

* * *

Mauvais petits sous aussi ceux avec lesquels du achètes un ruban ou une fanfreluche dont tu n'a pas besoin.

* * *

Mauvais ceux que ton désordre te fait égarer et qui ne servent à rien, ni à personne. Mauvais encore, et surtout ceux que tu gardes dans ta poche en refusant de les donner à un pauvre."

* * *

Claudette est devenue très rouge et a baissé la tête, car elle vient de s'apercevoir que dans ses projets il y a beaucoup de mauvais petits sous.

* * *

En elle-même, elle prend une généreuse résolution, mais n'en dit rien à sa marraine. Le premier de l'an arrive. Claudette offre à son papa une paire de gants de laine pour aller au bureau.

* * *

Des pantoufles à sa maman qui a toujours froid aux pieds; un châle bien chaud à Toinon, la vieille bonne fidèle; des souliers à sa soeur qui, mal chaussée, ne pouvait plus aller à la messe ni à l'école.

* * *

Un joli bouquet de violettes à la chère grand'maman, qui aime tant les fleurs; un cache-nez au pauvre aveugle du coin.

* * *

Un mouchoir, brodé par elle, à tante Claudine qui, très heureuse, em-

brasse sa filleule et la félicite sur l'excellent emploi de ses économies.

* * *

Il reste encore quelques sous dans la bourse de Claudette, mais elle n'en est pas en peine: ils lui serviront à acheter ce journal dont les jolies histoires et les bons conseils du "Coin" la rendent meilleure et, de cette façon, aucun de ses bons petits sous ne sera devenu un mauvais petit sou!

—:o:—

DEVINETTES

D.—Qui font pleurer les gens sans chagrin?

R.—Les oignons.

* * *

D.—Pour qui ferme-t-on les yeux?

R.—Pour le sommeil.

* * *

D.—Qui est long, court, lent et rapide à la fois?

R.—Le temps.

* * *

D.—Où figura le vin le moins coûteux?

R.—Aux noces de Cana.

* * *

(Envoi d'une petite discrète)

D.—Qui se laisse brûler afin de cacher un secret?...

Vous ne devinez pas?... Il me faudra vous le dire.

R.—La cire à cacheter.

* * *

D.—Avec un B je viens de l'arbre, avec un M je fais partie de l'année.

R.—Bois, mois.

* * *

D.—Comment pourriez-vous retrancher un de dix-neuf et avoir vingt pour reste?

R.—En retranchant I de XIX il vous reste XX.

* * *

D.—Quelle est la meilleure et la pire des choses?

R.—La langue ou l'or.

* * *

D.—Qui parle sans langue et crie sans poumons?

R.—La cloche.

—:o:—

CONSEILS UTILES

Pour les jeunes

"L'oisiveté, comme la rouille, use plus que le travail."

"Nous aurons le temps de dormir dans la tombe."

"L'oisiveté rend tout difficile, le travail rend tout aisé."

"Fainéantise va si lentement que pauvreté l'atteint toute suite."

"Pour manier vos outils, ne prenez point de mitaines: chat ganté n'attrape pas souris."

"A force de petits coups on abat les grands chênes."

"Trois déménagements valent un incendie."

"Avec ce que coûte un vice on élèverait deux enfants."

"Bon marché a ruiné bien des gens."

"Veux-tu savoir le prix de l'argent? Essaie d'en emprunter?"

"Il est difficile qu'un sac vide se tienne debout."

"Ne renvoyez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui."

"N'employez pas autrui pour ce que vous pouvez faire vous-même."

"Ne dépensez pas votre argent avant de l'avoir gagné."

"N'achetez jamais ce qui vous est inutile sous prétexte que c'est bon marché."

—:o:—

MAGIE BLANCHE

Beauceville,

le 16 février 1927

"Marraine",

Mon Magazine.

Madame:—

Je suis très heureux d'accuser réception de votre lettre contenant l'invitation de préparer, pour vos filleuls, quelques tours de physique et de magie amusantes. J'accepte avec plaisir votre chaleureuse demande et vous enverrai pour votre page d'avril quelques tours préparés spécialement pour vos petits amis, lecteurs et lectrices.

Je vous permets de communiquer ma promesse à vos filleuls.

Respectueusement à vous,

Prof. LOUPIN

* * *

N. D. L. R.—Comme mes petits filleuls et filleules peuvent le constater plus haut, nous commencerons le mois prochain la publication de tours de physique et de magie. Nul doute que les jeunes lecteurs et lectrices de notre page y donneront le plus grand intérêt.

—:o:—

POUR RIRE, PETITS!

Mot d'enfant

—Vous entendez, les petits oiseaux sont utiles à l'agriculture... il ne faut pas détruire les nids dans les haies?

—Oui, papa; il faudrait dire aussi cela au chat.

* * *

Humour anglais

La famille est à table et le père, qui trouve probablement que l'on n'enseigne pas assez l'ichtyologie à l'école, dit à son fils: Tu vois ces sardines? Eh bien, les grands poissons les dévorent par millions!

Jimmy réfléchit une minute et demande: Et comment les grands poissons font-ils pour ouvrir la boîte?

* * *

— ? —

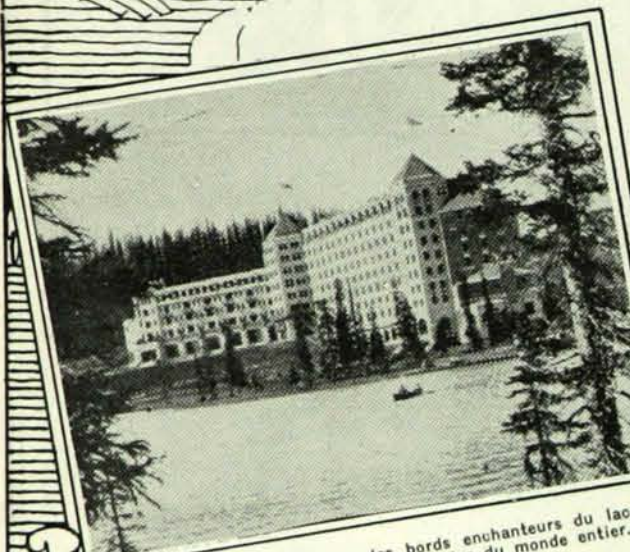
On a dit à Toto que les enfants ne doivent pas parler à table que lorsqu'on les interroge. Au dessert, on apporte du gâteau.

—Maman, dit Toto, est-ce que tu ne vas pas m'interroger?

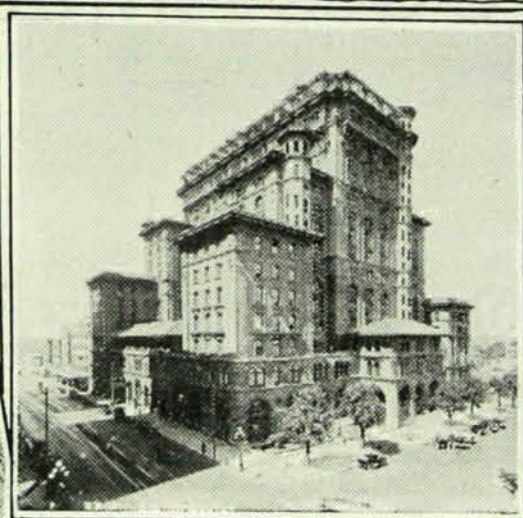
—Que veux-tu que je te demande?

—Demande-moi si je veux du gâteau!

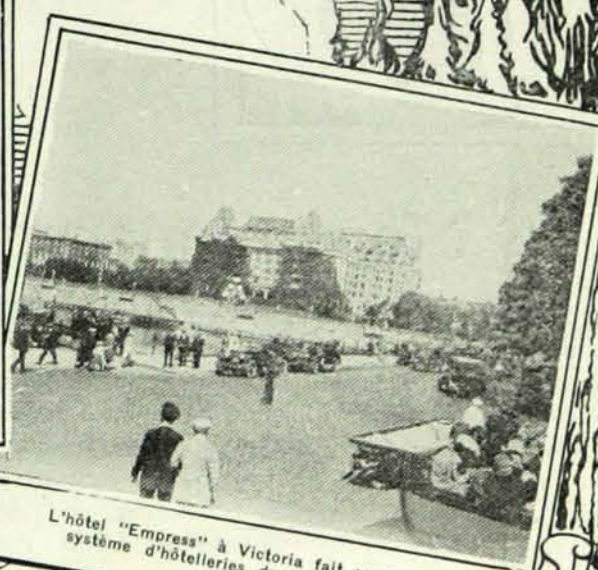
A Travers le Canada



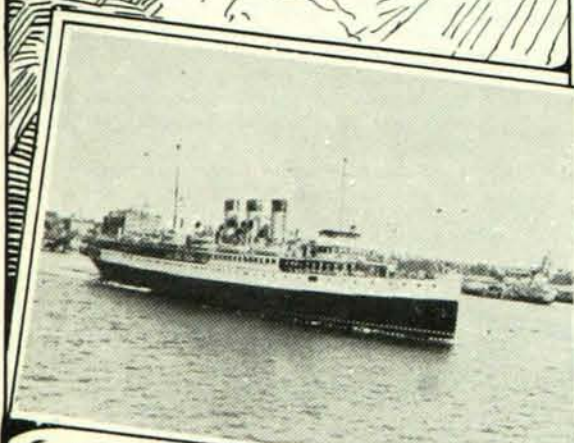
"Le Château", érigé sur les bords enchanteurs du lac Louise, est fréquenté par les touristes du monde entier.



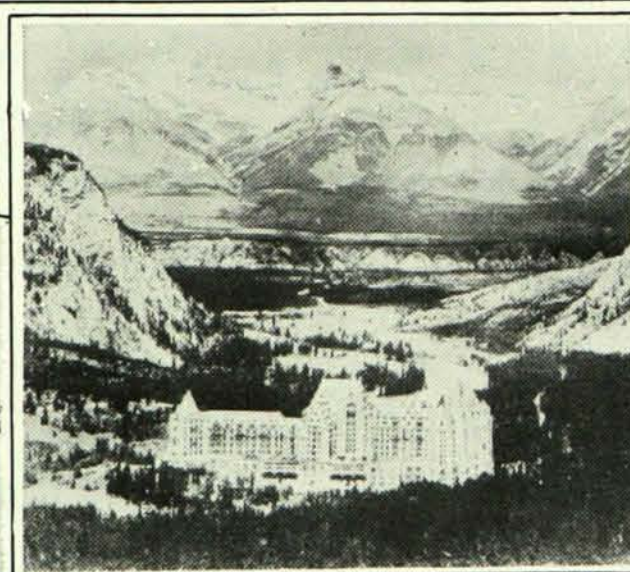
Le magnifique hôtel que le Pacifique Canadien exploite à Vancouver.



L'hôtel "Empress" à Victoria fait aussi partie du système d'hôtelleries du Pacifique Canadien.



Les voyageurs de l'Université de Montréal traverseront de Vancouver à Victoria, sur l'un de ces luxueux bateaux du C. P. R.



Durant leur séjour à Banff, les excursionnistes seront reçus au majestueux hôtel "Banff Springs".



La piscine intérieure, mise à la disposition des visiteurs à l'hôtel "Empress" de Victoria.

Avec l'Université de Montréal, du 7 au 28 juillet 1928

Ceux qui n'ont pu jusqu'ici, prendre part aux excursions de l'Université de Montréal à travers le Canada, apprendront sans doute avec plaisir, que ce voyage transcontinental se fera de nouveau cette année et que, comme par le passé, le Pacifique Canadien sera encore chargé de son organisation.

C'est la quatrième année consécutive que l'Université de Montréal consent à accorder son patronage à ce voyage, qui a toujours remporté le plus franc succès, particulièrement l'an dernier, alors que le train spécial de l'Université quitta la métropole avec près de 200 voyageurs, recrutés dans toutes les parties de l'Est canadien et américain.

Cette année, l'excursion durera vingt-et-un jours, c'est-à-dire que le départ de Montréal aura lieu le 7 juillet et le retour au même endroit, le 28 suivant. L'itinéraire sera à peu près le même que celui de 1927. Quittant la gare Windsor dans l'après-midi, le convoi de luxe du Pacifique Canadien se dirigera vers Winnipeg par la voie principale du réseau. Après une journée dans la capitale du Manitoba, viendront des arrêts à Regina, Calgary et Banff. De ce dernier endroit, les voyageurs se rendront à Windermere en auto, à travers les Montagnes Rocheuses, puis reprendront leur train,

qui les conduira jusqu'à la côte du Pacifique, où ils arriveront le 15 juillet. Après trois jours à Vancouver et Victoria, le groupe reprendra la direction de Montréal, traversant de nouveau la chaîne des Rocheuses et s'arrêtant à Field, Lac Louise, Edmonton, Saskatoon, Kenora et Fort William. Viendra ensuite la traversée des Grands Lacs, jusqu'à Port McNicoll, puis une visite à Toronto, une autre aux Chutes Niagara et le retour à Montréal, le 28 juillet. Durant leur séjour à Calgary, les excursionnistes pourront assister au fameux stampede, qui se tient chaque été en cette ville.

Les magnifiques résultats obtenus avec les précédents voyages de l'Université sont un gage de succès pour celui qui aura lieu l'été prochain. Il est en effet peu de voyages sur ce continent, qui offrent autant d'intérêt que celui qu'organise le Pacifique Canadien, sous les auspices de l'Université de Montréal. Les autorités de notre grande institution d'éducation en ont d'ailleurs si bien saisi toute la portée, tant au point de vue des avantages éducationnels que de la création de meilleures relations avec les populations de l'Ouest, qu'elles n'hésitent pas à continuer l'oeuvre entreprise en 1925.



LA DERNIÈRE CÈNE



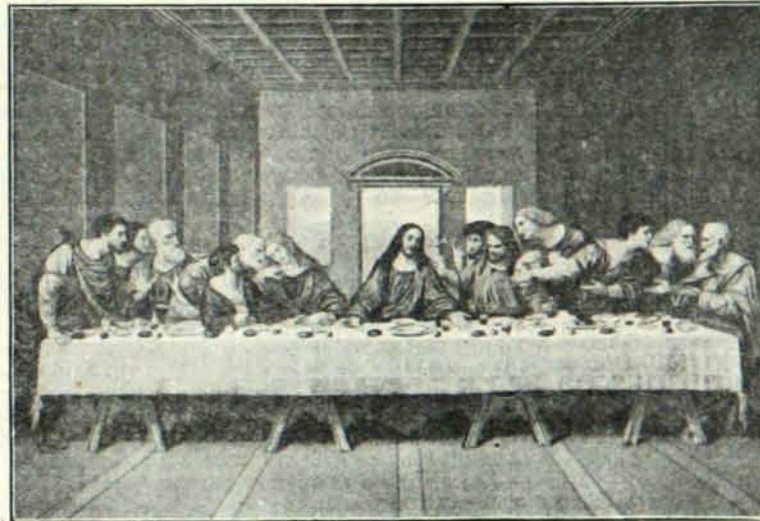
A PRES avoir appelé l'attention de ses enfants, d'une façon générale, pendant le temps de la Passion sur les souffrances et la mort du Sauveur, l'Eglise pendant les trois derniers jours de la semaine sainte, en retrace l'histoire en détail, et fait passer sous nos yeux, comme en un drame sacré, toutes les différentes phases de cette grande oeuvre de notre Rédemption. Au milieu de ces jours de deuil, le Jeudi Saint semble un jour de joie. Pour quelques heures, l'Eglise reprend ses ornements de fête, elle fait entendre des hymnes de joie inaccoutumée, elle redouble ses mélodies harmonieuses, et même, sur ses autels, revêt de blanc le signe de la Rédemption.

Pourquoi cette courte mais touchante expansion d'allégresse? L'Eglise veut-elle produire un contraste plus émouvant avec la tristesse lugubre qui bientôt va suivre, avec le dépouillement des autels privés de leurs brillantes et habituelles parures, avec les ténèbres de ses lumières éteintes même devant les châsses des martyrs vénérés, avec l'absence, dans le tabernacle, du Pain de vie, objet de ses adorations perpétuelles? Non, certainement; car bien qu'un tel rayon de joie divine doive accentuer davantage les sombres tristesses qui suivent aussitôt, l'Eglise ne voudrait pas traduire ses sentiments par de tels artifices. Ah! c'est que, parmi tous les souvenirs mélancoliques de la Passion, il en est un qu'elle ne peut rappeler sans gratitude et sans louanges: c'est l'institution de l'adorable sacrement par lequel le Sauveur a perpétué son séjour au milieu de nous, et a

appliqué à nos âmes les fruits de sa Rédemption. Arrêtons-nous donc avec amour à cette dernière scène des adieux.

Le voici, ce divin Maître, dans la

gneur comme de jeunes plantes en fleurs, tous, excepté un qui est frappé d'une flétrissure prématurée, et sur lequel la malédiction du Ciel a produit des ravages hideux. Encore "cet-



chambre du Cénacle, assis à la table du festin pascal, au milieu de ses Apôtres qui ignorent encore les lamentables événements qui vont suivre. Ils sont tous à la table du Sei-

te tache dans le banquet" n'est-elle visible qu'aux yeux, illuminés par la divinité, de Jésus, et elle ne trouble pas leur joie.

Contemplant cette scène à travers

le coeur de Jean, qui repose sur le sein de son Maître bien-aimé. Depuis longtemps, ces Apôtres désiraient ardemment, comme Jésus, manger cette Pâque, où ils devaient voir se réaliser la promesse du Pain de vie. L'heure est venue: le coeur du Sauveur des hommes semble battre d'un amour débordant, au moment de se donner lui-même avec une telle magnificence. Il prend le pain dans ses mains pures, et quand il le bénit, quel éclat dans sa divine physionomie tournée vers le Ciel, quelle douceur dans les rayons d'amour qui s'échappent de son regard! Quel extraordinaire mélange de respect et d'affection remplit le coeur des Apôtres silencieux! Comme ils retiennent leur souffle, dominés par l'amour qui absorbe toutes leurs autres facultés! Avec quel profond étonnement ils entendent les solennelles paroles: "Ceci est mon corps!" Avec quelle indicible vénération ils prennent le morceau offert et se sentent eux-mêmes incorporés à leur divin Maître! O douceur ineffable qui envahit leur âme, ô vie nouvelle qui s'infuse en tout leur être!...

Et quand Jésus, prenant le calice, le bénit de la même manière et le leur offre, en prononçant les mystérieuses paroles: "Ceci est mon sang", oh! alors, quel redoublement d'extase! quel breuvage sacré pénètre jusque dans leurs veines en un flot ardent, plein de paix, de tendresse et d'amour! Qui n'eût donné tout l'univers pour participer à cette première communion de l'Eglise, pour recevoir ainsi, des mains bénies de Jésus, le Pain de vie et le Calice du salut, consacrés de sa propre bouche?

Premier Centenaire de l'Entente Cordiale

(Suite de la page 17)

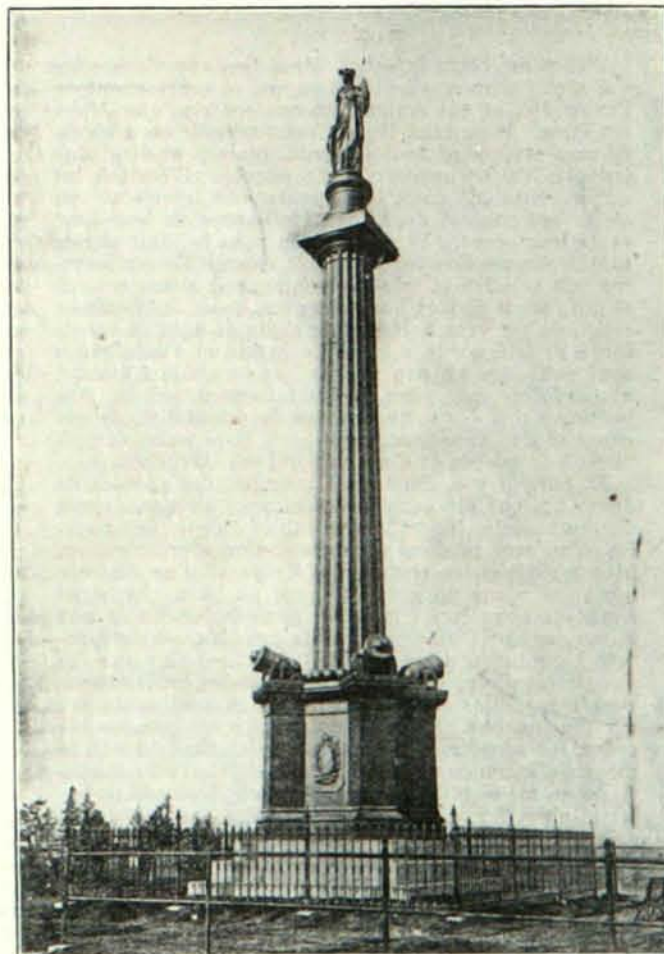
Nos poèmes de pierre et de bronze le proclament bien haut. Comme des clochers d'églises surmontés du coq gaulois, ils lancent vers le ciel leurs stèles et leurs colonnes, pour indiquer à tous les fidèles que ce sont là des points de ralliement dans les jours de défaillance, comme dans les jours de gloire.

Dans leur course vers la Terre Promise, les Hébreux arrivèrent un jour au pied du mont Sinaï. Le chef qui les conduisait, Moïse, fut appelé, dans une inspiration, à escalader cette montagne. Rendu au sommet, le Seigneur se fit entendre à lui et lui fit connaître, dit le récit biblique, au milieu des éclairs et du tonnerre, pendant qu'un nuage le déroba à la vue de son peuple, la loi qui devait servir de guide aux Hébreux jusqu'à la venue du Messie.

Le peuple, croyant que son chef l'avait abandonné ou qu'il avait été enlevé au ciel, se laissa bientôt aller à ses instincts pervers. Il réunit tous les bijoux précieux faits d'or et d'argent, que les femmes portaient, pour en faire un veau d'or, qu'il adora. Les prévaricateurs furent punis, mais les tables de pierre, sur lesquelles Moïse avait gravé le décalogue, furent conservées précieusement jusqu'au jour de la construction du temple de Salomon, dans lequel elles furent déposées.

Au lendemain de la Cession du pays au Anglais, la lutte épuisante entre les deux ennemis séculaires aurait pu se continuer encore longtemps si, par bonheur, des hommes de bonne volonté et au jugement sain ne s'étaient élevés pour prêcher un évangile de pardon, d'union et d'entente cordiale.

Le monument de Wolfe et Montcalm et celui de Lévis et Murray constituent, à nos yeux, de nouvelles tables de pierre dont les enseignements sont des plus salutaires, puisqu'ils contribuent au rapprochement d'hom-



mes étrangers par la langue et par la foi; les font s'estimer davantage en leur apprenant à se mieux connaître, et les amènent ainsi à travailler ensemble, dans l'union et le respect mutuel, au grand avantage de la patrie commune.

Ces monuments sont des preuves indéniables que, Dieu merci! il s'est trouvé chez nous, chez nos amis anglophones, comme chez nos compatriotes francophones, des esprits larges, des coeurs généreux et des patriotes sincères, dont les conceptions ne furent pas indignes de celles des pionniers de ce pays, comme de ceux qui ont travaillé à le rendre prospère et agréable à habiter.

Et voilà pourquoi notre admiration va tout droit à ces deux monuments, qui rappellent tout d'abord la mémoire de deux grands événements, puis le souvenir de héros dont pourrait s'enorgueillir à bon droit tout pays, et, enfin, qui prêchent l'évangile de l'entente cordiale, du respect mutuel et de la jouissance de droits communs.

Si jamais nous étions tentés d'oublier les leçons du passé: leçons de vaillance, de loyauté et de générosité; si jamais il nous venait à l'esprit de vouloir infliger ici à la minorité le traitement que subissent les nôtres, ailleurs; si jamais s'élevait dans nos coeurs une pensée de rancune ou de vengeance, allons au pied de ces deux monuments et relisons les noms des héros qui y sont inscrits; méditons les sentences qui sont gravées sur ces pierres et demandons-nous si en poursuivant ces noirs desseins, nous restons fidèles aux leçons qu'elles nous enseignent. Les réflexions qui en découleront ne sauraient manquer d'être salutaires pour nous. Et pour l'honneur de la race, nous resterons fidèles à notre passé, comme le proclame d'ailleurs notre devise nationale, incrustée dans les armoiries provinciales: **Je me souviens!**

Une critique d'un grand Maître

"La Samaritaine"

CETTE année comme les autres, pendant la semaine sainte, les établissements de plaisir ont été tout à la Passion. Il n'est presque pas un théâtre "littéraire" qui n'ait de nouveau crucifié Jésus. Je vous résumerai avec une honnête candeur cette piquante Samaritaine que M. Edmond Rostand qualifie d'"évangile en trois tableaux" et qui a transporté d'un pieux enthousiasme plusieurs chambrées de chrétiens.

On voit d'abord paraître au prologue, la nuit, près du puits où viendra la Samaritaine, les ombres des trois patriarches Abraham, Isaac et Jacob. Ces ombres vénérables s'expriment avec une grâce presque badine et qui ne dédaigne pas la pointe :

Poussé par la brise des nuits
Et vagabond jusqu'à l'aurore,
Je viens pour des fins que j'ignore
Comme un fantôme que je suis...

Et c'est un cliquetement menu de jolis, très jolis petits vers, à rimes triplées et même quintuplées : telles les enfilades de rimes des Poésies fugitives, de Voltaire, ou des Déguisements de Vénus, du chevalier de Parny. Et les patriarches annoncent, dans ces coquets petits vers, que quelque chose de très grand va se passer en ce lieu. Ces vieillards sont gais et fins. L'imagination puérile, mais fleurie, du patriarche Jacob s'amuse à l'idée que le premier rayon du jour va dissoudre leurs ombres falotes. Ecoutez ces versiculs délicieux :

Et bientôt il ne restera,
Des trois ombres qui furent là,
Que trois blancheurs diminuées,
Trois grandes barbes voltigeant,
Puis trois petits flocons d'argent
Qui fondront comme trois buées!...

Les trois barbes évanouies, nous assistons à une scène, très bien faite, qui nous expose les misères, les discordes et l'aveuglement des habitants de Sichem. Arrive Jésus, — suivi de ses apôtres, grognons et revêche (comme ils seront tout le long du drame), et qui s'étonnent de l'entendre bénir Samarie. Ne leur a-t-il pas dit, naguère, d'éviter les Gentils et les Samaritains ? Alors, avec un luxe d'images dont l'élégance ornée prête un air de suffisance un peu béate à une condescendance qui, dans l'Evangile vrai, paraît simplement divine, Jésus leur explique qu'il a voulu ménager leur intelligence et qu'il n'a pu tout leur enseigner du premier coup. Puis il leur conte la parabole du bon Samaritain, en vers libres, sautillants et faibles ; de sorte qu'on dirait une fable de Florian ou de Lachambaudie.

— Là-dessus, il les envoie aux provisions et reste seul auprès du puits. Il voit venir de loin la Samaritaine, sa cruche sur l'épaule. Il en profite pour se montrer sous le jour d'un fin critique d'art, d'un connaisseur habile de la beauté des formes :

Voici bien, ô Jacob, le geste dont tes filles
Savent, en avançant d'un pas jamais trop prompt,
Soutenir noblement l'amphore sur leur front.
Elles vont, avec un sourire taciturne,
Et leur forme s'ajoute à la forme de l'urne,
Et tout leur corps n'est plus qu'un vase svelte, auquel
Le bras levé dessine une anse dans le ciel!...

Ces vers sont exquis. J'attendais que M. Brémond, en les détaillant, eût ce geste d'atelier, habituel aux sculpteurs, cette caresse de la paume qui palpe les contours ou ce coup de pouce dans l'air, qui achève de les modeler. Puis, avec un tendre à-propos, Jésus, devant la silhouette de la courtisane, songe que sa mère Marie eut un galbe pareil, quand, jeune fille, elle allait aussi à la fontaine. Après quoi, côtoyant presque cette pensée renanienne, que "la beauté vaut la vertu", il ajoute, avec un dilettantisme supérieur :

Elle a beaucoup péché, cette Samaritaine,
Mais l'urne dont a fui le divin contenu
Se reconnaît divine à l'anse du bras nu.

Cependant, Photine (c'est son nom) descend le sentier en chantant de petites chansons d'amour, charmantes et fort chaudes, traduites ou "adaptées" du Cantique des Cantiques. Jésus, qu'elle n'aperçoit pas d'abord, l'écoute et fait cette réflexion indulgente :

C'est une âme légère ainsi qu'une corbeille.

Puis il lui demande à boire. Elle le raille méchamment :

— Un Juif boire de l'eau d'un puits samaritain ?

Non, non, tu n'en auras pas.

Et je veux citer les vers qu'elle lui dit en cet endroit : car ces vers sur une cruche d'eau fraîche, ces vers d'un rendu surprenant, sont, à mon sens, les meilleurs de cet "évangile" :

Tu vois cette eau, cette eau limpide, si limpide
Que lorsqu'il en est plein le vase semble vide,
Si fraîche que l'on voit en larmes de leur,
En perles de clarté ruisseler la sueur,
La sueur de fraîcheur que l'amphore pansue,
Par tous les pores fins de son argile, sue!...
Cette eau qui donne soif rien qu'avec son bruit clair,
Si légère qu'elle est comme une liqueur d'air,
Eh bien! pour toi, cette eau, — c'est la loi, la loi

[dure, —
Cette eau pure, cette eau si pure, elle est impure!...

Le reste de la scène suit d'assez près le quatrième chapitre de l'Evangile de saint Jean ; mais, tandis que les paroles de la Samaritaine y sont très agréablement amplifiées, celles de Jésus y sont assez médiocrement traduites.

Donc, elle reconnaît le Messie, et l'adore. Elle l'adore comme elle peut. La chère créature a l'inadvertance de redire à Jésus les jolies strophes érotiques qu'elle chantait tout à l'heure ; sans doute pour fournir à Jésus l'occasion de se révéler psychologue compréhensif et féministe averti.

Je suis toujours un peu dans tous les mots d'amour,

dit-il délicieusement. Et il ne lui échappe pas que, au fond, la Samaritaine aux camélias s'essayait, avec ses amants, à l'amour divin.

— N'aie pas honte reprend-il :

Comme l'amour de moi vient habiter toujours
Les cœurs qu'ont préparés de terrestres amours,
Il prend ce qu'il y trouve, il se ressert des choses ;
Il fait d'autres bouquets avec les mêmes roses...

Ne crois donc pas que ta chanson me scandalise :
Un cœur que je surprends ne peut, dans sa surprise,
Se reconnaître assez pour inventer un chant ;
Mais il se trouble, il dit, dans son trouble touchant,
N'importe quel fragment de chanson coutumière ;
Et la chanson d'amour devient une prière.

Bref, une chronique de Colomba, supérieurement versifiée, sur le thème rajeuni des Deux sœurs de charité, de Béranger...

x x x

J'ai peur d'être injuste. Mais j'en appelle à ceux qui sont vraiment chrétiens ou qui se souviennent de l'avoir été, et qui croient, ou qui ont cru, que Jésus est Dieu. Pour ceux-là, le Christ signifie ou a signifié non seulement toute charité, mais peut-être plus essentiellement encore toute pureté. C'était à lui qu'ils pensaient dans leurs tentations, et c'était lui qu'ils craignaient dans les défiances de leur âme et de leur corps. Et voilà qu'on nous le fait parler tantôt comme Gautier et tantôt comme Renan ; comme tels artistes et tels sages que nous avons connus et qui furent de fort honnêtes gens, mais des hommes enfin, de pauvres hommes de chair et dont la sensibilité artistique, la science de la vie et l'indulgence sont peut-être un peu venues de ce qu'ils n'étaient ni parfaitement purs, ni parfaitement saints. On prête ainsi à Jésus une espèce de sensibilité, de sagesse et de miséricorde qui est, si je puis dire, à "base" de péché ; et c'est cela qui est offensant.

Et puis, il y a, dans les Evangiles, des paroles de Jésus qui ont été considérées comme divines, depuis dix-huit siècles, par d'innombrables âmes. Ces paroles, d'un sens profond et souvent d'un tour singulier, plus mystérieuses encore d'avoir passé d'un dialecte syriaque dans un grec et dans un latin barbares avant de nous être traduites dans la langue de nos mères, ont pris un caractère de grandeur et de sainteté à quoi rien ne ressemble. C'est en elles que Jésus paraît divin, et c'est en elles seules qu'il le peut paraître. Elles sont augustes, elles sont uniques : n'y touchez pas. Coudre des rimes à ces paroles sacrées, les ajuster à la mesure de l'alexandrin par le moyen d'ingénieux synonymes et de chevilles industrielles, me semble une besogne indigne de la puérilité ; et chercher à inventer des paroles "analogues" à celles-là me semble un attentat et une incongruité. Et je ne sais quoi d'irréductible, qui vient du plus profond de mon passé spirituel, s'insurge en moi, soit contre cette inconsciente impiété, soit contre cette monstrueuse faute de goût.

x x x x

Par bonheur, le deuxième acte est fort beau. C'est que la personne de Jésus en est absente. Les "em-

bellissements" ajoutés aux discours du Christ ne choquent plus, puisque ces discours sont, ici, rapportés et commentés par une femme. Et je sens que je pourrais aimer tout à fait ce tableau-là, s'il était en mon pouvoir d'oublier le premier tableau et de ne pas crier de douleur en me le rappelant.

C'est la place du marché, aux portes de Sichem. Cela grouille bien, Soleil cru, haillons éclatants, odeurs d'ail, de poisson, de jasmin et de miel... Photine accourt, illuminée, criant ce qu'elle a vu et entendu. Et son enthousiasme, sa prédication ardente, ses supplications, ses instances acharnées, que les injures et les rebuffades ne font qu'échauffer ; et les remous de la foule autour d'elle, et les rires et l'incrédulité des gens, puis leurs hésitations, et les premières adhésions qui entraînent les autres, et la contagion de foi qui s'empare de toute la foule : cela est excellemment distribué, aménagé, gradué ; et tout le tableau est comme emporté d'un large mouvement ascensionnel ; mouvement qu'arrête un instant le centurion septique et dédaigneux, proche parent du "procurateur romain" d'Anatole France ; mais qui repart ensuite plus irrésistible et pousse la ville entière, balançant des palmes, Photine en tête, vers le puits de Jacob, où le Christ est assis.

Je n'exprimerai qu'un seul regret. Cet "évangile" féminin et samaritain a quelque chose aussi de provençal, et même de napolitain. Les vers, colorés, souples, jolis même dans leurs négligences, — trop jolis, — sentent, en maint passage, l'improvisateur brillant, fils des pays du soleil. C'est l'Evangile mis en vers par un poète de cours d'amour, par un troubadour du temps de la reine Jeanne. Les images sont nombreuses, quelquefois neuves, mais généralement toutes petites. Et par exemple, nous connaissons le mot de Jésus :

— "Je ne briserai pas le roseau penchant et je n'éteindrai pas la lampe qui fume encore."

Cela suffit, à ce qu'il semble, et ces deux brèves images sont assez expressives. M. Rostand les enjolive en les détaillant :

Si le roseau froissé souffre d'une cassure,
Il n'achèvera pas le roseau d'un coup sec ;
Si la lampe crépite en noircissant son bec,
Il ne soufflera pas brusquement sur la lampe ;
Mais, pour que le roseau balance encore sa hampe,
Et l'offre encor ployante aux pattes de l'oiseau,
Il raccommode tendrement le roseau,
Et pour que, de nouveau, la flamme monte et brille,
Tendre, il relèvera la mèche avec l'aiguille.

C'est curieux de précision menue ; mais cette "hampe" et ces petites "pates d'oiseau", et ce "bec", et cette "mèche", et cette "aiguille" ; tout ce pittoresque de l'image en fait presque oublier le sens, et le divin précepte n'est plus qu'amusette de félibre miniaturiste. Ainsi encore, les anges qui baissent "les copeaux pris dans la chevelure" de l'enfant Jésus ; et l'ombre de la feuille de figuier, pareille à une main et qui "souligne d'un doigt bleu", sur le livre du centurion lettré, quelque beau vers d'Horace. (Déjà, dans son généreux poème aux Grecs soulevés, M. Rostand comparait la Grèce à une main écarquillée, et il disait que cette main avait "pour bague d'or Athènes, et Sparte pour bague de fer", — ce qui était charmant, — et qu'elle reposait "sur le coussin bleu de la mer", — ce qui gâtait tout.) Et ce qui était charmant, — et qu'elle reposait "sur le psaume que chantent les habitants de Samarie :

Et que les fleuves transportés,
Sortant de leurs grands lits leurs bras de tous côtés,
Applaudissent de leurs mains vertes.

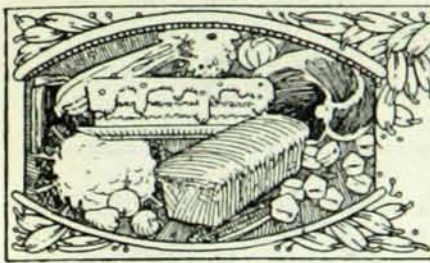
Cela est terrible, "mains vertes" s'aggravant ici d'un véritable jeu de mots sur "lits" et sur "bras". Cette exactitude des images poussée aussi loin que possible, dans le détail, et qui les glace à la fois et les rapetisse, c'est ce qu'on appelait, jadis, le "précieux". On se demande si c'est bien le style qui convient le mieux à un poème évangélique.

x x x x

Au dernier tableau, j'ai le chagrin de retrouver Jésus. Photine vient à lui, suivie de toute la ville, et lui dit ingénieusement, à la fin d'une tirade haletante, hachée exprès en tout petits morceaux, de la plus artificiel :

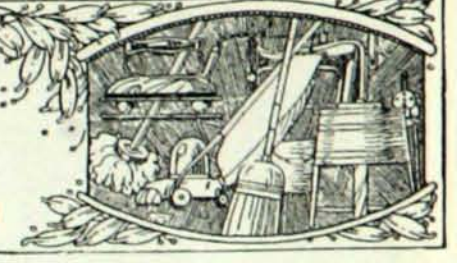
Humble, je ne suis rien dans tout ceci. J'apporte
Les clefs... mais oui, c'est tout... j'apporte, — et
[ne suis rien! —
Les clefs de tous les cœurs sur le coussin du mien.

(Suite à la page 35)



La Bonne Cuisine

"Petit poisson deviendra grand,
pourvu que Dieu lui prête vie."



COMMENT ON DRESSE LE COUVERT

Service de Table et Recettes

LA manière de dresser le couvert et d'ordonner un dîner, quand on a des convives, varie selon la mode.

La table doit être mise au moins une heure à l'avance, et il faut avoir soin, si le dîner se donne l'hiver, que la salle ait une chaleur modérée. La table à bouts arrondis a remplacé la table carrée, ce qui est bien plus commode pour la symétrie du couvert. Elle doit être garnie au préalable d'une épaisse couverture de laine spécialement destinée à cet usage et recouverte d'une belle nappe bien étendue. La nappe doit tomber tout autour à 15 pouces environ du parquet. Comme dernière nouveauté, remplaçant le service de table calendré et damassé, citons le service de table en toile fine, très souple, que l'on garnit de rivières de points à jour.

L'usage des napperons a disparu depuis que l'on emploie des brosses à miettes. On ne met plus de chemin de table.

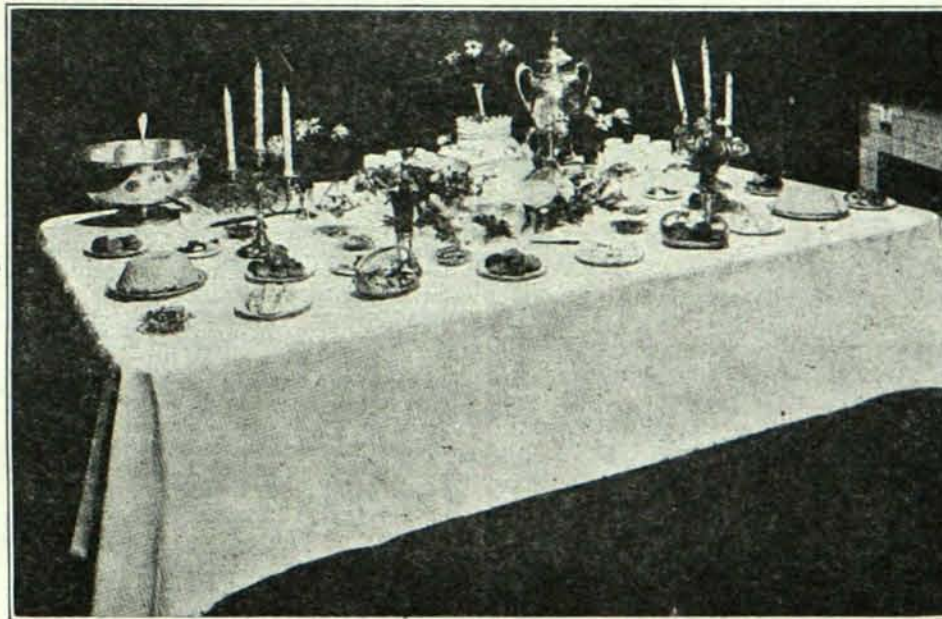
Il est utile de mettre sous la table, à la place des dames, de petits tabourets, et même en hiver des boules d'eau pour les personnes âgées. Les assiettes sont placées en nombre égal à celui des convives, et, pour que chacun ait une place suffisante, il faut environ 18 pouces par personne. La fourchette se met à gauche de l'assiette; la cuiller et le couteau à droite; l'extrémité est généralement appuyée sur un porte-couteau en cristal ou en plaqué.

La serviette pliée avec goût, mais sans prétention, est placée sur chaque assiette; le pain, qui généralement est un petit pain de fantaisie, est mis dans son pli. Les verres d'inégale grandeur sont groupés devant l'assiette, le plus grand sert pour les vins ordinaires, un plus petit pour les vins de Bordeaux ou de Bourgogne, un autre plus petit pour le madère. On les place en tuyaux d'orgue, par rang de taille, ou en bouquet. On se sert pour le champagne d'une coupe ou d'une flûte; pour les vins du Rhin, de verre de Bohême, rouge, vert ou doré.

Entre chaque convive, il y a d'un côté une carafe de vin et une carafe d'eau. Si, ce qui arrive souvent, l'exiguïté de la table ne permet pas d'en faire autant, il faut toujours s'arranger pour que chaque convive puisse se servir sans avoir recours à son voisin; il en est de même pour les salières doubles contenant le sel et le poivre. Dans le cas où le vin est laissé dans les bouteilles au lieu d'être mis dans des carafes, il faut avoir soin de les déboucher, de dégoudronner celles qui sont cachetées, et enfin de les débarrasser du sable qui pourrait salir la nappe, sans pourtant leur ôter leur air de vielle.

Les menus sont entourés d'un simple filet et

portent, inscrite en encre de couleur, la liste des mets. En haut la date du jour. A la campagne, on fait souvent précéder le menu d'une vue de la villa, ou d'une vue du pays, avec cette indication:



Villa des Cytises, dîner du...

Il en faut un pour quatre convives.

Il y a deux sortes de services: le service à la française et le service à la russe.

Les repas dits à la française comprennent trois services: le premier, celui des entrées, est composé de potage, puis du relevé, de deux ou quatre entrées. Aussitôt le potage servi, on fait cir-

Le troisième service est le dessert; il est composé de friandises propres à charmer l'oeil et le goût des convives (pièce de pâtisserie, fruits frais, compote, petits fours, fromage, confitures).

Le premier service doit être complètement dressé quand les invités entrent dans la salle à manger.

Ajoutons que le service à la française est presque complètement abandonné. Il réclame des pièces d'argenterie, un ovale placé au centre de la table et entouré par deux, quatre, six réchauds ronds. La mode russe tend à s'établir de plus en plus dans les dîners d'apparat. Elle consiste à couvrir la table, pour tout le temps des repas, des plats de desserts, d'entremets et de vases de fleurs. Les mets ne paraissent pas sur la table, ils y sont seulement présentés; puis ils sont découpés par un domestique sur une table dans un angle de la salle à manger ou dans une pièce voisine, et sont ensuite présentés à chaque convive. Ce nouveau mode a beaucoup d'avantages sur le service à la française, surtout en ce que les plats ne sont pas obligés d'attendre sur des réchauds et peuvent toujours être servis à point. Le service à la demi-russe est encore plus en usage, il consiste à ne placer sur la table que deux et même qu'un plat à la fois.

La table est éclairée, dans le "service à la russe", par des candélabres à abat-jour posés sur la table, mais cet éclairage n'est pas suffisant, il ne dispense pas de celui du lustre, de l'appareil électrique, de la suspension accrochée au milieu de la salle à manger.

Consommé macaroni

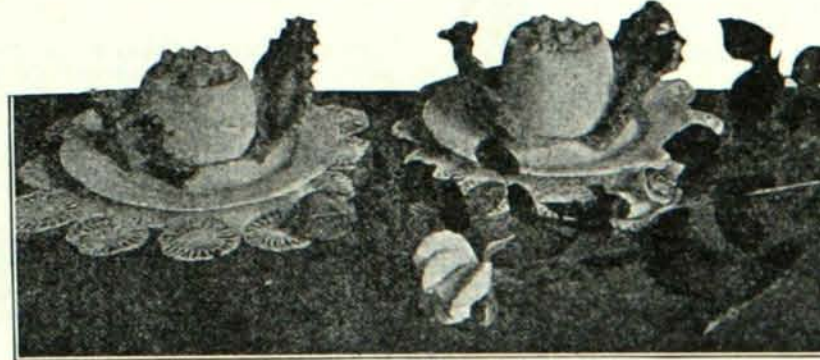
Préparez un consommé de boeuf. Cuisez à l'eau salée un quart de livre de macaroni, laissez refroidir, coupez en morceaux de deux pouces. Ajoutez au consommé et faites mijoter jusqu'à cuisson.

Consommé Julienne

Une pinte de bouillon de boeuf, une demi-tasse d'oignons cuits hachés fins, une demi-tasse de pois verts, une demi-tasse de fèves, sel et poivre.

Potage Parmentier

Après avoir épluché et lavé bien soigneusement de belles pommes de terre, on les met cuire avec de l'eau et du sel, pas trop d'eau, afin d'obtenir une belle purée bien farineuse. Quand les pommes de terre sont cuites, égouttez-les puis passez au tamis. Maintenant, remettez cette purée dans la casserole; remuez-la bien et mouillez au point que vous désirez avec du lait que vous aurez eu soin de faire bouillir avant. Servez avec des petits croûtons coupés en dés et frits.



culer les hors-d'oeuvre, on découpe le relevé pendant ce temps, et l'on sert ensuite les entrées, en commençant par les volailles.

Le deuxième service est appelé celui des entremets. Au milieu de la table, on met le rôti, aux quatre coins (ou des deux côtés si on n'en met que deux) les entremets. L'huilier et la salade ne paraissent que dans les repas intimes. On change de couvert au moins chaque fois que l'on a servi du poisson.



"Maman emploie"
**La POUDRE à PÂTE
 MAGIQUE**

Et la Vôtre"

Fabriquée en Canada. Ne contient pas d'alun.

La Cie E. W. Gillett Ltée

TORONTO, CANADA

Succursales: VANCOUVER, WINNIPEG, OTTAWA, MONTREAL, QUEBEC

Recettes

POT-AU-FEU. — La viande de boeuf, qu'il faut toujours autant que possible choisir la plus saine et la plus fraîchement tuée, fait le meilleur bouillon. Le veau n'est bon dans le pot-au-feu qu'en cas de maladie, attendu qu'il blanchit, affadit et atténue le bouillon. Un morceau de poitrine et même d'autre partie du mouton, relève le goût du bouillon et peut être servi le lendemain sur le gril. Les meilleurs morceaux pour le pot-au-feu sont : le paleron, la tranche, les os d'aloyau ou à moelle. Mettez la viande dans l'eau encore froide. Le feu ne doit pas être assez vif pour que le bouillon vienne à bouillir avant que l'écume ait monté et ait été enlevée aussi complètement que possible. Quant la viande est bien écumée, mettez le sel, ajoutez carottes, navets, céleri, une feuille de laurier, un ou deux clous de girofle et une gousse d'ail. On fait bouillir doucement jusqu'à ce que la viande soit cuite. Il faut de six à sept heures pour faire un bon pot-au-feu. La proportion est de trois livres de viande pour un gallon d'eau.

CONSOMME DE BOEUF. — On donne ce nom au bouillon ordinaire, que l'on a laissé bouillir beaucoup plus longtemps qu'il ne faut à un simple pot-au-feu; la viande n'a plus de saveur, le bouillon en a pris toutes les parties nutritives. Le vrai consommé a pour base les débris de toutes sortes de viandes crues et surtout rôties, auxquels on ajoute un quartier de poule, une demi-livre de jarret de veau, quelques légumes et le sel nécessaire. Quand ce mélange a bouilli de six à huit heures, on dégraisse et on passe au tamis. Passez ensuite à travers une serviette mouillée à l'eau froide et tordue. On ajoute à ce consommé soit des pâtes d'Italie blanches et cuites, ou des légumes cuits, comme on le verra dans les recettes suivantes.

CONSOMME ROYAL. — Préparez un consommé comme dans la recette précédente et tenez-le près du feu. Fouettez trois oeufs entiers et deux jaunes pendant une minute, ajoutez une pincée de sel et un demiard de lait bouillant, beurrez deux tasses, remplissez de la préparation; mettez-les dans une lèchefrite avec de l'eau bouillante et faites cuire au four durant 40 minutes. Laissez refroidir, sortez-les du moule, coupez en tranches d'un quart de pouce, divisez en petites bandes et ensuite en petits carrés que vous déposez à mesure dans la soupière.

CONSOMME MACARONI. — Préparez un consommé de boeuf. Cuisez à l'eau salée un quart de livre de macaroni, laissez refroidir, coupez en morceaux de deux pouces. Ajoutez au consommé et faites mijoter jusqu'à cuisson.

CONSOMME JULIENNE. — Une pinte de bouillon de boeuf, une demi-tasse d'oignons cuits hachés fins, une demi-tasse de pois verts, une demi-tasse de fèves, sel et poivre.

CONSOMME COLBERT. — Faites cuire à l'eau des légumes selon la saison, tels que carottes, navets, pois verts, fèves, choux-fleurs. On les coupe par petits morceaux comme pour la Julienne en donnant une bonne forme à chacun. Quand ils sont cuits, on les sert assez clair-semé dans un consommé de boeuf accompagné d'oeufs pochés.

POTAGE VELOURS. — A une pinte de bouillon de boeuf, ajoutez une

tasse de crème ou de lait; assaisonnez au goût. Versez maintenant lentement sur quatre jaunes d'oeufs, délayez avec une demi-tasse de lait. Réchauffez et servez tout de suite dans des assiettes chaudes.

POTAGE SUISSE. — Faites bouillir une quantité suffisante de bouillon de boeuf. Battez bien ensemble trois oeufs, deux cuillerées à soupe de farine et une tasse de lait. Versez ce mélange à travers un tamis dans la soupe bouillante avec sel et poivre.

POTAGE AU LAIT. — Faites bouillir le lait et ajoutez-y un peu de sel et de sucre; au moment de servir, ajoutez une liaison de quatre jaunes d'oeufs pour une pinte de lait, faites prendre sur le feu, en tournant avec la cuiller de bois, sans laisser bouillir. Quand le lait s'épaissit et s'attache à la cuiller versez sur des tranches de pain taillées minces.

POTAGE A LA PAYSANNE. — Mettez dans une marmite deux livres d'entre-côte de boeuf. Faites bouillir et écumez bien; jetez ensemble dans la marmite, un oignon blanc piqué de quatre clous de girofle, deux gousses d'ail, des carottes, des navets, quelques feuilles de céleri et une bonne poignée de sel. Laissez bouillir une heure. Ayez prêt un chou coupé en quatre; retirez du bouillon, s'il y a lieu, et mettez le chou dans la marmite avec une demi-livre de lard. Laissez cuire à point. Dressez les choux sur un plat, saupoudrez-les d'un peu de sel fin et de poivre; placez sur un autre plat la viande entourée de carottes et de navets.

SOUPE AUX PETITS POIS. — Faites bouillir de l'eau, jetez-y les petits pois, salez. Quand les pois sont cuits, ajoutez un morceau de beurre, servez avec quelques croûtons.

POTAGE PARMENTIER. — Après avoir épluché et lavé bien soigneusement de belles pommes de terre, on les met cuire avec de l'eau et du sel, pas trop d'eau, afin d'obtenir une belle purée bien farineuse. Quand les pommes de terre sont cuites, égouttez-les puis passez au tamis. Maintenant, remettez cette purée dans la casserole; remuez-la bien et mouillez au point que vous désirez avec du lait que vous aurez eu soin de faire bouillir avant. Servez avec des petits croûtons coupés en dés et frits.

Brochet à la Maître d'Hôtel

Videz et essuyez proprement votre brochet, fendez-le par le dos, faites-le griller, dressez-le sur un plat, garnissez le dedans de beurre frais marié de persil, sel et poivre, faites chauffer le plat légèrement et servez avec le jus d'un citron. On peut, pour éviter que le brochet ne se crève en grillant, l'envelopper dans un bon papier huilé.

Merluche fourée d'Ecosse

Prenez une merluche, mettez-la dans une poêle à frire après en avoir baissé la peau et versez-y assez d'eau chaude pour couvrir la peau et non le reste du poisson. Laissez le poisson dans le fourneau 15 minutes. A ce moment, il est temps de détacher la peau. Sortez le poisson du four, enlevez la peau complètement et enlevez l'eau de la lèchefrite. Remettez le poisson dans la lèchefrite avec assez de lait pour le couvrir et parsemez-le de morceaux de beurre.

Gin Canadien
 Melchers
Croix d'or
 LA BOISSON LA PLUS SAINE

(Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entropôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
 MONTREAL

UN SOULAGEMENT CERTAIN AUX MAUX DE FEMMES



TRAITEMENT GRATUIT DE 10 JOURS

"Orange Lily" est un soulagement certain à tous les maux de femmes. On l'applique à l'endroit affecté et il est absorbé par le tissu malade. La matière inutile accumulée dans la partie congestionnée est expulsée, de là soulagement général, par les vaisseaux sanguins et les nerfs sont tonifiés et renforcés, la circulation redevient normale. Comme le traitement repose sur des données strictement scientifiques et agit au foyer même de la maladie, ce ne peut que faire du bien dans tous les cas de dérangements féminins, y compris les menstruations retardées ou douloureuses, la leucorrhée, chute de la matrice, etc.

Flac. \$2.00 la boîte, suffisante pour un mois de traitement. Un traitement gratuit, suffisant pour 10 jours, valant 75c, sera envoyé GRATIS à toute femme souffrante qui nous fera parvenir son adresse.

Incluez trois timbres et adressez Mrs Lydia W. Ladd, Dept. 63, Windsor, Ont.
 EN VENTE PARTOUT DANS LES MEILLEURES PHARMACIES



Plantes d'appartements (Soins)

TOUTES les plantes d'appartement doivent être soigneusement arrosées. Leur feuillage sera chaque jour débarrassé de la poussière avec une éponge fine. On évitera les courants d'air, le voisinage des poêles, les lumières artificielles. On les tournera de temps en temps pour que toutes les parties de la plante reçoivent lumière et soleil et on les arrosera de préférence le matin ou le soir, jamais en plein soleil.

Le mélange suivant convient bien à la plupart des plantes de notre climat: terre franche de jardin, quatre parties; terre de bruyère, une partie; terreau, deux parties.

Caoutchouc.—Le caoutchouc est très robuste. Il supporte bien le grand air pendant la belle saison et pousse très bien dans de la bonne terre ordinaire.

Il se reproduit par boutures que l'on place dans des pots remplis de fumier et de terreau légèrement arrosé, bien abrités derrière une fenêtre.

Bruyères.—Les bruyères ont besoin de beaucoup de lumière, ne jamais les laisser longtemps en plein soleil.

Elles aiment la fraîcheur, mais redoutent une trop grande humidité. On les arrosera souvent, mais avec une très petite quantité d'eau à la fois.

Au commencement d'avril et en octobre, on les dépote, on secoue avec précaution les racines qui se trouvent en contact avec les parois du pot, on en supprime la trop grande abondance, puis on rempote et on comble le vide produit par de nouvelle terre de bruyère que l'on tasse légèrement.

Azalées.—Cet arbuste exige une pièce légèrement chauffée, jamais le grand soleil et des arrosages modérés.

Les azalées se multiplient facilement: on peut les diviser en éclats pourvus de racines, piquer les boutures dans un pot rempli de terre de bruyère et les tenir derrière une fenêtre exposée au soleil. Ils supportent la taille et le pincement.

L'Asparagus est une plante d'appartement qui demande peu de soins et dure très longtemps. Cette plante doit être conservée à l'intérieur, la terre humide. Il faut arroser souvent le feuillage; éviter pour lui le soleil et le voisinage des appareils de chauffage. Quand on achète cet arbuste, il est nécessaire de le mettre dans un pot plus grand que celui du fleuriste. Rempotage en mars avec un mélange de terreau et de terre de bruyère.

Il faut avoir soin de les changer de pot après la floraison, le fond du pot sera garni d'une petite pierre pour laisser passer l'eau d'arrosage.

Palmiers.—Plante très robuste qu'on arrose modérément et dont on essuie régulièrement les feuilles à l'éponge.

Fougères.—Les fougères du climat canadien sont très robustes et se plaisent surtout à l'ombre. Les arroser très peu et passer souvent les feuilles à l'éponge humide.

Jacinthes.—Se cultivent en pot et en carafe.

La culture en pot est des plus faciles. L'oignon est piqué dans un mélange de terre franche et de bon terreau et recouvert de 8 à 10 centimètres. On arrose quotidiennement en laissant la plante exposée au soleil. Quand elle sera défleurie et fanée, on l'arrachera par un temps sec et on fera sécher au soleil les oignons.

Quand ils seront bien secs, on détachera les petits bulbes fragmentaires qui, l'année d'après, fourniront une nouvelle plante.

Si l'oignon commençait à pourrir, on le nettoierait jusqu'au vif et on le mettrait à sécher au soleil. Quand les oignons de jacinthes serrés dans un tiroir se mettent à pourrir, il faut se hâter de les planter.

Culture sur eau.—En commençant dès novembre, on aura des fleurs tout l'hiver. Il est bon d'introduire dans la carafe une pincée de sel de cuisine ou de salpêtre ou encore de charbon de bois en poudre pour empêcher l'eau de se corrompre. Maintenir les carafes toujours pleines et renouveler l'eau si elle moisit ou verdit.

Les plantes fleurissent mieux dans un verre de couleur sombre, quand la lumière ne frappe pas directement les oignons.

Il faut aussi que le bulbe ne touche que l'eau et n'atteigne jamais le fond du vase dont le contact le ferait pourrir.

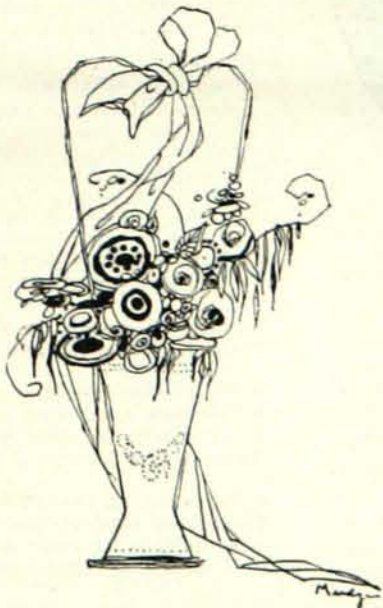
Les carafes doivent être loin d'une trop grande chaleur; la floraison sera plus lente, mais beaucoup plus belle. La meilleure température est 12 à 16°.

Il faut d'abord enraciner les oignons dans l'obscurité, à l'abri du froid et attendre pour les mettre au jour que la pousse ait atteint 5 à 10 centimètres de développement.

Si les oignons moisissaient, il faudrait se hâter d'enlever les écailles contaminées.

Le Palmier des Indes ou Aréquier demande beaucoup de chaleur, d'humidité et de lumière. Arrosage très fréquent.

Pleris cretica.—Fougère de la zone tropicale. Lumière modérée mais grande chaleur et arrosages quotidiens pendant l'été.



Une bonne journée
commence avec une
bonne tasse de café~
SEAL BRAND
Chase & Sanborn



Des mains douces et blanches
L'orgueil des jolies femmes

POUR l'œil observateur, les mains sont souvent des révélatrices indiscrètes de l'âge. Le Baume Italien Campana les rend souples, belles et agréables à toucher. Le Baume Italien Campana est absolument essentiel en hiver, lorsque les vents froids du septentrion gercent et irritent la peau de votre visage et de vos mains. Ils guérissent, assouplissent et blanchissent la peau, tout en la préservant des gerçures et des rugosités.

Faites-en un usage libéral chaque soir et avant de vous exposer aux intempéries. Il sèche rapidement sans laisser la peau collante — il est rafraîchissant, odorant et calmant. Les hommes aiment à s'en faire une application sur la figure après la barbe.

Direction pour une douzaine d'usages avec chaque bouteille. Vous pouvez vous le procurer chez votre pharmacien, en bouteilles à large goulot. Essayez-le.

CAMPANA CORPORATION Limited, Toronto

Baume Italien Campana
L'Emollient Original de la Peau



DU PAPILLON DE LA MODE à la femme dont les revenus sont limités.

Les Patrons de "Mon Magazine" satisfont ce désir particulier d'originalité dans l'élégance, et ils constituent en même temps une économie.

Si vous voulez avoir cette apparence bien mise, vous ne manquerez pas de choisir les modèles publiés dans "Mon Magazine".

DES AILES

IL fait doux... Dans le village, la petite église se dresse toute blanche, si jolie avec sa longue flèche de pierre aiguë sous le ciel... Les habitants la regardent familièrement... Ils ont oublié qu'elle est belle... Sur le parvis, des enfants jouent, la fontaine de la place jase, l'air est évangélique, un âne brait, des poules gloussent, et là-haut, dans les clochetons, des oiseaux s'égosillent.

Le chœur.—Tio, tio, tio, tio, tio, tio, tinx... Nous sommes les immortels... Notre chant perce la nuée... Nos ailes battent de plaisir...

La pie.—Qu'est-ce qu'ils radotent de leurs becs pointus?

Le chœur.—Nous sommes les immortels... Notre

La pie.—Assez! honorables bavards! On le sait que vous êtes immortels, depuis le temps que vous le piaillez.

L'alouette.—Par la terre, par les rets, par les nuées, par les filets, accordons nos hymnes, mes frères; gazouillons, mes soeurs. En ce beau jour de printemps, laissons aux hommes leurs vaines disputes...

Le chœur.—Epopoi, popoi, popopo, popoi, popoi, popoi. Nous sommes les immortels...

Les hirondelles.—Cui-cui. Pourquoi immortels, après tout?

Le chœur.—Iotorotorotorotororo! Parce que nous avons des ailes, chers fils.

Tous.—C'est juste. Epopoi, popoi. Nous avons des ailes.

Le pinson.—Halali. Tiotio. Je chante d'aise.

Le merle.—De mon gosier sortent des cantilènes.

La pigeonne.—L'amour a des ailes. Rrrra. Rrrre.

Le rossignol.—O ma-tendre colombe, les nuits, plus belles que les jours, me font pâmer!

Le coq gaulois.—La Victoire vole avec des ailes.

La cigale.—Je ris, je stride. Je stride, je ris. Le soleil est dans mes ailes.

Le chœur.—Nous sommes les immortels! Nous avons des ailes!

Des cloches sonnent à toute volée. C'est Pâques. Les oiseaux s'enfuient, éperdus, vont, virent, tournent, crient, pépient, dessinent dans les airs de larges circuits, puis, craintivement, un à un, reviennent se poser au bord du clocher.

Le chœur. à voix basse.—Des ailes! Il faut des ailes!

L'alouette.—Pourquoi, ô mes amis! quittâtes-vous si vite notre douce assemblée?

Le roitelet.—J'allai picorer le myrte et la menthe.

Le loriot.—Moi, j'habitai un instant le rameau de lierre.

La mésange.—Je fus dans le taillis surprendre ma commère pie.

Le merle.—J'allai happer le cousin à la trompe aiguë et quelques moucheron aussi.

La pigeonne.—Je roucoulai, ma soeur, dans les branches fleuries.

Les hirondelles.—Nous partîmes nous rafraîchir le gosier de rosée.



Le coq gaulois. la crête en colère. — Allez-vous-en tous aux corbeaux! Charlatans! Vous mentez comme les hommes.

Le chœur. à mi-voix. — Nous sommes les immortels!

Une clochette tinte, des sons d'orgue montent de l'église, des hommes et des femmes, courbés, prient... Les oiseaux se taisent et, curieux, volettent le long des vitraux.

L'alouette.—Venez! Venez! Venez tous! plus près, plus près, entendre un grand secret... Les hommes...

Tous. l'interrompant.—Des lâches, des fourbes... de pâles mortels pétris de boue... Laide race sans ailes.

Le chœur.—Sans ailes... Sans ailes... Ils ne sont pas immortels! Popoi, popoi, popo, poua, poua!

L'alouette.—Chut!... Je vois... Je sais... Je crois...

Tous.—Elle voit... Elle sait... Elle croit.

Le geai.—Que vois-tu? Que sais-tu? Que crois-tu? Dis-le, vite et vite, et vite...

L'alouette.—Chut!... à personne... C'est juré.

Tous.—Juré! Tiotiotio!

L'alouette.—Quelquefois, les hommes, ô mystère effrayant! ont des ailes.

Tous. très vite. — Qu'est-ce qu'elle dit? (Bis).

L'alouette.—Quand, penchés ainsi, ils prient... leurs paroles... Chut! c'est juré!... leurs paroles s'enlèvent dans le ciel... C'est

comme si les mots qu'ils prononcent avaient des ailes!

Le chœur.—Ils seraient immortels comme nous! (Tous à la fois.) C'est impossible! Savaient-ils le retour des douces brises? Connaissent-ils les vents propices? Ont-ils porté dans leur bec le rameau d'olivier? Saisissent-ils les présages? Charment-ils les bosquets de leurs mélodies printanières? Font-ils leurs nids? Sont-ils capables de préserver le fruit dans sa fleur? Détruissent-ils les insectes nuisibles?

L'alouette.—Mes frères, mes soeurs, je vous le dis: les hommes ont des ailes... Un des nôtres a chanté pour Jehanne la pastoure; des oiseaux ont mêlé leur ramage aux douces paroles de saint François. Les hommes, ô mes amis! entendent nos voix. Voyez: l'air est miraculeux. C'est le printemps. L'amour se pose sur les buissons; la chanson est tendre en avril. Paix entre les oiseaux et les hommes! Écoutons ce qu'ils murmurent sous leurs voûtes illuminées. L'odeur de leur encens est douce comme une fleur.

Les hommes.—Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés les enfants de Dieu! Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux!...

L'alouette.—Cela est beau, mes frères... A notre tour, chantons nos plus suaves cantiques.

Tous. religieusement.—Tio, tio, tio tinx..., trioto, tobrix.

Les hommes.—Célébrons cette Pâque, non point avec le vieux levain, ni avec le levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité.

L'alouette. hors d'elle. — Regardez, mes soeurs, leurs paroles, doucement, montent au ciel.

Le chœur. émerveillé. — Ils sont immortels! *Tous.* — Comme nous! Comme nous!

Yvonne SARCEY.

ECCE HOMO

"VOILA l'homme!..." disait le proconsul

[aux Juifs]
En leur montrant Jésus pâle, les yeux pensifs,
Enveloppé de pourpre et le front ceint d'épines.
Et, comme chaque mot de ces pages divines,
Cet ironique outrage au prisonnier muet
Soudain se magnifie et jette le reflet
D'un si mystérieux, d'un si puissant symbole,
Qu'un monde tout entier tient dans cette parole.
— Voilà l'homme! — Drapé dans le manteau

[des rois,
Où s'en va-t-il? Vers son Calvaire, vers
[sa Croix.
C'est pour l'ensanglanter que le sort le
[couronne,
Pour le tuer qu'un peuple immense l'environne.
— Voilà l'homme! — Héros d'un triomphe
[qui ment,

Victime qu'un bourreau vêt somptueusement
Et qui n'a de recours dans la sinistre fête
Que de courber l'épaule et de lever la tête:
L'épaule pour porter le faix du bois mortel,
La tête pour chercher du regard dans le ciel
Le Père qui nous fit une loi du supplice.
— Voilà l'homme! — Et qui doit vider l'amer

[calice
Dans l'abandon, certain de reconnaître un jour
Que cette loi si dure est une loi d'amour.

PAUL BOURGET.

VERS LE CIEL

OR, le troisième jour après la mort du Juste,
A l'aube, un grand frisson sur la terre
[passa;
Un ange descendit du firmament auguste,
Roula la lourde pierre et, calme, s'y posa.

Son vêtement luisait comme la neige pure,
Le ténébreux sépulcre en fut tout éclairé;
La splendeur du soleil luisait sur sa figure;
De sa propre lumière il était entouré.

Les gardes, en voyant flamber la nuit livide,
Tombèrent foudroyés d'indicible frayeur;
Mais déjà le tombeau de Jésus était vide,
Et l'ange y répandait sa céleste lueur...

Oui, comme il l'avait dit en sa parole austère,
Le supplice infamant de la croix terminé,
Il monterait s'asseoir à la droite du Père,
Son front encor sanglant de gloire couronné.

Il a vaincu la mort, il a brisé la tombe,
Et prouvé que son verbe était la vérité;
Et, depuis qu'au Calvaire il expira, retombe
Le fruit de ces douleurs sur l'homme
[racheté...

O Sauveur, vois l'angoisse éparse au sein
[du monde!
Que de deuils, que de pleurs; de maux et
[de combats!
L'humanité s'égare en une erreur profonde
Loin de la bonne route et loin de tes deux
[bras!

O Christ, Refuge de Vie, ô Christ, Lumière
[et Voie,
Guide nos faibles pas vers le but éternel,
Accorde-nous l'amour, et donne-nous la joie
De monter chaque jour un peu plus vers le
[ciel!

ALBERT LOZEAU.



"J'Apprendrai l'Anglais!"

"Je peux faire ce que d'autres ont fait avec l'aide des International Correspondence Schools". La connaissance de la langue anglaise me rendra plus utile à la compagnie qui m'emploie et augmentera mes chances d'avancement. Les hommes d'affaires les plus prospères de la Province savent l'anglais tout comme le français, et nombre d'entre eux sont redevables de cette supériorité au Cours d'Anglais "I.C.S.". Je peux en faire autant.



La Méthode Linguistique "I.C.S." occupe, depuis près d'un quart de siècle, une place importante dans l'enseignement du français et de l'anglais. Décidez-vous dès maintenant—aujourd'hui même—à apprendre l'anglais.

Rien n'est plus facile. Mettez un disque anglais "I.C.S." sur votre phonographe—ayez votre livre en main—et écoutez.

Vous entendrez—une fois ou cent fois, à votre gré—des mots et des phrases prononcés dans un anglais très pur. En lisant ces mêmes mots et ces mêmes phrases dans votre livre, vous apprendrez par la à parler, lire, et écrire l'anglais.

Sur demande, nous nous empressons de vous envoyer notre brochure intitulée: "L'Etude de l'Anglais Simplifiée".

International Correspondence Schools
Canadian, Limited
Ecole de Langues, Dépt. 115
1517, rue Mountain, Montréal, Canada.
Messieurs: Envoyez-moi tous les détails concernant votre méthode d'enseignement de l'anglais.
Nom.....
Rue et No.....
Ville.....

CORS GUÉRIS

Mesdames!

Pourquoi souffrir plus longtemps de

CORS et DURILLONS

MAXOL

les enlèvent rapidement et sans douleurs. Quelques applications suffisent.

Prix: 50c la bouteille

Envoyé par malle sur réception de 60c.

ANTICOR

Beauceville, - Qué.

UN NEZ PARFAIT S'OBTIENT FACILEMENT



Le Modèle Trados No. 25 refait tous les nez difformes, à la maison, sans douleur et rapidement. Le seul dispositif garanti redresser le nez. 100,000 clients satisfaits. Recommandé par les médecins. Modèle 25 Jr., enfants. Demandez notre brochure gratuite qui indique comment vous en servir.

M. TRILETY, expert en redressement du nez
Dépt. 2896 Binghamton, N.Y.

Les canadiens-français et le milieu Américain

(Suite de la page 5)

ment, afin que les classes qui se dirigent vers les affaires soient pourvues d'outils mieux adaptés à la concurrence qu'elles ont à vaincre. Ce coup de barre ne doit pas être purement intellectuel. Certes une généralisation plus grande de l'enseignement économique dans les écoles, les collèges et les universités s'impose, mais il faut par-dessus tout une directive morale afin d'orienter la jeunesse vers la collaboration, la coopération et l'effort collectif. Dans un milieu américain et dans notre siècle il importe de comprendre que les formes du travail se sont modifiées et qu'il n'est plus possible d'ignorer l'importance de l'efficacité et du rendement.

N'allons pas commettre l'erreur, dans un milieu de civilisation économique qui s'est créé et développé indépendamment de toute contrainte ou tutelle politique, d'attacher une importance exagérée aux discussions politiques. Nos revendications dans le domaine politique ne sont pas compliquées et ce qui leur manque, ce n'est ni l'éloquence ni l'habileté de ceux qui les font valoir, mais beaucoup plus, à mon sens, l'appui d'une force économique consciente du devoir qui lui incombe de mettre ses ressources matérielles au service de ses aspirations légitimes dans le domaine moral et intellectuel. Certes, il est nécessaire d'exercer notre action dans tous les domaines et c'est parce qu'il semble qu'elle ait été moins effective dans le domaine économique que nous devons nous hâter de combler cette très grave lacune qui pourrait compromettre des libertés acquises et des traditions conservées au prix de très grands sacrifices. Les 65,000 paysans qui, après la cession à l'Angleterre, choisirent de demeurer sur le sol canadien, durent créer de toutes pièces, sans cadres et sans hiérarchie, une civilisation. Un certain nombre de ces paysans devinrent, suivant les exigences les plus pressantes, des magistrats, des avocats, des médecins, des ingénieurs, des banquiers, des industriels, des commerçants etc., et nous n'avons pas à rougir des résultats acquis et des progrès accomplis. Ce serait cependant une erreur fatale que de fermer les yeux sur les points faibles de notre armature et de ne pas prendre vigoureusement les initiatives qui s'imposent pour combler les lacunes et redresser les rangs.

Beaucoup de gens s'alarment de l'invasion du capital étranger qui vient mettre en valeur nos ressources naturelles. Si d'autres viennent exploiter ces richesses, c'est qu'elle méritent de l'être, et c'est parce que nous ne les exploitons pas nous-mêmes. La menace la plus sérieuse n'est pas celle qui pénètre sous forme de capital-argent mais celle qui est représentée par le capital moral et intellectuel d'hommes mieux préparés que nous à tirer parti de richesses naturelles que la Providence avait mises à notre disposition et que nous aurons laissé glisser entre nos mains inhabiles ou paresseuses en nous contentant de recevoir en échange un plat de lentilles. Si nous continuons à disséminer, à éparpiller, à émietter notre effort, cherchant notre satisfaction dans la multiplication de petites affaires possédées et dirigées par une seule personne, au lieu de constituer de fortes entreprises collectives, notre langue, nos traditions et nos lois ne tarderont pas à disparaître du commerce, de la finance, de l'industrie, en un mot d'une partie vitale de notre civilisation, de la vie économique. Si, en France, on déplore l'individualisme propre aux latins, et qui est une sécession de l'individu à l'égard de la communauté, songez combien cet "individualisme négatif", selon le mot de M. Romier, est plus dangereux pour nous, dans ce pays où il se heurte à l'esprit d'organisation et de coopération de l'Anglo-Saxon.

Dans le domaine des réalisations pratiques l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales de Montréal est appelée à rendre d'immenses services, mais son action doit être étendue dans des proportions considérables, et doit être préparée par la formation reçue dans les écoles d'enseignement secondaire et supérieur. L'Ecole des Hautes Etudes Commerciales prépare des cours nouveaux qui s'adresseront aux ingénieurs, aux avocats et aux notaires. C'est une opportune initiative et qui déterminera, du moins nous l'espérons, l'entrée dans la carrière des affaires d'hommes qui, joignant à une culture générale une solide préparation spéciale, sauront prendre confiance en eux-mêmes, inspirer confiance aux leurs, obtenir la collaboration des capitaux, et mettre en oeuvre les méthodes modernes de production et de distribution.

Lorsque nos ancêtres vinrent coloniser cette partie de l'Amérique, ils l'appellèrent la Nouvelle-France, et c'est bien d'un territoire nouveau comme d'une civilisation nouvelle qu'il s'agit. C'est du sort d'une terre d'Amérique que nous nous préoccupons. N'est-il pas vrai, docteur, que, penché sur le malade que vous voulez soulager, vous cherchez d'abord à saisir le cri de la nature qui cherche à se défendre? Si le témoignage du médecin ne suffit pas, dois-je faire appel à celui du poète, qui le confirme? Vous rappellerai-je les beaux vers de Rostand dans le dialogue entre la Faisane et Chanteclerc, et que je voudrais pouvoir claironner, comme il conviendrait:

"Je ne chante jamais que lorsque
[mes huit griffes
"Ont trouvé, sarclant l'herbe et
[chassant les cailloux,
"La place où je parviens jusqu'au
[tuf noir et doux.
"Alors, mis en contact avec la bon-
[ne terre,
"Je chante! et c'est déjà la moitié
[du mystère,
"Faisane, la moitié du secret de mon
[chant,
"Qui n'est pas de ces chants qu'on
[chante en les cherchant,
"Mais qu'on reçoit du sol natal, com-
[me une sève!"

et plus loin:
"La terre parle en moi comme dans
[une conque,
"Et je deviens, cessant d'être un oi-
[seau quelconque,
"Le porte-voix en quelque sorte of-
[ficiel
"Par quoi le cri du sol s'échappe vers
[le Ciel".

Notre sol nous crie de toutes ses forces qu'il est terre d'Amérique. Resterons-nous sourds à sa voix et, lorsqu'on nous répètera: "Emparons-nous du sol", finirons-nous enfin par comprendre qu'il ne s'agit pas seulement de la bonne terre arable, mais aussi de nos forêts immenses, de nos puissantes chutes d'eau, de nos mines, de nos voies navigables, de toutes les ressources qui n'attendent que notre effort pour nous donner de la richesse. Nous avons le devoir de créer de la richesse, non pour en tirer de stériles satisfactions, mais pour en faire la collaboratrice et l'indispensable auxiliaire de la soeur de charité et de son hôpital, du savant et de son laboratoire, du professeur et de son université, du peintre, du musicien, du poète, de tous ceux qui veulent soulager la misère, faire progresser l'humanité et embellir notre civilisation. N'oublions pas que l'asservissement économique entraîne généralement et à brève échéance la domination politique; si nous tardons davantage à nous qualifier pleinement pour répondre à notre vocation de Français d'Amérique, nous cesserons d'être de bons Canadiens et nous nous préparerons à devenir des Américains quelconques.

FIN



Rhumatisme

Le "Minard's" est l'ennemi de toutes les affections rhumatismales. Pratiquez des frictions énergiques et répétées.

Soulagement immédiat. Assouplissement des articulations. Vie nouvelle apportée aux tissus.

Frictionnez! 63F



ENFANTS ROBUSTES ET HEUREUX

Father John's Medicine sau-
vegarde l'héritage de santé
des petits

Gargonnet et fillette ont droit à une enfance heureuse et saine, car cela complètera pour beaucoup dans leur avenir. Leur succès dans la vie en dépend aussi souvent beaucoup. La plupart des mères comprennent cela et prennent tout le soin de procurer à leurs enfants abondance d'aliments nutritifs. Il y a cependant beaucoup d'enfants qui, vu le défaut de certains reconstituants vitaux dans leur nourriture, ne réussissent à améliorer ni leur santé ni leur poids. C'est ici que Father John's Medicine vient en aide à la mère que tourmente l'état de santé précaire de l'un de ses enfants.

Father John's Medicine contient précisément les éléments nutritifs et toniques que réclame l'enfant souffrant de dénutrition. Sa base est de l'huile de foie de morue sous sa forme la plus pure mêlée de telle façon à d'autres ingrédients précieux que l'enfant affaibli et épuisé en puisse assimiler facilement les merveilleux éléments nutritifs. Pendant ces derniers 70 ans, des milliers de mères s'en sont remises au Father John's Medicine du soin de conserver leurs enfants sains et forts. Les mères savent que cet ancien et célèbre remède est exempt d'alcool et de drogues dangereuses et que c'est le remède sûr pour chaque membre de la famille.

GRATIS 5000

PRIMES

Bagues, montre, Camera, etc., à votre choix, demandez 100 paquets de graines pour vendre et le catalogue de primes.

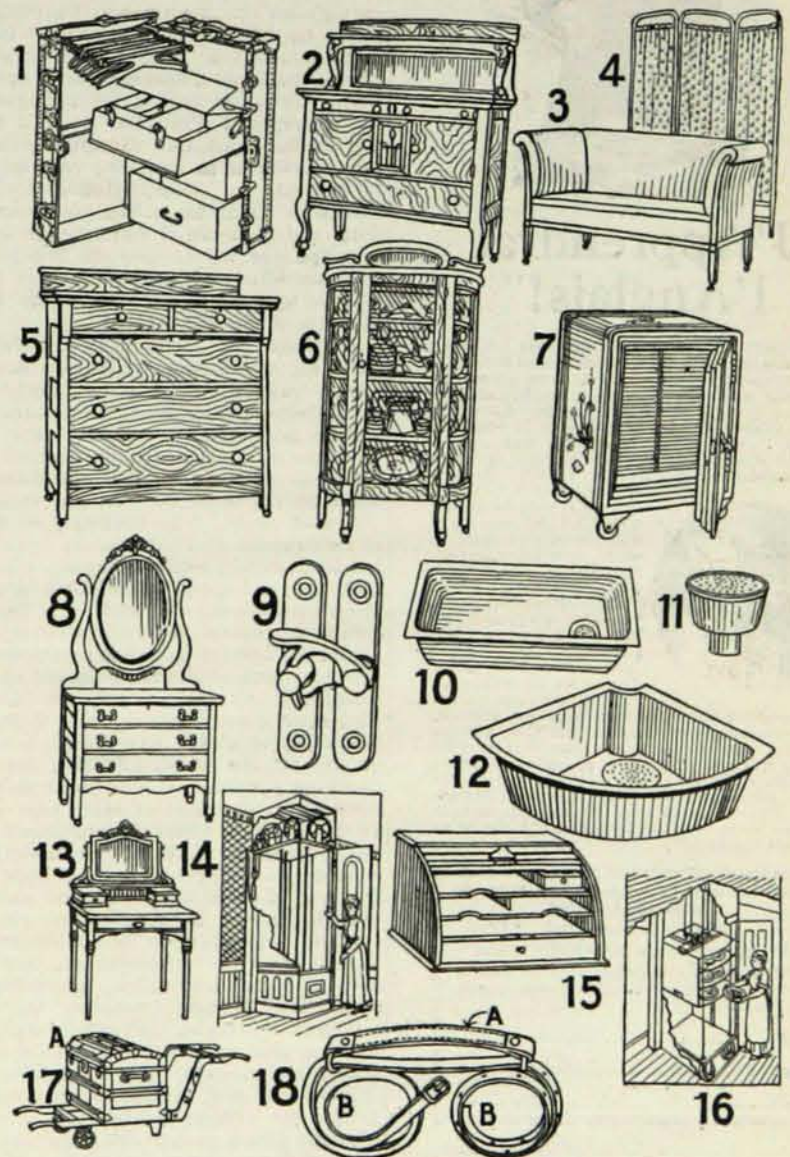
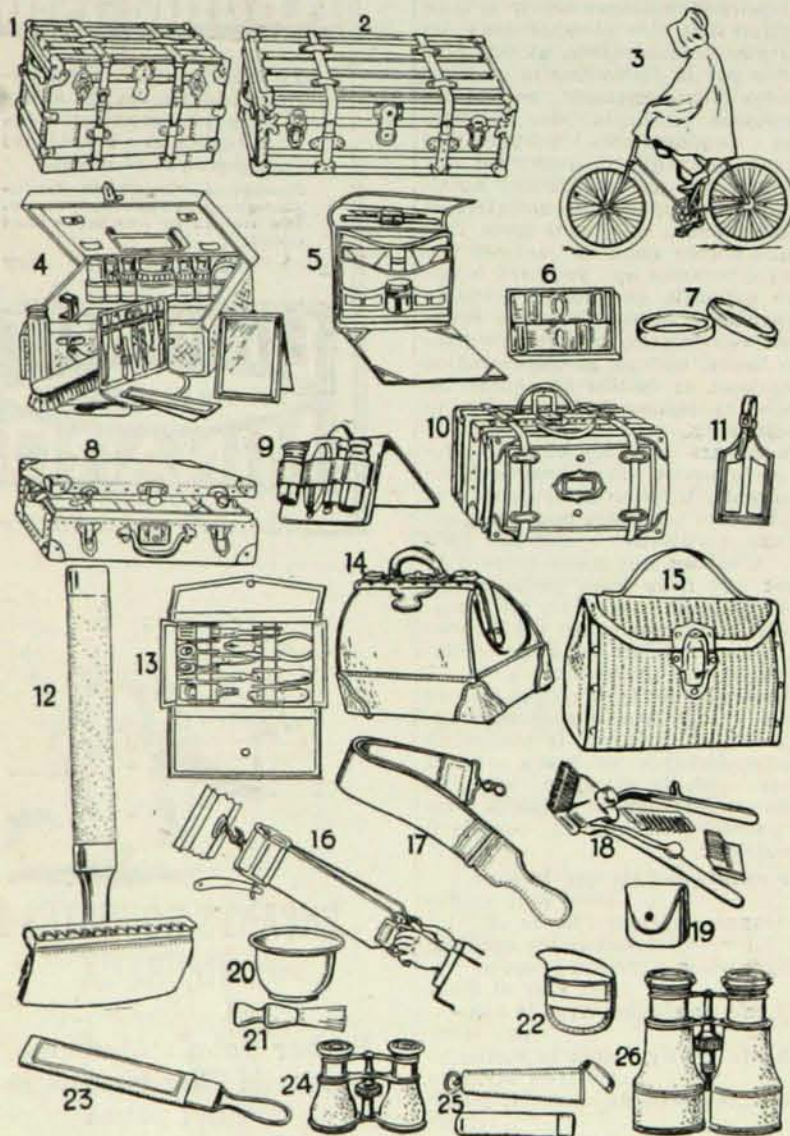
ALLEN NOUVEAUTES,

St-Zacharie,



Qué.

Parlons mieux !



Extrait de 2,000 mots bilingues par l'image, par l'abbé Etienne Blanchard. Prix: 30c. Du même auteur: *Dictionnaire du Bon Langage* (60c pour n'importe laquelle des quatre éditions); *Jeux de Cartes du Bon Langage* (35c); *En garde!* (40c); *Le Bon Français en Affaires* (50c); 1,000 mots illustrés (50c). Le tout franco. Timbres acceptés. Adresse: L'abbé Etienne Blanchard, église St-Jacques, Montréal.

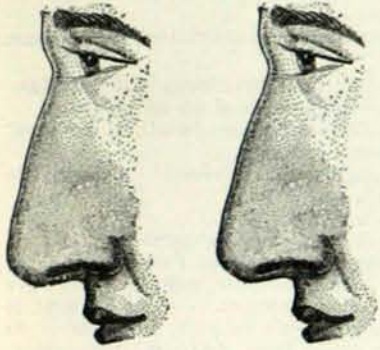
VALISERIE, MAROQUINERIE, LUNETTERIE

- | | |
|--|--|
| 1. Malle (pas valise).
Trunk. | 12. Rasoir de sûreté.
Safety razor. |
| 2. Malle de cabine.
Stateroom trunk. | 13. Nécessaire à ongles.
Manicure set. |
| 3. Pélerine de cycliste.
Cyclist pelerine. | 14. Sacoche.
Satchel. |
| 4. Nécessaire de voyage.
Travelling kit.
Comprenant: glace à raser, onglie, chausse-pied (cuiller à chaussure), pâte dentifrice. | 15. Sacoche (en fibre).
Straw, fibre satchel. |
| 5. Papeterie de voyage.
Travelling writing-case.
Contenant tout ce qu'il faut pour écrire en route. | 16. Cuir automatique.
Automatic razor strop. |
| 6. Brassards.
Arm bands. | 17. Cuir à raser.
Razor strop. |
| 7. Brassards métalliques.
Wire arm bands. | 18. Tondeuse.
Clipper. |
| 8. Porte-habit.
Suit case.
Parmi les différentes variétés de valises à main, il y a la sacoche (satchel), la trousse de voyage, la valise bombée, la valise à soufflet, le fourretout et le porte-habit. Ce mot remplacera avantageusement suit case. Ainsi, au lieu de dire:
J'ai mis mon suit case à la parcel office, disons:
—J'ai consigné mon porte-habit. | 19. Portefeuille.
Pocketbook. |
| 9. Flaconnier.
Flask case. | 20. Bol à raser.
Shaving mug. |
| 10. Valise à soufflets.
Bellows valise. | 21. Blaireau, savonnette.
Shaving brush. |
| 11. Porte-adresse.
Trunk tag, name tag. | 22. Portemonnaie.
Change purse. |
| | 23. Cuir rigide (à raser).
Cushion strop. |
| | 24. Lorgnette.
Opera glass. |
| | 25. Fume-cigarette.
Cigarette tube.
Ne pas confondre avec porte-cigarette, étui qui empêche les cigarettes de se briser dans la poche du fumeur. |
| | 26. Jumelles.
Field glass. |

AMEUBLEMENT

- | | |
|---|--|
| 1. Malle-armoire.
Wardrobe trunk. | Plaque métallique percée, ou grille qui, à l'entrée d'un tuyau, arrête les ordures. |
| 2. Dressoir, buffet.
Side board. | 12. Evier d'angle.
Corner sink. |
| 3. Causeuse de vivoir.
Living room soffet. | 13. Coiffeuse.
Dressing table. |
| 4. Paravent.
Folding screen. | 14. Ascenseur.
Elevator.
Ne pas dire élévateur (elevator). En anglais, on dit aussi lift. |
| 5. Commode.
Chiffonnier. | 15. Classeur à rideau.
Desk file cabinet. |
| 6. Vitrine à vaisselle.
China cabinet. | 16. Monteplat.
Dish elevator.
Petit montecharge hissant les plats de la cuisine à la salle à manger. |
| 7. Coffrefort.
Safe. | 17. Diable d'hôtel, de gare.
Truck.
A) malle: trunk (pas valise). |
| 8. Commode coiffeuse.
Dresser. | 18. Courroie de voyage.
Parcel handle.
A) poignée: handle.
B) courroie: strap. |
| 9. Espagnolette.
Sash-window fastener. | |
| 10. Evier (pas lévier).
Sink. | |
| 11. Crapaudine.
Sewer grating. | |

Nez et Gorge Délivrés du Catarrhe!



Des centaines de nez et de gorges dans tout le Canada et les Etats-Unis ont été délivrés du Catarrhe et de son cortège d'ennuis de toutes sortes. Ces nez et gorges étaient très mal—du moins quelques-uns. Ils ennuiaient leurs propriétaires depuis très longtemps. Les nez s'étaient bouchés—des croûtes formées—du mucus s'était amassé que le malade devait expectorer dans son mouchoir continuellement.

Ce mucus visqueux et purulent tombe du nez dans la gorge qu'il écorche et blesse, avec une sensation continuelle de chatouillement des plus désagréables.

Pas besoin de s'étonner si les yeux qui vont de pair avec ces nez et ces gorges, sont faibles et nagent dans l'eau—si l'haleine est infecte et si le sens de l'odorat s'émousse graduellement.

Mais combien ces nez et ces gorges ont changé grâce à la Méthode de Traitement inventée par le Spécialiste du Catarrhe Sproule, 430 Cornhill Building, Boston. Ils sont redevenus ces portions du corps claires, douces et si utiles, remplissant le rôle assigné par le Créateur. Tout le dégoutant mucus a disparu parce qu'il n'y a plus d'inflammation et de germes du Catarrhe pour le causer. Les yeux, le nez, la gorge sont devenus libres et clairs. Ces ennuyeuses sensations de lassitude ont disparu—et les malades guéris rencontrent leur amis le sourire aux lèvres et ne se demandent plus quelles complications ont résulté de leur Catarrhe.

Consultation Gratuite sur votre Nez et votre Gorge

Voulez-vous savoir comment votre nez et votre gorge seront débarrassés de ce Catarrhe? Répondez simplement à ces questions, notant le oui ou le non au fur et à mesure que vous lirez le questionnaire. Mettez votre adresse, vos nom et prénoms et envoyez par la poste au Bureau du Spécialiste Sproule.

CE COUPON donne droit aux lecteurs du Samedi à une consultation gratuite sur le Catarrhe.

Avez-vous la gorge au vif?
Eternuez-vous souvent?
Votre haleine est-elle infecte?
Avez-vous les yeux mouillés?
Prenez-vous facilement le rhume?
Avez-vous le nez bouché?
Crachez-vous souvent?
Des croûtes se forment-elles dans votre nez?
Souffrez-vous beaucoup de l'humidité?
Vous mouchez-vous fréquemment?
Perdez-vous l'odorat?
Avez-vous mauvaise bouche le matin?
Avez-vous une sensation de malaise dans la tête?
Avez-vous à vous nettoyer la gorge au lever?
Avez-vous dans la gorge une sensation de chatouillement?
Du mucus vous tombe-t-il du nez?
Ce mucus vous tombe-t-il dans la gorge?

NOM ET
PRENOMS.....

ADRESSE.....

Le Spécialiste Sproule s'occupe de débarrasser les nez et les gorges de l'inflammation de la membrane muqueuse appelée le Catarrhe—depuis 40 ans, après avoir étudié et gradué à l'Université de Dublin, Irlande. Quelconque s'occupe d'un travail depuis 43 ans sait ce qu'il dit, et il vous dit: "Si votre nez ou votre gorge sont devenus des victimes du Catarrhe, prenez conseil et soignez-vous tout de suite. Vous regretterez d'avoir retardé."

Quand arriveront vos réponses aux questions ci-dessus, il vous sera envoyé un conseil GRATUIT sur la manière de vous débarrasser du nez et de la gorge du Catarrhe, suivant votre cas particulier. Il n'y a pas de raison pour que votre nez et votre gorge n'appartiennent pas à une personne heureuse; faites comme des centaines d'autres, délivrez-vous du Catarrhe.

Ne tardez pas un instant, écrivez tout de suite. Considérez combien le Catarrhe affecte votre nez et votre gorge et prenez les moyens de restituer à ces organes toute leur force. Ecrivez en français ou en anglais. Répondez dès maintenant et envoyez vos réponses au:

SPECIALISTE POUR LE CATARRHE
SPROULE

430 Cornhill Building, Boston Mass

Les trésors du Géant

(Suite de la page 14)

mins, mais je n'avais jamais vu la voie ferrée avant de partir pour Montréal.

—Que comptiez-vous faire dans cette grande cité? demanda le vieux.

—Y gagner ma vie.

—Possédiez-vous de l'instruction?

—J'ai fréquenté, par ci par là, la petite école. Aussi ne m'attendais-je pas de faire monnaie de mon faible savoir mais de me servir de mes bras robustes. J'étais accompagné du jeune homme qui m'avait conseillé cette aventure et, arrivés en ville, nous nous embauchions débardeurs.

—C'est un rude travail! dit la mère Larisière.

—J'étais habitué aux rudes labeurs de la ferme, mais je compris bientôt qu'il y avait une grande différence entre le travail à l'air pur de nos campagnes et la tâche que j'accomplissais, à fond de cale, dans la poussière suffocante et l'air irrespirable. Après quelques mois de ce martyre, mes poumons se mirent à réclamer l'atmosphère résineux de mon pays et je décidai de regagner mes pénates lointaines.

—Il n'y a pas, à Montréal, que le métier de débardeur, avança le père Larisière.

—Je le sais bien. Cependant, comme je suis campagnard dans l'âme, je n'ai pas aimé la ville et je n'y remettrais plus les pieds.

—Peut-être songez-vous à vous marier dans votre village? demanda la femme.

Le géant éclata franchement de rire et déclara:

—Croyez-vous qu'avec mes traits rébarbatifs et ma grosse tête creuse, je puisse inspirer à une jeune fille autre chose qu'un sentiment de répulsion?

—Vous exagérez, monsieur Béland, s'écria le vieillard.

—Je me suis condamné au célibat perpétuel et j'en prends philosophiquement mon parti.

—L'on devine tout de suite chez vous, une parfaite honorabilité jointe à une grande bonté, déclara la dame avec conviction.

—Je sais beaucoup de filles romanesques qui verraient en vous l'idéal de leurs rêves! renchérit le père Larisière.

—Je n'ai rien d'un héros de roman et les filles n'entrèrent jamais dans ma vie! répondit le colosse en branlant la tête.

—Que diriez-vous si, un jour, vous me coupiez l'herbe sous le pied? fit en souriant Paul Allaire.

—Ce jour n'arrivera jamais. Trêve de plaisanteries, laissez-moi terminer mon histoire et tu raconteras la tienne à ces braves gens. Donc, je pris la décision de revoir mon village. Mais, avant de quitter la ville pour toujours, je songeai à m'accorder le plaisir d'une ascension sur le Mont-Royal. Je m'engageai courageusement dans les interminables escaliers qui conduisent au sommet de la montagne. Enfin, à bout de souffle, je parvins à la Terrasse. Un spectacle si grandiose frappa mes yeux que je restai bouche bée.

Je fus tiré de mon extase par la voix d'un gamin, le petit Paul Allaire que voilà, qui disait drôlement: "Hé, l'ami, de grâce fermez votre piège à mouche!"

J'allais tancer d'importance le polisson quand ce dernier esquissant un geste théâtral me posa cette question:

—N'avez-vous pas, à nos pieds, un beau gros village? La bourgade de Hochelaga fait des progrès, n'est-ce pas? Remarquez comme les naturels du pays se construisent maintenant de magnifiques huttes. Voyez les énormes canots d'écorce, à l'ancre, près du rivage. Les hautes tours que vous apercevez sur les rives du fleuve Saint-Laurent vous cachent les gigantesques chaloupes de guerre et de com-

merce des Peaux Multicolores de nos jours. Voyez-vous de grandes embarcations qui sillonnent les eaux, en dégageant une colonne de fumée? C'est que les passagers fument le calumet dont la fumée s'échappe par un immense entonnoir...

—Pas de farces, Ignace, m'écriai-je en coupant court au discours du gavroche.

Paul Allaire me répondit par un jeu de mot et, de fil en aiguille, il me questionna si adroitement que je lui dévoilai, par le menu, mon passé, mon présent et mes projets d'avenir.

—Vous avez l'intention de défricher un lot et de vivre en ermite? demanda-t-il enfin, en ricanant.

—Oui, mon garçon.

—Vous êtes consentant à tirer, toute votre vie, le diable par l'appendice caudal et de vous priver toujours de l'union conjugale?

—Je sais que je suis né pour vivre solitaire et pauvre.

—Et, si je vous disais que vous deviendrez riche et que vous aurez une épouse et une douzaine d'enfants?

—Tais-toi donc, Philémon! fis-je en éclatant de rire.

—Je parle sérieusement, répondit-il en sortant de sa poche des découpures de journaux.

Il me conduisit ensuite à un banc écarté, à l'ombre d'arbres touffus, et se mit en devoir de me prouver qu'il était sur la trace d'un trésor.

—Ne l'avez-vous pas traité de farceur? s'amusa le vieillard.

—Ce diable de gamin gagna si bien ma confiance que je promis de le suivre jusqu'à la découverte du trésor qu'il convoitait.

—Et, M. Allaire croit que cette fortune a été cachée dans nos parages? demanda en souriant madame Larisière.

—Je le crois sincèrement. N'y a-t-il pas, près d'ici, une rivière appelée Rivière au Chien? demanda Paul Allaire.

—Oui, monsieur. Je me suis souvent demandé pourquoi ce cours d'eau porte ce nom, répondit le vieux Larisière.

—Je compte trouver ici des indications précieuses.

—Et si vous localisez le trésor? s'émerveilla la vieille.

—Voici notre projet que nous vous confions sous le sceau du secret. Comme l'hiver est à nos portes, il nous faudrait construire, près de la rivière, une chaude bâtisse, dépense considérable, trop considérable pour notre bourse; ce campement et nos allées et venues afin de nous approvisionner éveilleraient la curiosité des forestiers et toutes sortes de difficultés en résulteraient.

—Sans compter que l'hiver n'est pas propice pour pratiquer des fouilles, avança le vieillard.

—Je crois deviner que vous allez travailler, la semaine, pour le compte de M. Alderson et que c'est le dimanche, tout en vous délassant, que vous chercherez à localiser le trésor, déclara madame Larisière.

—Vous avez deviné juste. Nous comptons, au cours de l'hiver, découvrir l'endroit exact où le trésor a été enfoui et, l'été prochain, bien secrètement, nous viendrons en prendre possession, répondit Paul.

—Quelle est la valeur approximative de la fortune que vous recherchez? questionna la femme.

—Il s'agit d'une somme de \$200,000.

—Mazette! la somme est rondelette! exclama le vieux.

—Nous ne l'avons pas encore en portefeuille, mais, pour gagner la richesse, de cette manière ou d'une autre, je suis prêt à remuer ciel et terre! proclama sincèrement Paul Allaire.

(Suite à la page 34)



HOTEL CHATEAU CHAMPLAIN

401 RUE ST-PAUL 401
QUEBEC

En face de la gare du PALAIS
Construite en 1928

Entièrement à l'épreuve du feu, 200
chambres avec bain, douches, eau
courante.

Terrain pour parquer 200
automobiles

TABLE D'HOTE ET A LA CARTE
Plan américain: \$4.50 et plus
Plan européen: \$2.00 et plus

Une
Nouveauté
Pour l'hôtesse
qui recherche des
mets distingués

CONFITURES
AUX
FRAISES
DES BOIS



CONFITURES AUX
FRAISES DES BOIS
"OLD CITY"

DISTRIBUTEURS EN GROS
OLD CITY MFG CO. LTD.
118 RUE ST-PIERRE MONTRÉAL.

Mon traitement
vous
offre la santé



Femme, j'ai subi
comme vous maux
de tête, maux de
reins, constipation, attaques de nerfs et
insomnies. L'expérience et l'étude m'ont
enseigné les remèdes à ces maux. Je puis
maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi
simplement des détails sur votre
compte et je vous expédierai absolument
gratuit, un traitement d'essai de dix
jours. Je suis venue en aide à des cen-
taines de femmes.

MME. M. SUMMERS

a/s Vanderhoof & Co. R26P

BOITE 59 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens



Les trésors du Géant



(Suite de la page 33)

—Et moi, pour mettre à jour le précieux coffret, je suis prêt à remuer pierres et terre! s'écria drôlement Béland.

—Sais-tu, vieux, que nous avons coupé la parole à M. Béland? Reprenez le récit de l'aventure qui vous a conduits chez nous.

—Ce ne sera pas long: nous nous préparons en hâte, nous partons précipitamment après avoir formé de nos hardes et de quelques outils un gros baluchon. Nous faisons quelques heures de chemin de fer, nous descendons à une petite station, perdue dans la forêt, nous nous chargeons de notre bagage, nous sommes surpris par une tempête, le désespoir nous gagne, nous enfoncez votre porte! Mon histoire est finie.

—Votre extrême lassitude et vos honnêtes intentions excusent votre geste hardi mais le Polonais n'avait aucune raison de nous chasser de notre demeure, répondit la vieille.

—Le Polonais Polsuk a la manie de faire maison nette, expliqua le père Larisière.

—Trois fois, au cours de l'hiver dernier, il a vidé la hutte des bûcherons et forcé ceux-ci à coucher à la belle étoile, dit la vieille.

—J'ai hâte de le voir tenter de renouveler cet exploit! explosa Béland en serrant les poings.

—Je souhaite que vous puissiez lui tenir tête! exclama le vieux.

—Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir! Maintenant je cède la parole à mon ami.

—J'ai peu de choses à ajouter aux explications de mon compagnon, commença Allaire, en souriant. Je dirai simplement que j'ai vingt ans, que je suis né à Montréal et que je n'ai quitté cette ville que pour venir ici. Je vous avouerai que vos grands bois muets me causent une impression pénible de profonde tristesse et que j'y préfère l'animation de ma chère cité. Ai-je besoin de vous annoncer que je suis blond, que j'ai les yeux bleus, que je mesure cinq pieds et huit pouces et que je pèse cent quarante livres, puisque mon compagnon ne vous a pas dit qu'il est très brun, qu'il a les yeux noirs et brillants, qu'il mesure sept pieds et un pouce et qu'il accuse le poids de deux cents soixante cinq livres?

A ce moment, un pâle rayon de soleil pénétra dans la cuisine et la vieille alla ouvrir la porte pour voir si le beau temps était revenu pour de bon.

—Le diable bat sa femme, c'est-à-dire qu'il pleut encore, mais la tempête tire à sa fin, proclama-t-elle joyeusement.

—Nous allons avoir le temps de monter au campement, cet après-midi, fit le géant, en se levant.

—Je ne vous le permettrai pas! protesta généreusement le père Larisière, car les chemins sont autant de ruisseaux. La nuit prochaine nous allons avoir une grosse gelée qui vous fera un trottoir de verre.

—Nous allons rester, déclara Paul Allaire.

—Nous irons, après dîner, nous promener sur le lac et quand la rosée sera disparue, j'irai vous montrer mon morceau de terre neuve, expliqua le vieillard.

A ce moment on entendit, venant de l'étable, un long beuglement.

—Vieux, les vaches veulent sortir, fit la femme.

—Venez voir mes animaux, invita le fermier.

A l'écurie, le vieux leur montra ses deux vaches et énuméra toutes leurs qualités pendant qu'il les détachait et les envoyait paître ou plutôt se délasser car elles n'étaient pas affamées. Il leur fit aussi voir cinq chevaux, dont quatre estropiés et, expliqua que ces bêtes reprendraient le travail

forestier, aussitôt que leurs blessures seraient guéries.

—Les chevaux se blessent fréquemment dans les chantiers, affirma David Béland.

—Certains charretiers sont des bourreaux, fit tristement le vieux.

—Mais, vous avez ici un jeune cheval qui n'est certainement pas invalide, remarqua le géant en montrant une bête magnifique.

—C'est notre trotteur et comme il ne sort pas souvent, il engraisse et semble avoir le diable au corps. Nous ne l'attellerons pas avant les chemins de neige alors que nous nous proposons d'aller visiter nos chers enfants.

—Nous serons heureux de vous revoir, exclama Paul Allaire.

—J'ai ici, continua le fermier, un cochon à l'engrais que je vais tuer pour les fêtes, pour régaler nos enfants qui viennent toujours, à cette occasion, nous rendre visite.

—Y a-t-il rien de plus agréable que de faire boucherie, s'écria joyeusement le gros, homme, boudin, saucisse, cretons, est-il rien de meilleur?

—Il est certain que la boucherie nous procure de merveilleux plats! convint le vieillard en se faisant claquer la langue. J'ai encore deux autres pourceaux que je vais hiverner et une quinzaine de poules et un coq finissent l'inventaire de mes animaux de ferme.

—Tout ce bétail appartient à M. Alderson, n'est-ce pas? demanda Paul Allaire.

—Oui, monsieur. Le patron me donne un bon salaire et, de plus, pourvoie à notre nourriture.

—Et, comme résultat, vous brassez l'argent à la pelle! exclama le géant avec conviction.

—Je réalise des économies et je n'ai, de ma vie, été plus heureux! répondit le vieillard en sortant de l'étable avec les deux voyageurs.

Ils s'amuserent, pendant quelques instants, à regarder les volailles s'agiter avec un entrain réjouissant et soudain la mère Larisière apparut sur le seuil de la maison et cria:

—Venez vite, le dîner est servi!

—Allons nous attabler, sans retard, car ma vieille n'aime pas laisser refroidir la soupe, souffla le vieillard, en souriant.

Pendant le repas, l'on parla du programme de l'après-midi.

—A présent que le soleil est revenu, fit le père Larisière, nous allons faire un tour de chaloupe et pêcher une friture pour demain.

—C'est bien, mais il m'aurait fallu du mouton pour le souper, déclara la femme.

—Nous ne nous attarderons pas sur le lac et nous irons ensuite à la bergerie, répliqua le mari, en faisant un geste d'intelligence.

—Je ne puis vous les montrer tous à la fois, car ils sont errants dans l'immensité forestière, déclara le vieux, avec mystère.

—Pourquoi ne leur faites-vous pas un enclos? reprit Paul Allaire.

—Cela m'est impossible, fit le vieux en souriant toujours.

—Ne craignez-vous pas qu'ils ne soient dévorés par les ours? questionna avec horreur David Béland.

—Les ours en dévorent peu mais les loups en immolent un grand nombre, assura le père Larisière, d'une voix triste.

—Monsieur Larisière, vous m'effrayez! s'exclama Paul Allaire. Ainsi il y a dans cette forêt des ours féroces, des loups sanguinaires et, sans doute, des Sauvages meurtriers?

—Ne vous alarmez pas conseilla le vieillard avec bonté, car les ours ne s'attaquent que très rarement à l'homme; les victimes humaines des loups se comptent ici sur les doigts d'une seule main; quant aux rares Peaux-

Rouges, ils ont, depuis des siècles, enterré la hache de guerre et son devenu de paisibles citoyens comme vous et moi.

—Aujourd'hui, les descendants de ces farouches guerriers des premiers temps de la Nouvelle-France, ne portent-ils pas des noms français? s'informa David qui n'avait jamais vu de Sauvages.

—Oui, monsieur. Quelques uns ont choisi un court vocable et d'autres ont traduit littéralement leur nom sauvage, expliqua le vieux.

—Oh, oui, je sais, s'écria joyeusement Paul Allaire, lecteur passionné des ouvrages de Cooper, Aimard et autres écrivains semblables, ils se font appeler Le grand Serpent, L'oeil de Faucon, Le Hibou, etc.

—Ces noms sont des traductions mais il y a des Indiens qui se nomment simplement Delisle, Canadien, etc. Cependant, les traducteurs enragés se sont affublés de noms baroques: Tête-A-L'Ail, Poil-Au-Corps, Face-De-Viande...

—Vous voulez nous faire rire! s'exclama Paul Allaire.

—Je vous dis l'exacte vérité, assura le vieillard.

—Enfin, ce n'est pas plus risible que le nom de Blanche porté par une négresse! philosopha le malin Allaire.

L'on s'amusa beaucoup de cette réflexion et le repas se termina le plus gaiement possible. Bientôt les hommes furent sur la grève et, d'un tour-nemain, le colosse traîna la lourde chaloupe et la faisait flotter.

Les trois hommes y prirent place. Le géant saisit les rames et se mit à nager vigoureusement pendant que le vieillard guidait de l'aviron. Paul, assis à l'arrière, regardait avec admiration fuir les rives et courir les arbres que le miroir liquide lui montrait renversés.

Lorsqu'il furent arrivés à l'embouchure d'une petite rivière, le vieillard fit arrêter l'embarcation et se mit à préparer les lignes.

Bientôt, trois bouts de fil trempaient dans l'eau limpide et David capturerait un superbe poisson cependant que Paul sentait mordre à sa ligne.

Nous ne nous attarderons pas à décrire tous les faits et gestes de nos heureux pêcheurs; nous nous bornerons à dire que, charmés de leur promenade, ils revinrent vers trois heures. Il montrèrent à la vieille, avec un plaisir évident, le produit de leur pêche miraculeuse et s'empressèrent d'apprêter leurs poissons avant de les confier à la poêle de la cuisinière.

Le soleil s'approchait de l'horizon quand le vieillard dit à ses deux compagnons en clignant de l'oeil:

—Il nous reste à aller chercher le mouton de ma vieille.

—Faut-il aller loin? demanda Paul Allaire.

—Au bout de mon défrichement.

—Allons! proposa aussitôt le géant.

Le père Larisière se munit de sa puissante carabine et prit les devants.

—Craignez-vous de rencontrer des ours? questionna Paul.

—Les originaux sont de beaucoup plus dangereux! répondit le vieux en le regardant dans les yeux.

—Votre forêt est peuplée de tant de bêtes dangereuses que je n'oserais jamais m'y aventurer seul! dit Paul en blémissant.

A cet instant, le père Larisière s'arrêta brusquement et souffla:

—Jetez-vous sur le sol et ne bougez plus!

Les deux hommes obéirent aussitôt: le chasseur avait aperçu un superbe chevreuil qui paissait à peu de distance. Le vieillard épaula son arme et fit feu: il vit la bête se lever subitement sur son arrière-train et retomber ensuite à la renverse.

—Sur quoi avez-vous tiré? demanda avidement Paul en se relevant.

—Sur un de mes moutons, parbleu! s'amusa le vieux.

—C'est un chevreuil! s'étonna le géant.

—En effet.

—Alors, vous ne possédez pas de moutons, questionna Paul.

—Non, monsieur, mais les cerfs des bois m'en tiennent lieu car ils sont si nombreux que je puis me nourrir de leur chair sans craindre d'en exterminer la race.

—Heureux pays, loin des gardes-pêche et des gardes-chasse! émit joyeusement David Béland.

Le chevreuil avait été foudroyé et ne bougeait déjà plus. Le vieillard se mettait en devoir de le dépouiller quand le colosse dit:

—La nuit s'en vient, monsieur Larisière, laissez-moi prendre votre gibier sur mes épaules et le porter à la maison.

—Mais cette bête pèse plus de trois cents livres!

—Elle en peserait cinq cents que je la transporterai quand même! fit le géant en se chargeant du chevreuil.

On juge de l'étonnement joyeux de la femme quand elle vit le géant jeter à terre la grosse pièce de venaison. Est-il nécessaire de dire que, ce soir-là, nos héros firent un nouveau festin?

Comme nous aimons à croire que nos lecteurs désirent assister à la première rencontre de David Béland et de Polsuk, surnommé: La terreur de la Forêt, nous passerons rapidement sur les événements de la veille. Nous dirons seulement que nos héros entamèrent une partie de cartes qui se termina après minuit: au comble de l'enthousiasme, les vieux parlaient de passer la nuit blanche.

La prédiction du père Larisière s'accomplit: le lendemain matin, une couche de glace recouvrait les mares et le sol était de pierre.

Au cours du déjeuner, David, d'une voix triste, annonça:

—Monsieur et madame Larisière, dans quelques minutes nous allons vous quitter, mais nous n'oublierons jamais votre bonté envers nous; nous vous en devons toujours une reconnaissance infinie.

En disant ces paroles, Béland avait tiré sa bourse et tendait au vieillard un billet de banque.

—Cher monsieur, gardez votre argent! répondit le vieillard.

—Mais, nous ne sommes que des étrangers et comme tels il est juste que nous payions notre écot, expliqua Paul Allaire en mettant aussi la main à son gousset.

—Je le répète, gardez votre argent.

—Alors, donnez-nous des commissions pour vos enfants, proposa David.

—Puisque vous voulez bien nous rendre quelques services, je vous donnerai pour Jean des mitaines de laine dont il va bientôt avoir grand besoin pour aller à la chasse.

—N'avez-vous pas aucune mission à me confier? demanda Paul Allaire.

La mère Larisière resta pensive et, tout-à-coup:

—Mais, j'y pense, je vais profiter de l'occasion pour envoyer à Marcelle le chandail rouge qu'elle n'attendait qu'à sa vacance de Noël.

—Cela donnera à Paul un prétexte pour lier conversation avec votre demoiselle, fit David en souriant à son ami.

—Vous pourriez prendre avantage de la même circonstance pour parler à Marcelle, fit remarquer finement la mère.

—Je serai enchanté de la voir et de lui parler, mais je me connais; timide avec le beau sexe, comme je le suis, j'aurai une attaque soudaine de

paralysie de la langue! répondit en riant le colosse.

—Vous verrez que Marcelle n'est pas "gênante!" dit la mère avec conviction.

Le repas étant terminé, les hommes allumèrent une pipe.

—Pendant que vous allez causer encore un peu avec mon vieux, je vais mettre dans vos sacs les mitaines et le chandail.

A huit heures, Allaire et Béland se levèrent pour partir et les deux vieillards commencèrent une longue suite de recommandations qu'ils chargeaient les voyageurs d'énoncer à leurs enfants. Il était neuf heures quand enfin les deux amis donnèrent une dernière poignée de main à leurs hôtes.

—Bon voyage, bonne chance! leur souhaita le père Larisière, n'oubliez pas de dire à nos enfants que nous sommes en bonne santé et que nous prions pour eux.

—Ne manquez pas de leur dire que je leur recommande de ne pas omettre leurs prières, matin et soir, répéta la mère.

—Nous n'y manquerons pas, répondit Paul Allaire en plaçant son baluchon sur son dos.

David Béland l'imita et, après avoir salué les deux vieux, nos deux aventuriers se mirent en route.

—Vous arrêterez nous dire bonjour quand vous repasserez devant notre porte, invita généreusement le vieillard.

—Nous reviendrons vous voir, affirma le géant, d'une voix émue, nous vous remercions de toutes vos bontés à notre égard et nous vous disons : au revoir, à bientôt!

—A bientôt et que Dieu vous garde! répondit le vieillard en agitant la main avant de rentrer dans sa maison.

Nos deux voyageurs traversèrent la ferme et, avant de s'engager dans la profonde forêt, ils se retournèrent pour jeter un dernier regard à l'humble construction qui les avait abrités si providentiellement.

—Ces deux vieux, quelles braves gens! exclama Paul Allaire.

Les grands bois, l'avant-veille mornes et désolés étaient maintenant gais et animés : les oiseaux qui refusaient toujours de s'expatrier devant les menaces de l'hiver s'en donnaient à cœur-joie et chantaient gaiement; à quelques pas de nos héros, des chevreuils, des porcs-épics, des lièvres et des perdrix traversaient tranquillement la route.

—Je ne m'étonne plus que le chasseur Jean Larisière soit si attaché à cette partie si intéressante de notre Province, s'écria soudain David.

—C'est ici le Paradis des Nemrods! approuva son compagnon.

CHAPITRE III

Nos voyageurs arrivèrent au campement Alderson, à midi et demie.

Il y avait là sept constructions : la grande hutte des bûcherons, reliée à la cuisine par un court passage couvert; une autre longue hutte servant d'étable à proximité d'une quatrième bâtisse où logeaient les charretiers; une cinquième habitation servait d'hôpital et la sixième était la buanderie. Six de ces édifices étaient faits de bois équarri et ensuite blanchi à la chaux. Les murs, épais de plus de

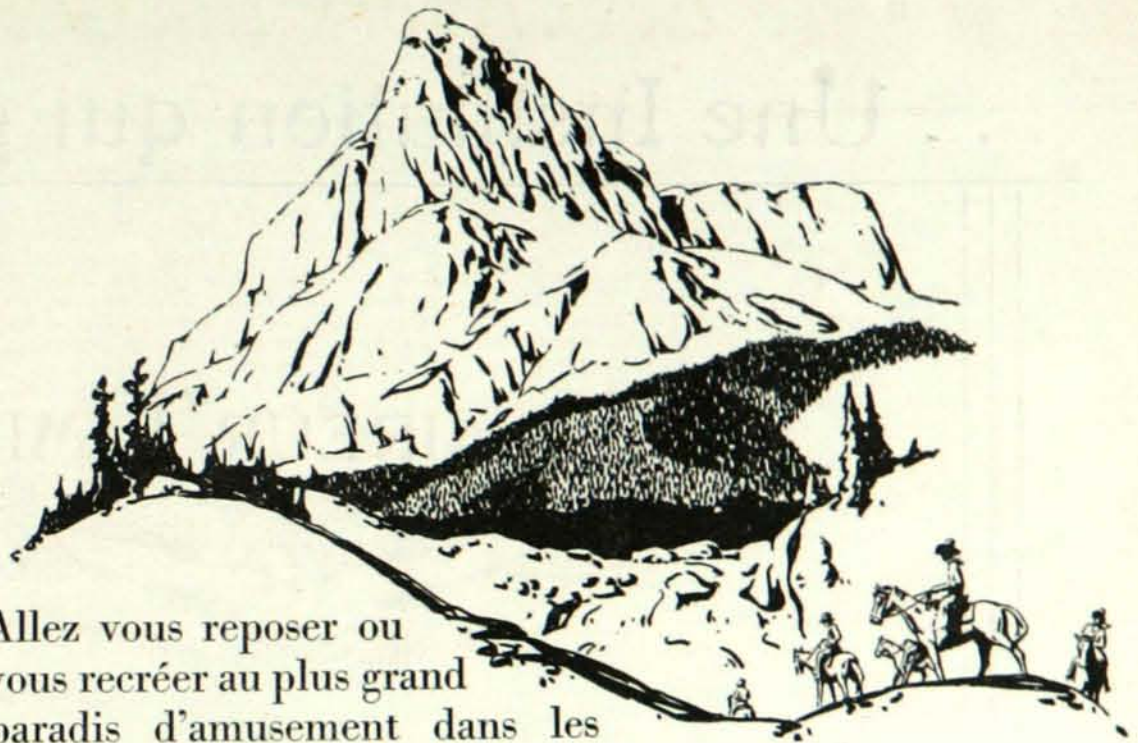
(Suite à la page 37)

UNE CRITIQUE D'UN GRAND MAÎTRE

(Suite de la page 26)

Et Jésus recommence à faire, tour à tour l'homme supérieur et l'artiste, ce qui n'est pas du tout la même chose que le dieu. Il explique, dans le style de M. Catulle Mendès, que Photine a laissé au fond de la cruche "l'orgueil cruel d'être une embûche vivante et rose". Lorsque Photine lui dit que, tout le temps qu'il parlera, "il sentira sous ses pieds des cheveux de femmes", il faut croire que l'image lui agréait : car bientôt, — tandis que de jolies comédiennes sont toutes couchées autour de lui en des poses voluptueuses, — après avoir dit, du ton d'un héros de drame historique :

Lorsqu'on évoquera ma figure lointaine,
Toujours la Madeleine ou la Samaritaine,
La femme de Sichem ou bien de Magdala,
Toujours une de vous, près de moi, sera là.



Allez vous reposer ou
vous recréer au plus grand
paradis d'amusement dans les

ROCHEUSES CANADIENNES

Le Parc National Jasper

Allez voir le Parc National Jasper, le paradis de beautés alpestres du Canada.

5300 milles carrés de scènes grandioses, autour des plus grands pics de cette admirable région de montagnes.

C'est là que des amusements sans nombre vous attendent. Ascensions en compagnie de guides expérimentés. Superbe terrain de golf à 18 chaînons au milieu d'un décor magnifique. Promenades à cheval, ou à pied par les âpres sentiers de forêts parfumées, ou le long de superbes lacs et de torrents impétueux. Promenades en auto par de su-

perbes routes y compris le trajet pittoresque au mont Edith Cavell par la vallée de l'Athabaska. Bains d'eau tiède dans de superbes réservoirs extérieurs, canotage sur le gracieux lac Beauvert.

Les chalets du Parc Jasper vous offrent une agréable hospitalité sans vous assujettir à d'encombrantes formalités. Logement pour 500 personnes, prix \$7.50 et plus par jour, mode américain. Ouvert du 21 mai au 30 septembre. Semaine du Golf au Parc Jasper, du 8 au 15 septembre.

Détails complets auprès de tout agent
du Canadien National.

CANADIEN NATIONAL
Le Plus Grand Chemin de Fer de l'Amérique

(ce qui rappelle la dernière phrase d'Adrienne Lecouvreur : "Et la postérité, charmée par nos amours, ne séparera plus dans sa mémoire Maurice et Adrienne", ou quelque chose d'approchant), il se ressouvient tout à coup des chevaux et ajoute ces vers "troublants":

Et ce sera ta gloire encor que l'on confonde
Parfois ta tresse rousse avec sa tresse blonde.

Et, là-dessus, il se-renanise. Photine, au deuxième tableau, avait dit en son nom :

Soyez doux : Comprenez. Admettez. Souriez.

Il sourit, en effet. Il a même le mot pour rire. A l'ivrogne qui s'accuse de n'avoir pas aimé l'eau, il réplique :

Je l'ai changée en vin aux noces de Cana.
"Quand tu pries, dit le Jésus de saint Mathieu,

ferme ta porte... Ne multiplie pas de vaines paroles, comme les païens, qui se figurent qu'à force de paroles, ils seront exaucés."

Plus fin, le Jésus de M. Rostand traduit avec esprit :

Priez donc en secret. Ne priez pas longtemps.
C'est être des grossiers qu'être des insistants.
La meilleure prière est la plus clandestine.

Et cela finit par une exécrable "traduction en vers" de l'oraison dominicale. Pourquoi en vers, mon Dieu? C'est si bien en prose! Et tout cela n'a point empêché Mme Sarah Bernhardt d'être admirable, ni M. Brémond d'être, après tout, décent, malgré ses joues et son bedon, ni la mise en scène d'être merveilleuse de couleur et de vie, ni la Samaritaine d'être un des succès les plus éclatants auxquels j'aie eu la bonne fortune d'assister.

JULES LEMAITRE.

... Une Institution qui grandit ...

L'“ECLAIREUR” LIMITÉE



ÉDITEURS DE

<i>La Riposte</i> , Montréal.	<i>L'Eclaireur</i> , Beauceville.
<i>Le Mégantic</i> , Thetford Mines.	<i>Mon Magazine</i> , Montréal.
<i>Canadian Marine News</i> , Montreal.	<i>La Parole</i> , Drummondville.

IMPRIMEURS DE

<i>La Parole</i> .	<i>La Riposte</i> .
<i>Le Peuple</i> .	<i>L'Eclaireur</i> .
<i>Le Mégantic</i> .	<i>The Guardian</i> .
<i>Le Détaillant</i>	<i>Le Journaliste</i> .
<i>L'Oiseau Bleu</i> .	<i>Le Quartier Latin</i>
<i>Mon Magazine</i> .	<i>La Revue Minière</i> .
<i>Le Bon Cinéma</i> .	<i>Le Straight Grain</i> .
<i>La Voix Sociale</i> .	<i>L'Autorité Nouvelle</i>
<i>The Movie News</i> .	<i>La Revue du Cinéma</i> .
<i>La Garde-Malade</i> .	<i>Le Courrier de la Poste</i> .
<i>La Revue Nationale</i> .	<i>Canadian Marine News</i> .
<i>Le Bulletin Paroissial</i> .	<i>Journal de Broderie Vennat</i> .
<i>La Revue des Eleveurs</i> .	<i>Le Bulletin de la Petite Ecole</i> .
<i>L'Actualité Economique</i> .	<i>L'Orientation Pharmaceutique</i> .

Trois Établissements

Beauceville

Montréal

Drummondville



Une blouse à la mode

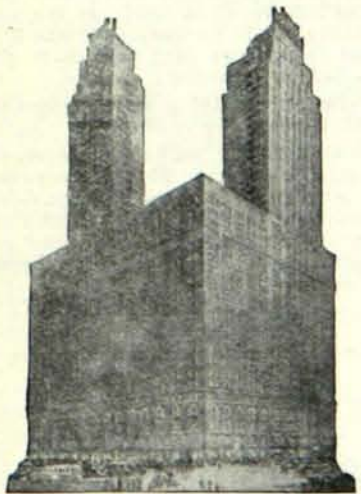
C'est la couleur, aujourd'hui, qui donne le ton au vêtement. Avec un paquet de 15 cents de teinture Diamond, vous pouvez rendre une vieille blouse fanée aussi attrayante qu'une neuve. Gardez tous vos vêtements à la mode -- avec le secret de teindre rapidement à la maison. Teindre artistiquement et donner aux couleurs une apparence de véritable richesse est chose facile si vous n'employez seulement que les teintures Diamond (les vraies teintures). Elles égarent la maison également, en rafraîchissant les rideaux, les carreaux, qui sont teints avec Diamond en moins d'une heure. Elles surpassent les autres couleurs.

GRATIS: Votre pharmacien vous donnera l'Encyclopédie des Teintures Diamond: elle contient des suggestions appréciables, des directions faciles, des échantillons de couleurs. Ou écrivez pour un livret illustré des Teintures, franc de port par DIAMOND DYES, Dept M-16, Windsor, Ont.

Diamond Dyes

Just Dip to TINT, or Boil to DYE

Trempez pour COLORER, ou faites bouillir pour TEINDRE.



LE NOUVEL HOTEL Morrison DE CHICAGO

Angle Madison et Clark
Le plus haut du monde
Le plus près, en ville, des bureaux, théâtres, magasins et gares de chemins de fer

1,944 Chambres
\$2.50 et plus

toutes donnant sur l'extérieur, chacune avec bain, eau glacée courante, et Servidor, ce qui garantit une solitude absolue. Ménagère pour chaque palier. Service de garage pour tous les clients.

Réserves par lettre ou télégramme.

Les trésors du Géant

(Suite de la page 35)

deux pieds, ne permettait pas au froid, grâce à un calfeutrage soigné des interstices, de pénétrer à l'intérieur. De larges fenêtres dans la demeure des bûcherons et la cuisine y laissaient entrer à flot la lumière et, dans le toit, plusieurs ventilateurs assuraient une bonne circulation de l'air. Le septième édifice était une coquette maison de planches. C'était le château du patron et de sa famille, famille composée de trois personnes: M. Alderson, Madame Alderson, Miss Sarah Alderson. Marcelle Larisière avait sa chambre dans cette maison.

Allaire et Béland furent séduits par le riant aspect de ces habitations rustiques et, le cœur joyeux, pénétrèrent dans la hutte des bûcherons. Ils la trouvèrent presque vide, car, en effet, il ne s'y trouvaient qu'une jeune femme qui commençait à guérir d'une blessure de hache à un pied et le chauffeur de poêles.

Le blessé salua avec joie les visiteurs et leur confia:

—Notre contremaitre, monsieur Laplante, va être enchanté de vous voir car, pour former une nouvelle équipe, il lui manquait deux hommes.

—Alors, nous tombons comme marrée en carême! fit Paul Allaire.

—Vous arrivez au moment propice mais je suis certain que le patron eut préféré deux gaillards comme votre compagnon, car vous me semblez bien fluet pour nos durs travaux.

—Vous badinez puisque vous êtes plus petit que moi! répondit Paul.

—Je connais le métier et je mettrais ma main au feu que c'est la première fois que vous venez aux chantiers.

—Ce n'est pas si difficile que cela de manier la scie?

—Vous verrez que c'est rudement fatigant!

—Mon ami possède une grande endurance, déclara Béland.

—Je n'en doute pas, mais je parierais que le contremaitre ne donnera à votre ami qu'une position de coupeur de chemins, poste le plus humble.

—Pourquoi? questionna Paul.

—Pour la raison que, chez nous, les hommes qui abattent les arbres et les coupent ensuite en longueurs, sont choisis parmi les plus robustes. Comme M. Alderson accorde une prime de vingt-cinq piastres à l'équipe qui, mensuellement, empile sur le grand chemin le plus grand nombre de billes, il faut voir avec quel entrain fougueux les bûcherons travaillent pour remporter la victoire.

—Les vainqueurs ont-ils gagné par une forte marge, le mois dernier? s'informa David.

—Une cinquantaine de longueurs de bois.

—Je vais demander au patron la charge de l'équipe nouvelle et détrôner ces champions! proféra gravement David.

L'éclaté éclata d'un rire incrédule et s'écria:

—Vous entreprenez là une lutte impossible car l'équipe de Polsuk est invincible.

Au nom de Polsuk, David Béland avait sursauté.

—N'est-ce pas un émigré Polonais? s'enquit-il en serrant nerveusement ses formidables poings.

—Oui, monsieur. J'ajouterai que, à l'encontre de ses compatriotes, fervents amis des Canadiens-Français, il a pour notre race une aversion profonde.

—Comment pouvez-vous expliquer cela?

—Son premier stage, en notre pays, fut en Ontario, et je présume que le hasard l'a fait tomber chez l'un de nos plus violents persécuteurs.

—N'est-ce pas le second hiver qu'il passe ici?

—Où voulez-vous en venir?

—Il aurait dû s'apercevoir depuis,

que nous ne sommes pas aussi exécrables qu'on le lui avait dit.

—Nous n'avons pas regagné un point dans son estime. Il n'a d'admiration que pour la force et il trouve les Canadiens-Français trop pacifiques et débonnaires.

—Nous ne nous laissons pas pour tant impunément écraser les pieds. Pourquoi ce Polonais est-il sous cette fausse impression? Pourquoi croit-il que nous sommes des lâches et des imbéciles?

—C'est, peut-être, parce que nous le laissons agir à sa guise.

—Alors, il prend pour de la faiblesse ce qui est de la tolérance?

—Oui, monsieur, et Polsuk nous dédaigne souverainement.

—Je vais le forcer à changer de manière de voir! tonna Béland.

—Qu'allez-vous faire? s'amusa le blessé.

—Je vais tenter de la mater et de lui enlever son titre de champion forestier.

—Cet homme est terriblement fort! Vous vous ferez casser la figure!

—Nous verrons bien, mon ami.

—Les bûcherons seraient enchantés d'assister à un tel combat! déclara l'éclaté en joignant les mains et en ouvrant de grands yeux.

A ce moment, le chauffeur sortit pour aller, au dehors, scier du bois de chauffage.

—N'attendez pas trop longtemps si vous voulez diner, leur conseilla le convalescent, sinon vous allez vous faire conter cela sur le long et le large.

—Est-ce le cuisinier qui va nous rabrouer? demanda David, souriant.

—Ce sera Jean, le frère de la cuisinière, expliqua le blessé.

—Pourquoi ce monsieur s'offensera-t-il que nous nous mettions à table à une heure de l'après-midi? questionna Paul, avec intérêt.

—Parce que cela retardera l'excursion de chasse qu'il fait tous les jours.

La porte s'ouvrit et le chauffeur apparut fléchissant sous le poids d'une grosse brassée de bois vert:

—Hâtez-vous d'aller parler au patron; il part pour surveiller le travail des bûcherons, conseilla-t-il.

Paul Allaire sortit aussitôt et courut rejoindre M. Alderson.

Ce dernier était un gros homme roux, bâti en athlète, portant haut la tête et dont les yeux commandaient l'obéissance et le respect. Il était Irlandais et catholique.

—Pardonnez-moi, fit Paul en le touchant à l'épaule.

L'Irlandais se retourna et tendit sa large main au petit homme:

—Désires-tu travailler pour moi?

—Je serais enchanté de travailler sous vos ordres.

—Connais-tu le travail forestier?

—Je vous avouerai franchement que c'est la première fois que j'entre dans la forêt.

Le patron resta un instant songeur, puis:

—C'est dommage que tu ne connaisses rien du métier et que tu ne sois pas plus robuste car, pour compléter une équipe additionnelle, j'ai le plus pressant besoin d'un solide bûcheron.

—Est-ce à dire que vous n'avez pas de travail à m'offrir?

—Tu prépareras les chemins, mais, sacrebleu, c'est un bon coupeur de billots qui me manque!

—J'ai votre affaire.

—Serait-ce possible?

—J'ai un compagnon, rompu aux travaux des grands bois, mieux bâti que moi.

—Où est-il?

—Dans la hutte des bûcherons.

—Allons! s'écria joyeusement l'Irlandais.

Ils pénétrèrent dans la construction et M. Alderson, au comble de la joie, constata que David Béland était un

(Suite à la page 39)

Cette Robe Charmante

n'est qu'un échantillon des nombreuses et belles robes qui sont illustrées dans le catalogue du printemps de HALLAM, livre No. 75, qui vous est envoyé

GRATUITEMENT

sur demande.
Ce livre renferme au-delà de 300 illustrations de nouvelles modes du printemps et des blouses d'été, robes, chapeaux et bas, tous ces articles à des prix remarquablement bas et qui vous prouvent que vous épargnez beaucoup d'argent de trouble et d'ennuis, en vous servant Mallez une carte postale aujourd'hui pour recevoir gratuitement notre

LIVRE DE MODE No. 75

Hallam's

Adressez comme suit:

(Établi depuis au-delà d'un tiers de siècle)
HALLAM MAIL ORDER Corp. Ltd.
2466 Hallam Building, Toronto

"La Bonne Fermière"

REVUE D'ECONOMIE DOMESTIQUE, D'AGRICULTURE FEMININE, DE SOCIOLOGIE et DE BONNE LITTÉRATURE.

Cette REVUE trimestrielle vous offre à chaque livraison de 32 à 40 pages de conseils pratiques pour la ménagère, la fermière, l'institutrice religieuse et laïque. Elle donne des échos captivants de l'activité des œuvres féminines rurales et villageoises. Elle renseigne et récréé par ses études et ses pages littéraires. Illustrée et publiée sur beau papier, elle plaît à l'œil et à l'esprit.

"LA BONNE FERMIERE" devrait se trouver dans tous les foyers où l'on a à cœur l'amour du sol, de la maison, de la paroisse et des traditions canadiennes-françaises.

Le prix de l'abonnement n'est que de 50 sous par année; on peut adresser un bon de poste à l'Administration:

"La Bonne Fermière"
CASIER POSTAL 19,
Faubourg St-Jean
QUEBEC



Toute Jeune Fille peut gagner une Montre-Bracelet

En vendant des Chocolats Montre du plus joli nouveau modèle rectangulaire, boîtier or blanc de 25 ans. Joliment gravée. Mouvement de 15 pierres. Ruban de soie gros grain avec fermoir or blanc de 14 carats.

Chocolats Normandy de la meilleure qualité, purs et frais, se vendant facilement, grâce à l'annonce. Demandez détails. Apprenez comment posséder une de ces jolies montres.

HOME SUPPLY Co., LTD., Dépt. 887
407 McGill St. MONTREAL, P. Q.

CONTE GAI

UN BON MARI

GABRIEL TIMMORY

LE ménage Favernier faisait l'admiration des pensionnaires de l'Hôtel d'Armorique, à Trestraou.

Lui? Un gaillard massif de trente-cinq ans, dont la tête semblait sommairement équarrie, à la manière des idoles taillées dans le bois par les nègres d'Afrique: il avait les pieds larges, les poings énormes et velus.

Elle, sa femme? Une poupée fluette aux yeux bleus, dont les paupières palpaient, comme les ailes d'une colombe effarouchée; ses pieds menus paraissaient voler sur le sol; ses mains étaient fines et blanches.

On n'eût jamais imaginé couple plus dissemblable. Cependant, il n'en existait pas de plus uni.

Les Favernier ne se séparaient guère et le colosse témoignait à sa mignonne compagne la sollicitude d'une nourrice; à table, il veillait à ce qu'elle se servît copieusement, mais il s'inquiétait si elle était tentée d'abuser d'un plat indigeste; en promenade, il l'aidait, d'un bras robuste, à escalader un rocher ou à franchir un ruisseau; s'attardait-elle au soleil? Vite, il la protégeait d'une ombrelle, et, le lui jetait, en hâte, un manteau sur soir, dès que tombait la fraîcheur, il les épaules.

Sans cesse, il la questionnait tendrement:

—Es-tu bien, ma Ninette? Ne te manque-t-il rien, ma Ninette? Tu n'es pas fatiguée, ma Ninette? Ma Ninette, tu n'as pas faim? Tu n'as pas soif?

—Oui, mon Jacques, non, mon Jacques! répondait Ninette, avec un regard chargé d'amour.

—Quand je vois ces deux tourtereaux, s'écriait le colonel Raize, demeuré célibataire irréductible, je regrette de ne point m'être marié: j'ai refusé d'entrer au Paradis!

—On n'y reste pas toujours! insinuait avec perfidie Mme de Nucrolle.

Fille d'un marchand de vins de Pauillac et dénuée de tout charme, elle avait été épousée, pour son argent, par un comte ruiné, et froidement abandonnée par lui, six mois plus tard: en ce court laps de temps, il avait réussi à dilapider sa dot; pour ne pas renoncer au titre si chèrement acheté, elle n'avait pas demandé le divorce, mais elle gardait de sa mésaventure une misanthropie fielleuse qui lui rendait insupportable le spectacle du bonheur d'autrui. Son grand

plaisir était de désunir les ménages: elle colportait les méchants bruits, éveillait les soupçons, suscitait ou attisait, d'un mot, les querelles. Elle avait essayé de se glisser dans l'intimité des Favernier pour troubler leur accord: une brouille entre ces parfaits époux eût été le triomphe de sa carrière. Ayant compris qu'elle ne parviendrait pas à détruire leur entente, elle s'était éloignée d'eux et se bornait à jeter, quand l'occasion s'en offrait, une note dissonante dans le concert d'éloges qui célébrait leur mérite.

Mais elle était seule à leur marquer de l'hostilité: les Laupmann, dont les vingt ans de mariage avaient été vingt ans de disputes, se les citaient mutuellement en exemple. Quant à Mlle Clotilde Kergariou, elle les contemplant avec attendrissement.

Elle venait de dépasser la trentaine sans avoir pu encore rencontrer d'époux, sa fortune ne compensant pas la médiocrité de ses avantages naturels; elle vivait à Lannion, avec une vieille tante, qui, uniquement occupée par ses ouvrages de tricot, lui laissait le soin de gouverner leur modeste intérieur; pour se distraire, elle faisait, assez gauchement, de l'aquarelle. Elle en était peu à peu arrivée à redouter presque l'intrusion dans son existence d'un mari qui l'eût obligée à rompre avec ses habitudes. Mais la félicité conjugale des Favernier lui fut une révélation; elle l'envia et, dès lors, rêva éperdument de mariage.

Tous les jours, munie de sa boîte de couleurs et d'un pinceau, elle se rendait, par le chemin des douaniers taillé dans la falaise, à Ploumanach, sous prétexte de peindre les rochers, mais l'art n'était pas le véritable but de son excursion; en réalité, elle allait en pèlerinage à la chapelle de Saint-Guirec, qui, à ce que l'on assurait, possédait le pouvoir de favoriser les hyménées: tout en enfonçant, selon la coutume des jeunes filles du pays, une épingle dans la statue du bienheureux, elle le priait avec ardeur de lui procurer un époux à l'image de M. Favernier.

Un après-midi, comme les Laupmann prenaient le thé sur la terrasse de l'hôtel, avec le colonel Raize, Mme de Nucrolle et les Favernier, on aperçut soudain Mlle Clotilde qui, en galopant, dévalait de la falaise.

Quelques instants plus tard, elle était là, pâle, essouffée, les yeux hagards, les vêtements en désordre.

D'une voix haletante, elle raconta que, comme elle revenait de Ploumanach, un vagabond s'était, tout à coup, dressé devant elle sur le chemin des douaniers: il implorait une aumône; sans défiance, elle avait ouvert son réticule; il le lui arrachait et, escaladant la pente abrupte, il se sauvait dans la direction du hameau de la Clarté. Alors, saisie d'épouvante, abandonnant sa boîte, son album et son pinceau, elle s'était enfuie à toutes jambes, au risque d'une chute dangereuse sur ce sentier étroit, qui surplombait la mer.

Quand Mlle Kergariou acheva son récit, tout l'hôtel l'entourait, en ruine. On s'apitoyait sur la victime. On s'indignait contre son agresseur. On dénonçait l'indolence de la gendarmerie. Des dames parlaient de boucler leurs malles et de quitter au plus tôt une région qu'infestaient les bandits.

Mais, au milieu de cette confusion, le plus bouleversé était, certes, Favernier:

—Ma Ninette, s'écria-t-il en étreignant convulsivement sa femme, mon sang se glace quand je pense que ce gredin aurait pu s'attaquer à toi!...

—Mon Jacques, tu sais bien que je ne sors jamais seule!

—C'est vrai. J'aurais été là... et alors...

Debout, rouge de fureur, retroussant ses manches et tombant en garde devant un ennemi imaginaire, Favernier minait sa défense:

—C'est bien simple! Je lui réglais son compte: un coup de poing dans les côtes, un dans la poitrine, un dans le tibia, un dans l'oeil... Puis, l'empoignant à bras-le-corps, je le lançais dans la mer!

En gesticulant, il faillit renverser le guéridon sur lequel était servi le thé.

—Calme-toi, mon Jacques! balbutia Ninette.

Favernier continuait à hurler: —Parfaitement, dans la mer! Oui, ma Ninette!

On souriait. Il s'aperçut qu'il se rendait ridicule, se rassit, et, s'épongeant le front:

—Je vous demande pardon de m'être lassé emporter, dit-il à l'assistante.

Mme de Nucrolle le considérait avec ironie. Mais Mlle Clotilde, maintenant rassérénée, pensait:

—Comme c'est bon d'être aimée ainsi!

La conversation s'aiguilla sur d'autres sujets. Favernier ne s'y mêla pas: son regard fouillait au loin la falaise...

Le lendemain, Mme de Nucrolle et Mlle Kergariou, qui avaient coutume de prendre leur bain de bonne heure et qui se rhabillaient dans leurs chambres, revenaient, enveloppées de peignoirs, vers l'hôtel, quand elles aperçurent Ninette qui en franchissait le seuil:

—Mme Favernier est bien matinale, aujourd'hui! fit Mlle Kergariou.

—Qu'a-t-elle donc? interrogea Mme de Nucrolle. On jurait qu'elle traîne la jambe...

Ninette, en effet, marchait avec peine; de plus, elle avait une bosse au front et l'oeil droit poché.

—Ah ça, chère madame, lui dit avec stupeur en l'abordant Mme de Nucrolle, qui diable vous a arrangée ainsi?

—C'est mon Jacques, répondit de sa voix douce Mme Favernier, et je vais de ce pas chez le pharmacien chercher des bandes Velpeau.

—Comment! Vous vous êtes disputés! s'exclama Mlle Kergariou.

Déjà Mme de Nucrolle triomphait: la discorde s'était, enfin, introduite dans le ménage modèle!

Mais, vivement, Ninette protesta:

—Oh non! Ce qui est arrivé, c'est la suite de cette histoire d'hier... Elle a obsédé mon Jacques au point de lui donner le cauchemar. En dormant, il a cru voir surgir devant lui l'affreux chemineau. Alors, instinctivement, il a appliqué son plan de défense: un coup de poing dans les côtes, un dans la poitrine, un dans le tibia, un dans l'oeil... Le chemineau n'était pas là, et pour cause... J'ai tout reçu... et c'est moi que mon Jacques a jetée hors du lit, en se figurant qu'il lançait le bonhomme à la mer! Je me suis réveillée sur le parquet, avec une bosse au front, car dans ma chute j'avais heurté l'armoire à glace!

—Pauvre petite! soupira hypocritement Mme de Nucrolle.

—Ne me plaignez pas, madame, dit Ninette; c'est une chance de posséder un aussi bon mari! Songez donc: j'aurais pu tomber, comme tant d'autres, sur un coureur qui m'aurait négligée, ou pis encore, sur un brutal qui m'aurait battue!

Gabriel TIMMORY.

MARCEL BADIN

L'exécution

LE ménage Boule est à la campagne depuis huit jours. Dès l'aurore, M. Boule est au jardin, penché sur ses allées où les mauvaises herbes poussent avec obstination.

Plus que huit jours de vacances et il n'a pas fait la moitié du jardin.

—Je n'aurai jamais fini, désespérait-il, et il reprend son travail, arrachant à deux mains les orties, courbé en deux, la tête en sueur malgré son vaste chapeau en coco.

Car M. Boule, qui est depuis vingt-cinq ans employé dans un ministère, aime le travail bien fait.

Mme Boule, Bonbonne dans l'intimité, apparaît dans sa robe blanche. On dirait, toutes proportions gardées, une mouche dans du lait.

—Tu sais, dit-elle, il va falloir me

débarrasser de ce chat qui m'a encore mangé le restant du rôti de veau.

Mme Boule a accepté de prendre un chat à une voisine qui voulait s'en débarrasser.

Ce chat, qu'on appelle à juste titre Mimi, est un affreux matou qui vole tout, griffe les gens et miaule toute la nuit.

Hier encore, le jeune Toto, petit-neveu que les Boule ont emmené en vacances, s'est fait affreusement griffer en voulant faire patte de velours.

—Je vais le porter au vétérinaire pour qu'il lui fasse une piquette.

—Non, répond M. Boule, qui devient soucieux. Il le ferait mourir. Je le tuerais moi-même.

—Quand?

—Demain, jette-t-il.

Et, se repliant en deux, il continue

son travail, le nez à quinze centimètres du sol.

Le lendemain arrive.

Après déjeuner, M. Boule n'a pas parlé du chat.

—Quand le tueras-tu? demande son épouse.

—A quatre heures.

L'heure fixée pour l'exécution arrive. M. Boule est tout pâle. Mais Mme Boule et le jeune Toto sont devant lui, tenant le chat. M. Boule prend toutes ses dispositions. Il va chercher son revolver d'ordonnance, puis attache le condamné avec une ficelle au pied du cerisier.

—Comme ça, il ne souffrira pas, dit-il pour se donner du courage.

Puis il examine soigneusement son pistolet. Il vise le mur. Ensuite il regarde les balles et ouvre la boîte

pour compter combien il en reste.

—Allons, dépêche-toi, dit Mme Boule, dont la voix tremble un peu.

M. Boule prend la position du tireur debout, ferme l'oeil gauche, vise longtemps, et pan! Le revolver, rouillé, est dur, et sa main a dévié. Bien que Mme Boule soit placée à droite de son mari, la balle lui est passée au-dessus de la tête.

Le chat, la corde tendue, s'étrangle et miaule, affolé.

La situation est critique.

—Rentrez tous les deux, hurle M. Boule à son épouse et au jeune Toto, qui obéissent sans rien dire et apparaissent, un instant après, à la fenêtre du premier étage.

Il faut en finir.

(Suite à la page 40)

Les trésors du Géant

(Suite de la page 37)

gérant. Il s'empresse de lui serrer la main et, histoire de lui faire sentir sa force, le patron y mit une vigueur peu commune. Cependant, David Béland, saisissant l'intention de l'homme de la terre d'Émeraude, lui écrasa tellement les phalanges que M. Alderson desserra son étreinte, donna une tape amicale sur l'épaule du géant et s'écria avec enthousiasme :

—Vous êtes un surhomme! Vous prendrez charge de la nouvelle équipe dès demain matin!

—Je vous en remercie mille fois! répondit Béland, en tentant de remettre la main du patron dans l'étau de sa puissante dextre.

—Je vais vous confier un secret: vous me comblerez de bonheur, le mois prochain, en gagnant le tournoi!

—On nous a expliqué les conditions de ce concours, fit Béland.

—Le Polonais n'est-il pas votre meilleur bûcheron? demanda Paul.

—Nullement, car plusieurs de vos compatriotes lui sont supérieurs.

—Alors, comment arrive-t-il toujours à décrocher la prime?

—Par une entente tacite entre nos bûcherons.

—Je ne comprends pas...

—Comme, l'hiver dernier, il a rossé tous les gros gaillards de notre camp et que, cette année, il a promis d'exterminer ceux qui lui raviraient son titre de champion bûcheron avec l'allocation qu'il comporte, les autres forestiers lui laissent toujours une légère avance.

—Et vous espérez que je ne me laisserai pas terroriser et que je détrônerai ce champion des champions? s'amusa Béland.

—Je présume que vous êtes, dans nos parages, le seul homme capable de résister à cette brute et, pour vous stimuler, je vous promets cents dollars si votre équipe décroche la timbale!

—Vous êtes trop généreux! s'écria le colosse.

—Pas du tout, puisque cette course à la première place va augmenter énormément le rendement des bûcherons.

—Je ne puis encore vous promettre la peau de l'ours mais je ferai l'impossible pour m'en emparer! lança gravement le géant noir.

—Je compte sur vous, termina M. Alderson en se dirigeant vers la porte.

Soudain, il revint sur ses pas et, saisissant l'un des baluchons de nos voyageurs, fit mine de vouloir le projeter sur un des lits superposés aux flancs de la hutte. Mais, Paul s'interposa en s'écriant :

—N'y touchez pas! il contient des objets fragiles!

—Je ne veux pas faire d'omelette! déclara le patron avec un bon sourire.

M. Alderson prit ensuite le colis du colosse :

—Sacrebleu! votre sac est-il rempli de bois vert? exclama-t-il.

—Est-il assez lourd? ricana David.

—Il y a sûrement dans ce sac une grosse boîte de bois!

—C'est un coffre d'outils.

—Des outils! Et vous avez, à cette saison, porté cela sur votre dos sur une distance de soixante milles?

—J'ai trouvé le chemin bien long! avoua notre héros.

—Pourquoi vous êtes-vous chargé d'un semblable fardeau? s'enquit le patron avec un profond étonnement.

—J'ai acquis, chez un regrattier de Montréal, ce coffre pour une bagatelle quand, dans mon village, on m'en eut demandé les yeux de la tête! expliqua simplement David.

—Et, comme le Juif ne voulait pas se charger de la livraison, vous l'avez emporté, le coffre et non l'Israélite, tout comme un sac de pistaches de cinq sous? s'exclama l'Irlandais.

—Oui, monsieur.

—Vous êtes un original de première force, c'est le cas de le dire, mais je bavarde comme une vieille pie quand peut-être, votre estomac crie famine. Vous n'avez pas diné, n'est-ce pas?

—Non, monsieur.

—Allez vite à la cuisine vous attabler et moi je vais aller annoncer à mon contremaître que les cadres de la nouvelle équipe sont remplis. Bon appétit! fit-il en passant la porte.

—Au revoir, M. Alderson, répondirent les deux amis.

Ils se dirigèrent ensuite vers la cuisine et, après avoir passé dans le chemin couvert, entrèrent dans la salle à manger. En entrant, ils enlevèrent leur chapeau et saluèrent d'un regard poli la jeune cuisinière à côté du gros poêle, occupée à préparer quelque succulente friandise.

Ils prirent place silencieusement à la première rangée de longues tables rustiques devant une assiette métallique renversée. Sans un mot, comme ennuyé d'être dérangé, Jean Larisière vint porter devant eux un grand plat de fèves au lard au fumet délicieux, un autre vase rempli d'une merveilleuse sauce au saumon, quelques tartes appétissantes et, après avoir indiqué d'un geste indifférent le sirop d'érable et les pruneaux confits, placés à divers points de la table, il alla se retirer quand Paul lui demanda brusquement :

—Ne vous appelez-vous pas Jean Larisière?

—Mais, oui, fit avec surprise le marmiton, c'est là mon nom! Comment se fait-il que vous me connaissiez?

—Je ne vous connais pas mais monsieur Pierre Larisière et son épouse nous ont dit que vous étiez ici aide-cuisinière.

—Vous avez vu mon père et ma mère? questionna le jeune homme.

—Nous avons logé sous leur toit, ces deux dernières nuits.

—Vous me surprenez grandement car, depuis plus d'un mois, mes parents n'habitent plus de voyageurs. Après une agression que je vous raconterai plus tard, je leur ai procuré un bon chien de garde et leur ai défendu d'héberger qui que ce soit.

—Avant-hier soir, mourants de fatigues et de faim, nous avons été frapper à leur porte et ils ont eu pitié de nous! déclama Paul Allaire.

—Je reconnais là leur grand cœur! Les chers vieux étaient-ils en bonne santé?

—Ils jouissaient d'une parfaite santé et ils étaient anxieux de vous donner de leurs nouvelles, après la tempête qui a désorganisé le service téléphonique.

—Chers parents, ils s'inquiètent toujours à notre sujet!

La jeune fille n'avait pas perdu un mot et elle désirait ardemment se joindre à la conversation. Jean alla au-devant de ses desirs :

—Marcelle, fit-il avec bonté, viens donc remplir la tasse de ces messieurs!

Elle ne se fit pas prier et, en souriant gracieusement, vint verser le bouillant breuvage. Comme la jeune fille allait reporter sur le poêle la lourde théière, Jean, s'adressant aux deux voyageurs, leur dit :

—Permettez-moi de vous présenter ma soeur Marcelle.

Prenant de la main gauche la théière, elle tendit sa droite à David, interrogeant avidement des yeux.

—Je me nomme David Béland, pour vous servir, et je suis bien heureux de faire votre connaissance! récita timidement le colosse en effleurant la main si aimablement tendue.

Marcelle rougit légèrement en faisant à Paul le même geste invitant.

—Je m'appelle Paul Allaire, et je dépose mes hommages à vos pieds! fit notre Adonis, en serrant délibérément la main de la jeune fille.



CRÈME ORIENTALE de GOURAUD

"Le coup de maître de la beauté"

peut assurer. Une beauté raffinée radieuse, séduisante et cependant si délicate et si subtile à écarter tout soupçon de fard. La Crème Orientale de Gauraud a trois fonctions distinctes pour la peau qu'elle embellit, maintient en bon état et protège. Étant astringente et antiseptique, elle est indispensable contre la rougeur excessive, les rides, les joues flasques et une peau trop huileuse.

Commencez dès aujourd'hui à vous servir de cette crème et voyez comment, vous pourrez à votre tour posséder une beauté qui fascine.

Envoyez-nous 50c et vous recevrez un assortiment spécial de préparations pour la toilette Gauraud, ou 10c pour un échantillon de Crème Orientale Gauraud.

Ferd. T. Hopkins & Son, 35 St-François Xavier, Montréal, Qué.

UN AN D'ABONNEMENT POUR 25 SOUS

Pour 25 sous vous recevrez mensuellement pendant un an le plus intéressant journal de broderie et musique qui existe au Canada, édité par la maison Raoul Vennat de Montréal. C'est une offre exceptionnelle, à vous d'en profiter. Vous pouvez adresser ce montant de 25 sous par un mandat-poste ou en timbres. Utilisez le coupon d'abonnement ci-dessus.

Coupon d'abonnement

REVUE DE BRODERIE ET MUSIQUE

1723, St-Denis,
MONTREAL.

Veillez trouver inclus 25 sous en paiement d'un abonnement d'un an à la Revue Musique et Broderie de Raoul Vennat.

NOM

ADRESSE

VILLE

Un léger nuage voila les yeux de Marcelle et elle dit avec mélancolie :

—Monsieur Allaire, je ne sais si je dois rire ou pleurer.

—Parce que vous tenez à une illettrée un langage académique!

—Rien qu'au sont de votre voix, je devine que vous avez reçu une éducation parfaite et une solide instruction.

—J'ai dû quitter l'école, à quatorze ans, pour suivre ici mes parents.

—Alors, c'est à la maison que vous avez complété votre instruction?

—Oui, monsieur. J'avoue que je sais lire mais je n'ai jamais été à un pensionnat pour y apprendre les bonnes manières.

—Vos parents vous ont donné une

éducation de famille, à mon avis, mille fois supérieure à celle du meilleur pensionnat.

—Mais, le bon langage, les règles de l'étiquette, l'harmonie des gestes, l'art domestique...

—Marcelle, s'exclama Jean avec conviction, tu n'as pas raison de te désoler de ne pas avoir reçu le vernis des couvents quand ton langage est correct, que tu connais les bonnes manières de la société, que tes mouvements sont toujours gracieux et que tu es une habile cuisinière!

—Mademoiselle est bien modeste! pensa tout haut David Béland.

(Suite au prochain numéro)



"On le voyait sans cesse écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire".

LE DERNIER MOT



Floridiana

QUAND les Américaines y vont, elles n'y vont pas de main morte. Avez-vous lu cette histoire, qui se passa l'autre jour en ce pays, dont le nom ravissant, la Floride, évoquerait pourtant l'image d'autres idylles ?

Dix-sept dames, se recouvrant soigneusement d'ailleurs du voile ou, plutôt, à la façon du Ku-Klux-Klan, de la cagoule de l'anonymat — une cagoule noire, comme celle que l'on voit en Italie aux frères de la Miséricorde et, en Espagne, lors des processions de la semaine sainte — se sont emparé d'une jeune femme, l'ont amenée dans un champ et flagellée jusqu'à ce qu'évanouissement s'ensuive.

Ce qu'endura l'infortuné curé de Bombon n'est que sévère léger en comparaison de ce qu'eut à supporter la malheureuse. Mise complètement dans le costume de mère Eve (mais peut-être pas des siens), elle paya amplement pour tous les péchés de son ancêtre. Sa chair essuya tour à tour, si l'on peut dire, les morsures des verges, du chat à neuf queues, des fouets à longue lanière, des cravaches, bambous, brosses spéciales... gants de crin. Et comme ce n'était paraît-il, pas suffisant, les encagoulées arrachèrent aux arbres des branches pour taper encore, pour taper toujours.

Vous parlez de "disciplines". Ces enragées, lectrices sans doute de Sacha Masoch (bien surfait!) voulaient exorciser elles aussi...

Quoi donc? Tout simplement l'amour.

L'amour que la pauvre petite avait pour un homme marié...

Si toutes les Américaines célibataires qui détournent un homme marié de son foyer devaient être ainsi traitées, je ne dis pas qu'elle ne le mériteraient pas, bien que, neuf fois sur dix, ce soit l'homme le coupable, il

Célibataires... mariez-vous

(Suite de la page 2)

parfois à des erreurs regrettables et des camaraderies trop intimes.

En un mot la femme qui n'a pas aimé, qui n'a pas été mère, est en général un être inachevé, une fleur qui s'est entr'ouverte, mais, ne s'est pas épanouie.

Le premier tressaillement de l'enfant dans le sein maternel, son premier cri à la naissance sont des événements qui datent dans la vie de la femme et lui révèlent des sensations inconnues et des jouissances nouvelles.

CONCLUSIONS

Vous devez donc vous marier, jeunes gens.

Pour jouir des avantages matériels du mariage: une bonne santé, des enfants robustes, des secours et des soins réciproques.

Mariez-vous aussi pour vous aimer d'amour le plus longtemps possible. Et quand l'âge dans vos veines aura coulé sa glace, pour vous aimer encore de toute la force de la tendre et reconnaissante amitié qu'une longue vie commune inspire à ceux qui l'ont bien vécue.

faudrait dans toutes les villes du Continent établir un poteau permanent de supplice.

Maintenant, laissez-moi vous le dire. J'ai la conviction que si ces Floridiennes masquées, se substituant à la justice, ont ainsi châtié cette amoureuse coupable, ce n'est pas tellement par vertu — ou par vice — mais par vengeance. Elles durent faire payer son bonheur à celle qui avait réussi là où elles avaient toutes échoué. Ce n'étaient pas des fanatiques du châtimement, c'étaient tout simplement des amoureuses déçues... Et ça...

UNE FEMME VENDUE PAR SON MARI.

Las de son épouse — Marie-Louise Frémot — Joseph Martin, demeurant en hôtel rue Simon-Le Franc, la proposait à un de ses voisins, le nommé Paul Hénon.

Celui-ci acceptait avec enthousiasme.

—Attends! pas si vite, dit Joseph Martin je te la vends, oh! pas cher: 30 francs; c'est ce que doit la belle au bistro du coin.

—Entendu, fit Hénon.

Rendez-vous fut pris pour le soir du même jour à l'angle des rues Rambuteau et Beaubourg où Martin s'engagea à livrer... l'objet.

Mais à l'heure dite, Martin vint seul, prétendant s'être ravisé.

Hénon, furieux, a percé la poitrine du marchand défaillant.

A Monte-Carlo un Russe, décafé, emprunta un jour à un Américain, cinq cents louis, gagnés sur sa propre femme. Il perdit cette nouvelle somme et... envoya, lui, son épouse à l'Américain...

JEUNE TURQUIE

On nous mande de Constantinople une aventure qui tient à la fois des contes de Mille et une nuits et des contes de Perrault. On sait que la polygamie est devenue en Turquie cas pendable. Or, l'honnête Ahram bey possédait trente-six épouses, ce qui était méritoire. On ne dit pas s'il avait, de ce chef, trente-six belles-mères. Plutôt que de renoncer à ses femmes et peut-être dans la peur de se tromper en en choisissant une seule, Ahram bey s'empoisonna avec ses trois douzaines de désenchantées.

Voici Barbe-Bleue dépassé. Ahram bey est à proposer en exemple, non parce qu'il a fait passer de vie à trépas trente-six femmes, mais parce qu'il était si attaché au régime conjugal qu'il a préféré mourir que de répudier ses épouses.

S'il avait obéi à la loi et s'il n'avait conservé qu'une femme, peut-être avant quinze jours l'aurait-il trompée... avec les trente-six autres.

POURVU !

On vient de faire en Amérique un grand concours qui avait pour but de sélectionner dans tous les Etats-Unis l'homme et la femme qui représentaient le mieux le type américain intégral.

Il y eut des centaines de milliers de concurrents et, après bien des discussions et des hésitations, on a enfin désigné le jeune homme et la jeune fille en question.

Nous ne les trouverions peut-être pas, de ce côté-ci de l'océan, absolu-

ment irrésistibles mais leurs compatriotes, au contraire, les ont fêtés avec enthousiasme.

Il ne reste plus évidemment qu'à les marier rapidement afin d'obtenir de cette union idéale des rejetons sélectionnés.

Mais pourvu qu'ils aient des enfants!

LITTÉRATURE TURQUE.

La Turquie moderne continue d'inspirer nos écrivains. On sait que l'un d'eux, M. Henri Mylès publia récemment un livre fort documenté sur la vie des femmes turques. Il est très lu, paraît-il, et avec une vive curiosité, sur les rives du Bosphore.

Dans un salon de Péra, on en parlait avec animation.

—Qui donc est l'héroïne? demanda quelqu'un.

Une jeune femme, un peu étrange, détournait ses beaux yeux verts.

—Et le héros?

—Oh! celui-ci, s'écria-t-elle, avec animation, est le vrai type du mufle! Si vous l'aviez connu?

—Il existe donc?

—C'est-à-dire...

Nul ne douta plus que ce ne fut elle l'héroïne du livre...

Décidément les belles réenchantées ne veulent plus garder aucun voile.

RECOMMANDATION INUTILE.

Cette très grande artiste était devenue, sur la fin de sa vie, un peu myope.

Après une de ses représentations, dans une ville d'eaux célèbre, toutes les personnalités en villégiature défilerent dans sa loge.

Arrive une dame âgée, qui engage avec la grande artiste une conversation familière. Elle lui annonce, entre autres choses, qu'elle va marier sa petite-fille.

—Ah! je suis bien contente! — croit devoir dire l'étoile — mais je ne saurais trop vous recommander de prendre vos précautions, vous savez! Aujourd'hui, l'argent est tout. A-t-il une situation convenable?

La vieille dame, estomaquée, la regarda et répondit:

—Mais... fort convenable, je vous l'assure.

—Oh! c'est indispensable! Surtout, qu'il ait une situation convenable...

La vieille dame prend congé; et, dès qu'elle a tourné les talons, l'illustre actrice demande aux assistants:

—Qui est-ce?

—Mais, madame! C'est Sa Majesté la reine de... et sa petite-fille est fiancée au prince héritier de...

COMME ON CONNAIT SES SAINTS, ON LES HONORE.

L'aimable sourcier du Nouveau Siècle a relevé dans son courrier une information dont le pittoresque n'échappera à personne.

La municipalité de ce village de l'Hérault est communiste. Appliquant ses principes, elle s'est faite fermière. En telle qualité, elle a acquis six vaches dont elle débite le lait aux habitants.

Tout ceci est très bien, mais pour-quoi, ne pouvant équitablement baptiser son lait, cette municipalité rouge a-t-elle cru devoir baptiser ses vaches?

Et de quels noms!

Ces vaches à lait s'appellent simplement: Lénine, Trotsky, Tchitcherine, Kamenew, Rakowsky, Krassine.

Pour une fois, ce n'est pas la réaction qui traite ceux-ci comme une bande de vaches!

Ainsi comprises, les théories soviétiques nous promettent de douces joies.

Sur l'initiative de L'intransigeant, il est question de créer un insigne pour les journalistes... afin de leur éviter de se voir brutaliser par la police lors des manifestations qu'ils suivent par devoir professionnel...

Le Comité général des associations de presse, le comité de l'Association professionnelle des journalistes de l'Ouest et, enfin, M. Raoul Brandon, conseiller municipal du cinquième arrondissement — lequel ne veut pas que les journalistes soient "passés à tabac" par la police — ont émis le vœu que l'on adopte la création d'un insigne spécial et valable pour permettre aux journalistes professionnels l'exercice sans entrave de leur métier.

Etant donné le prix où est le tabac et le mépris de trop d'agents pour le coupe-file de presse, on ne saurait que se louer de cette mesure utile.

L'exécution

(Suite de la page 38)

M. Boule s'avance à nouveau vers le chat. Ils se regardent tous deux dans le blanc des yeux.

Le chat, qui prévoit sans doute une nouvelle explosion, pousse des clameurs presque humaines.

M. Boule aspire une large bouffée d'air et, tenant à deux mains le pistolet, il ferme à nouveau l'oeil gauche.

"Visons au coeur", songe-t-il, se rappelant une parole héroïque.

L'arme paraît bien pointée et l'exécuteur commence à appuyer sur la gâchette.

—Visé à la tête, crie Bonbonne de sa fenêtre.

M. Boule, habitué à obéir, relève un peu son arme et fait feu à nouveau.

Fatalité. La balle a coupé la corde. Le chat, complètement fou, saute à la figure de son bourreau, et le griffe au sang.

—Imbécile! hurle Mme Boule, qui redescend.

M. Boule s'essuie avec son mouchoir.

—C'est comme ça que tu tirais quand t'étais à la guerre? questionne le jeune Toto.

M. Boule ne répond pas.

Dans le fond, il est très content de ne pas avoir à tirer un troisième coup de pistolet, car qui sait ce qui en serait résulté!

Un instant après, sa femme étendant la main, lui montre, à deux cents mètres, le chat qui grimpe la colline, s'enfuyant vers le bois.

—Il a tout de même eu peur, affirme-t-elle.

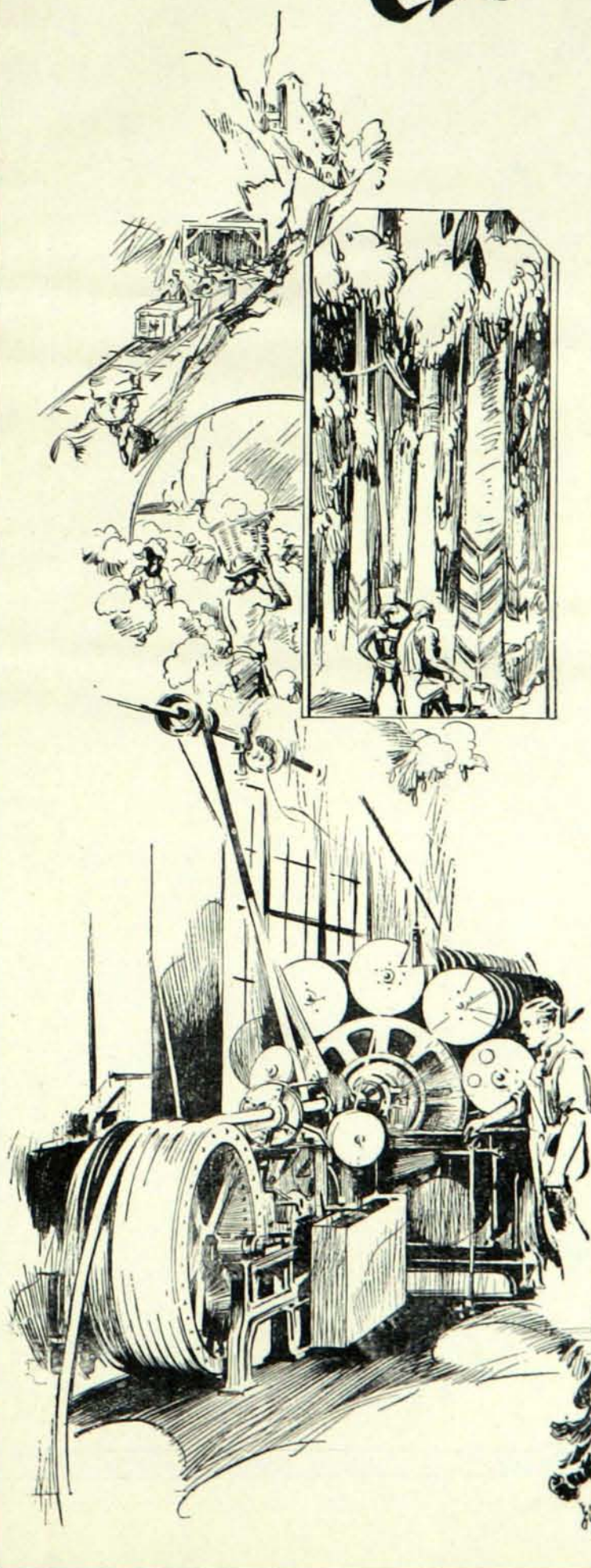
—L'essentiel, c'est qu'on en soit débarrassé, conclut M. Boule en remettant son pistolet dans l'étui.

Huit jours après, il raconte l'événement à ses collègues, au bureau:

—Ma femme voulait lui faire faire une piqûre. Pas la peine, lui ai-je dit. J'ai pris mon revolver, et pan! entre les deux yeux! Pourquoi donner dix francs au vétérinaire?

L'Énergie électrique

... en **TRANSIT**



LE caoutchouc des tropiques, les arbres des forêts septentrionales, le coton du Sud, le cuivre enfoui au sein du globe . . . il faut tout cela pour fabriquer l'outillage grâce auquel, force mystérieuse portée de la cataracte écumante aux divers endroits où elle sera utilisée, l'énergie électrique devient l'esclave, et non le maître, de l'homme.

Le maintien d'un service électrique adéquat dépend pour beaucoup du soin avec lequel ce matériel brut est choisi et transformé en ces multiples dispositifs qui transmettent l'électricité.

Dans l'Atelier des Câbles de la NORTHERN ELECTRIC COMPANY, où sont fabriqués les câbles à haute tension qui transmettent l'énergie aux postes distributeurs, d'habiles ouvriers combinent ces substances recueillies aux quatre coins du monde et en font ces câbles qui, sans péril pour la population, apporteront le courant de l'usine électrogène à un poste distributeur situé là où il vous est le plus utile.

Quatre-vingt-douze employés de cet atelier ont, dans ce genre de fabrication, une expérience de quinze à vingt ans. Ce fait seul démontre éloquemment la sûreté et la perfection de nos méthodes.

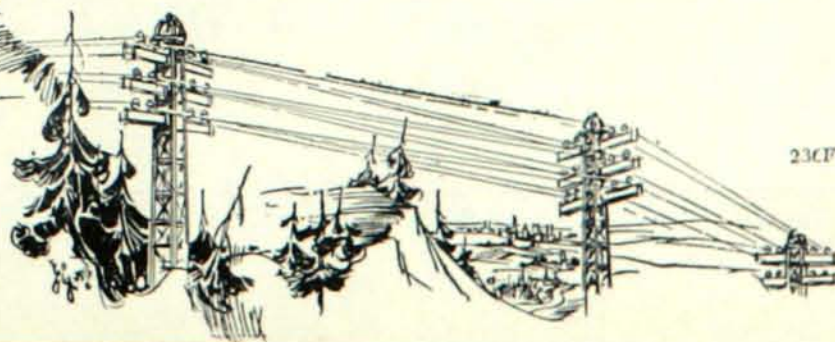


J'Ecoute . . .

Chaque année, les câbles de la NORTHERN ELECTRIC sont de plus en plus utilisés pour distribuer les vastes ressources canadiennes d'hydro-électricité. Contribuant ainsi à la progression de notre industrie et au bien-être de nos foyers, la NORTHERN ELECTRIC COMPANY se félicite de jouer un rôle dans l'élaboration du peuple industriel encore plus puissant que nous serons demain.

Northern Electric
COMPANY LIMITED

Outillage de Transmission du Son et de l'Énergie Électrique



Treize délicieuses Soupes "CLARK"



*Un
repas
réussi!*

Commencez bien — soulagez agréablement cette première faim par une bonne soupe Clark qui apaise l'appétit, repose les nerfs, met en posture de profiter davantage des autres mets; le repas est alors en voie de réussir!

Ces soupes si bonnes sont toutes prêtes. Ajoutez simplement quantité égale d'eau, faites jeter un bouillon et servez.

Vous aurez votre soupe favorite sans l'embarras de la préparation ni la fatigue de la cuisine.

Truc de Cuisine

Pour améliorer les réchauffés — ajoutez la quantité voulue non diluée, d'une soupe Clark à votre choix. — Vous en faites des mets délicieux. Le restant de la soupe se conservera dans un bol recouvert, mais ne le laissez pas dans la boîte en fer blanc.

"Canada Approved" sur l'étiquette garantit la pureté absolue et la qualité des viandes employées.

*Servez
souvent ces
soupes CLARK*

Ne privez pas vos gens de soupe. — Grands et petits en ont besoin.

Habilement préparées de viandes inspectées, garanties par l'étiquette "Canada Approved" et de légumes, frais, de choix, riches en précieuses vitamines, les Soupes Clark offrent une nourriture économique et elles épargnent le plat principal.

Le coût n'est pas plus que 3c l'assiettée.

(La Soupe au Poulet coûte un peu plus.)

Ces Soupes Exquises servies avec des rôties ou des biscuits soda forment un mets parfait pour le lunch ou le souper des enfants.

FÈVES AU LARD CLARK

Cuites à point, assaisonnées tout juste, ces fèves au lard sont la perfection même — Mets idéal pour satisfaire l'appétit, fortifier le corps, faire oublier la fatigue; ne coûte qu'à peu près 3c par assiettée.

KETCHUP CLARK

Le Ketchup Clark doit aux tomates "Northern" une partie de son excellence. Ces tomates sont produites dans le district de St-Rémi, P.Q., et de Harrow, Ont., de graines spéciales fournies par les serres "Clark". Leur chair ferme et leur goût piquant apportent une saveur délicieuse aux produits Clark à la tomate.

CLARK'S

*"Les
cuisines
CLARK
vous
aideront"*

W. CLARK Limitée, Montréal, P. Q., St-Rémi, P. Q. et Harrow, Ont.